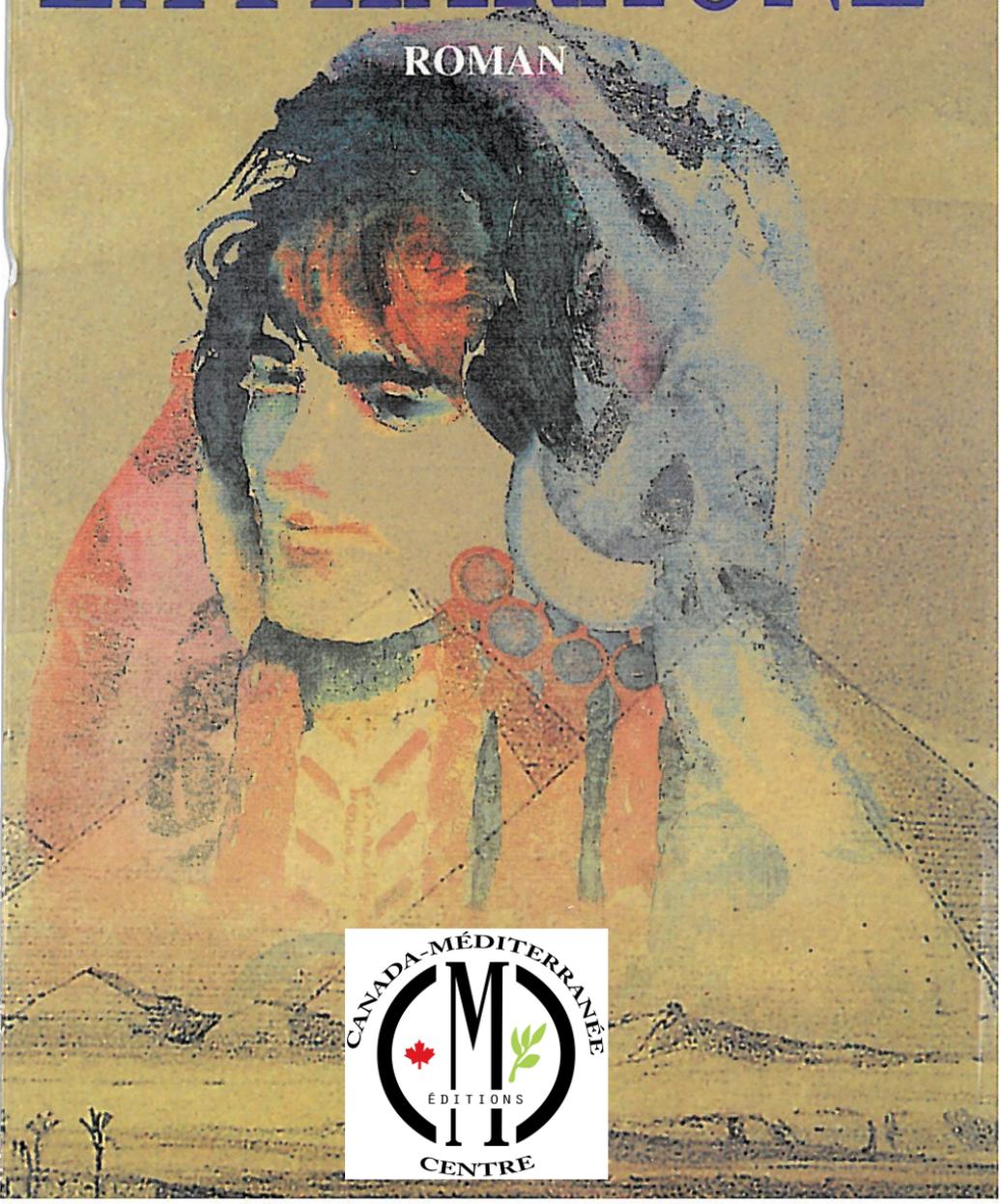


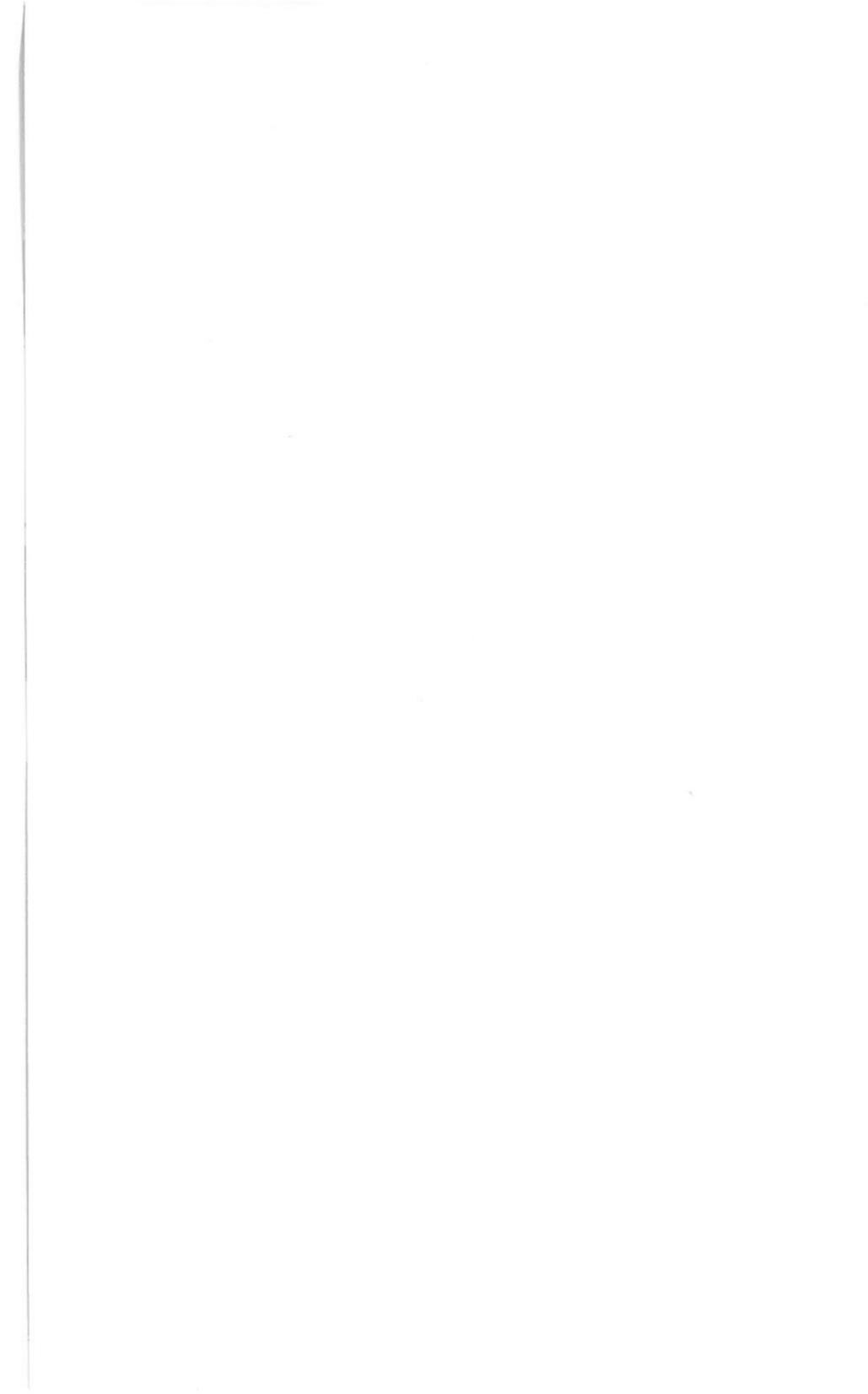
Hédi BOURAOUI

LA PHARAONE

ROMAN



La Pharaone



Bouraoui, Hédi, 1932-
La Pharaone

ISBN 9973-757-04-1(coll.)

ISBN 9973-757-40-8 (br.)

ISBN 978-2-924319-03-1 (PDF)

1. Égypte
2. Pharaonique
3. Canada
4. Maghreb
5. Multiculturalisme
6. Romanesque
7. Histoire

Correspondance :

CMC Éditions

Canada-Mediterranean Centre
356 Stong College, Université York
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tél: (416) 736-2100 x31004
Télé: (416) 736-5734
cmc@yorku.ca
<http://www.yorku.ca/laps/fr/cmc/index.htm>

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston
Numérisation : York University Printing Services

Couverture : œuvre et conception de Jamila Arous-Ayoub

Imprimé au Canada

Dépôt légal : mars 2014
© CMC Éditions et Hédi Bouraoui

*A mon frère
le Diplomate de Pount
Jelil Bouraoui*

M É D I T E R R A N É E



Hédi BOURAOU

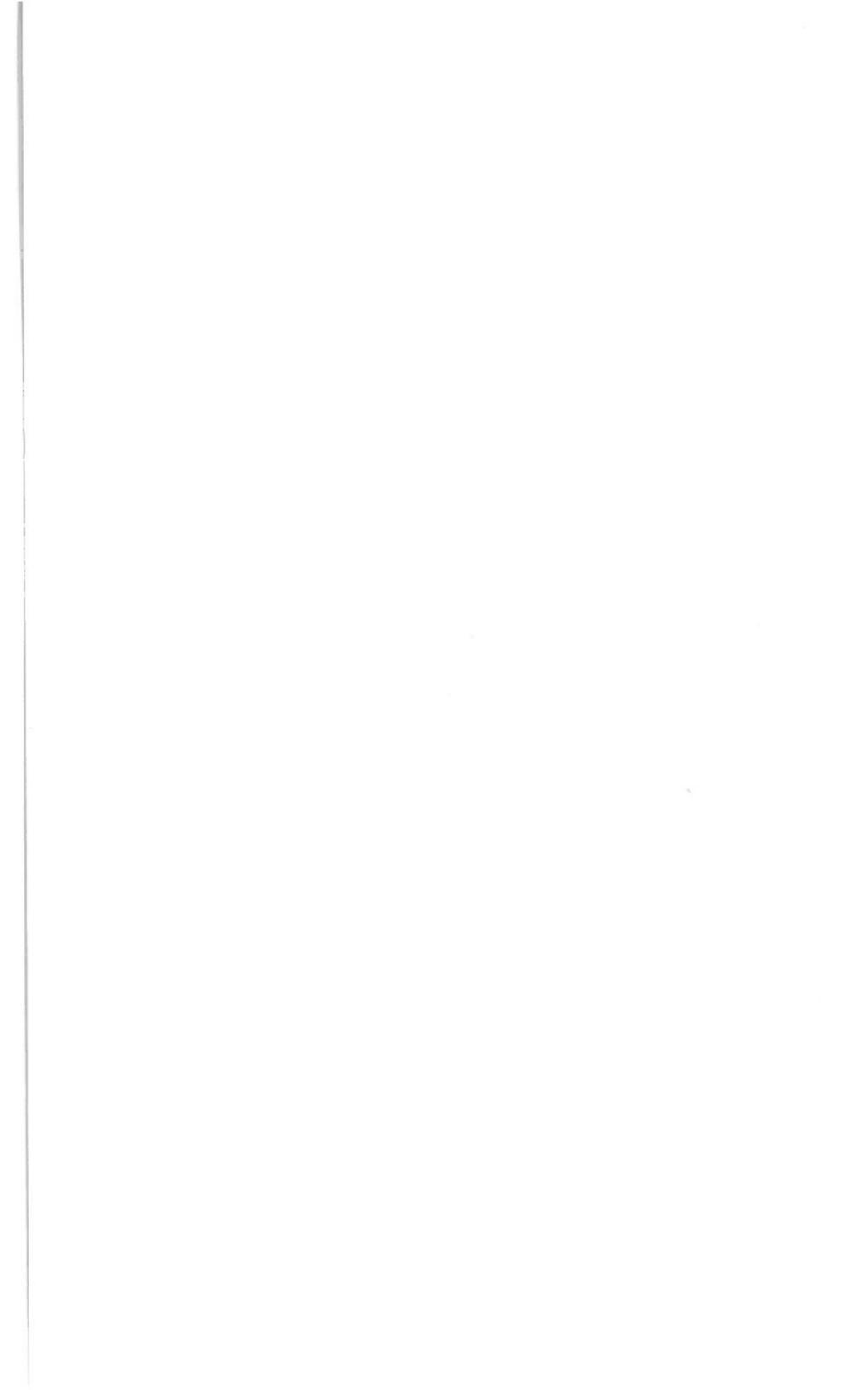
Membre de la Société Royale du Canada

Académie des Lettres et Sciences Humaines

La Pharaone

ROMAN





Je porte ainsi en moi, sculptée depuis l'enfance, une sorte de statue intérieure qui donne une continuité à ma vie, qui est la part la plus intime, le noyau le plus dur de mon caractère. Cette statue je l'ai modelée toute ma vie.

Ainsi, je n'héberge pas seulement en moi un personnage idéal auquel je me confronte sans cesse. Je porte aussi toute une série de figures morales, aux qualités parfaitement contradictoires, que mon imagination voit toujours prêtes à jouer mes partenaires dans des situations et des dialogues gravés dans ma tête depuis mon enfance ou mon adolescence...

Pas un geste là, pas un mot qui ne soit imposé par la statue intérieure.

François Jacob, *La Statue Intérieure.*

Vivre dans ce pays, gigantesque foire d'émotions en bordure du Nil, dans le désert brûlant et la débandade frénétique où règne en maître l'accord implicite d'un «Statu quo» que ma reine a bouleversé, dans l'ordre et dans la loi, et que je ne retrouve pas chez l'élite intouchable. Défi de relever la défaite généralisée où les êtres et les choses se laissent aller au délabrement et à l'indifférence. Je suis revenu pour redorer le patrimoine prestigieux de ma Pharaone, amoncelé sans goût ni relief historique et qui ne semble pas échapper à la gangrène auto-infligée ! Où est passée l'aide fournie pour assumer pouvoir et royauté ? Je n'ai jamais vacillé entre le «Il» et le «Elle» du Pharaon, l'ayant pris au vol de son déploiement inaugural, et j'en ai assumé tous les projets.

Francine (citant Barka Bousiris)

Façonné par la tradition orale des pays du Couchant, comment puis-je, moi, Barka Bousiris, proposer une narration continue avec notes, anecdotes, rêves, mythes et savoirs divers ? Recherches et esquisses que j'accorde à ma démarche de vie en communauté : errance intérieure que je conjugue à la première personne du singulier.

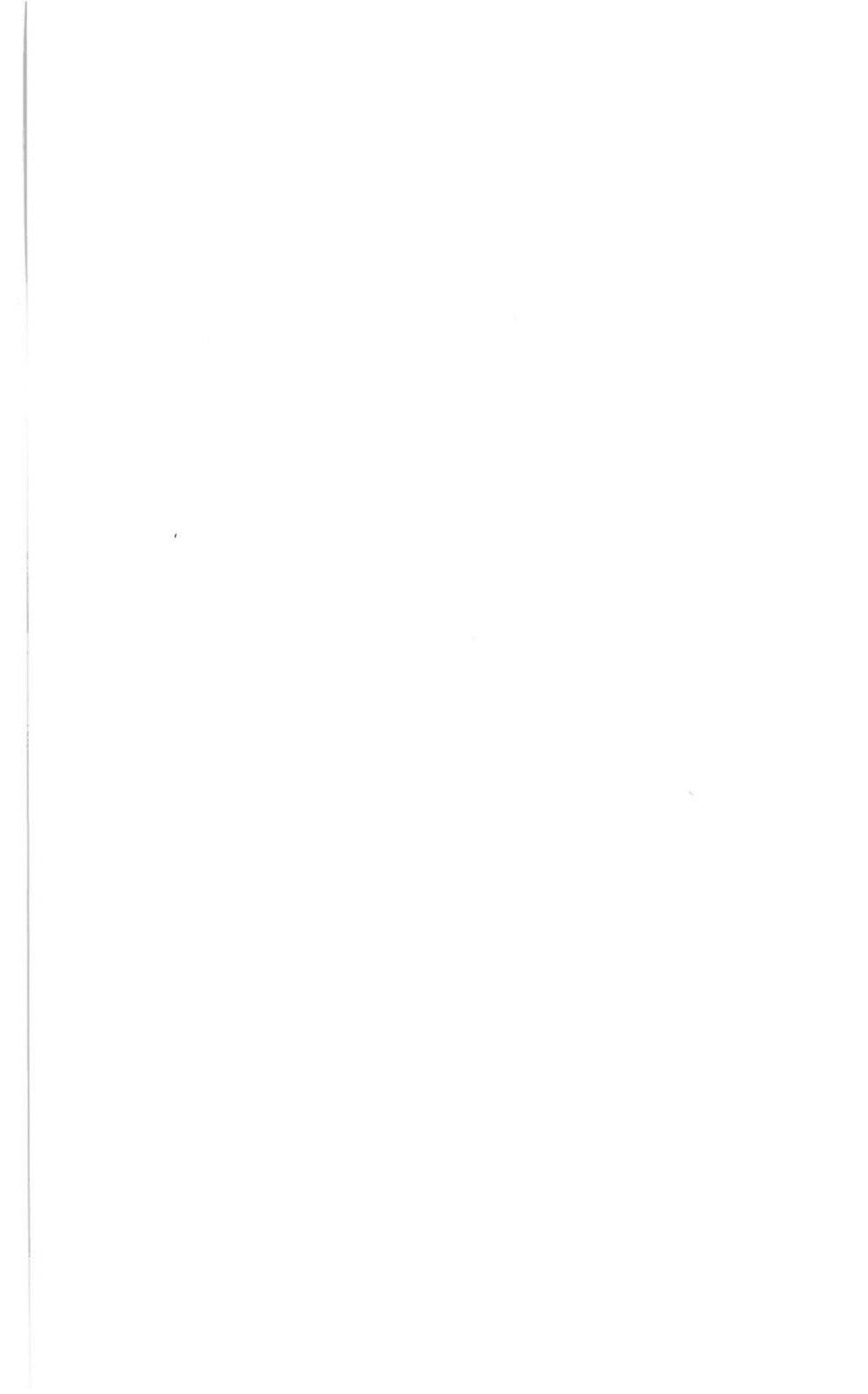
Forme du *moi haïssable* que j'évite même dans mes écrits les plus intimes. J'ai toujours cultivé la modestie et la discrétion, suspect que je suis de tout *je* qui s'étale, à l'instar d'Apulée, Saint-Augustin, Ibn Khaldoun, ou si vous préférez, Ibn Battûta, Ibn Roshd (Averroès)... qui ont déterré les règles d'or d'un passé révolu. Je tiens à me soustraire, ou si vous préférez, à me distancier de ma Statue scribaillante pour mieux scruter le présent et préparer l'avenir.

Peut-être faudrait-il mettre en scène ces notes (les dramatiser ?) pour que leur cohérence puisse parler aussi bien au cœur qu'à l'esprit.

Alors, pourrait-on découvrir dans ces fragments du dedans des univers insoupçonnés.

Barka Bousiris*

* N. d. E. : Nous avons pensé utile de mettre en exergue ce texte de Bousiris pour indiquer la façon dont il conçoit son œuvre de création.



Première Partie



I

Au coude du Nil : Le couple

A chaque rencontre fortuite, il décline son identité sans laisser frémir le moindre sourcil :

— Je suis copte, dit-il, et il s'en va surveiller les serveurs et les invités à bord du Sėti Ier, ce bateau des croisières abyssales, jalonnées de temples dans le désert de l'histoire.

Égyptien pur sang, il l'est sans déchiffrer les incertitudes car son nom remonte à la racine même de l'origine du mot «Copti», forme arabisée qui désigne à la fois l'habitant et le pays : Copti qui louvoie à même ce sol cinq fois millénaire, histoire jetée par-dessus bord dans le tohu-bohu des vivants qui fourmillent leur destin cascasant, le Nil.

Le fleuve partage le pays en deux, saignée aqueuse qui tranche la peau désertique, sa richesse verdoyante encastree dans le *no man's land*. Apothéose du Nil, fleuve magique et divin, toujours fidèle à lui-même, sous les regards de l'ac-

tuel ou ceux de la Déesse-Pharaone, Hatchepsout, qui a capté l'imaginaire du monde. Conducator, génie au carrefour de l'Afrique et de l'Orient, en plein centre des horizons différenciés, le Nil creuse le berceau des nourritures terrestres, mentales, artistiques et scientifiques de tout un continent, selon ses bonnes et mauvaises humeurs, comme un Dieu dérouté qui ne reconnaît jamais la limite de ses forces.

Ayman porte son nom épinglé en cartouche gravé, hiéroglyphe de sa pensée hiératique. Sa peau neuve de cobra luisant se moire dans la douceur de l'être en pleine jouvence. Lui, le maître d'hôtel, tendre et affectueux, souffle embrasé de cette croisière sacrée où il s'est fait prendre dans l'engrenage de l'émotionnel, pareil à un chef d'orchestre à la recherche de l'Eve, subtile et puissante, qui ferait basculer le trône chaotique du fleuve vital, au rythme lancinant et répétitif.

Éclats de rire dans un ciel métallique. Remontée du Nil comme un parfum voilé des Mille et une Nuits surgissant à l'improviste et se laissant humer au passage des vierges mythiques. Essence fantastique sûre de ses temps d'arrêt, dans la cité égarée qui grouille de ses êtres et de ses vaches, de ses chèvres et de ses moutons, de ses charrettes et de ses autos.

Comment s'est-il égaré lui, Ayman, à l'âge de trente-cinq ans, sur cette peau de serpent qui déambule sa léthargie dans le labeur ingrat des servitudes, et dans le riche chatoiment des rencontres multiraciales, après des études poussées en «business administration» ?

Après avoir labouré une terre aride du côté d'el-Minya, son paysan de père, Nabil Moharram, a sacrifié potager et cheptel pour l'amour de son fils unique, der-

nier de cinq après quatre filles, bergères perdues dans la sphère vide du travail. Privées de leur mère, elles ont porté toute leur attention et leur amour sur ce frère singulier, gentil et timide, à l'écoute de sa vie intérieure, qui s'est laissé choyer, non sans plaisir, dans l'ouaté des gâteries familiales.

Ayman c'est la foi du Nil. Prunelle des yeux paternels, envoyé à l'école dans le quartier prestigieux, Kasr el-Chama'ah où, fort en relations publiques, il fut le seul à trouver un emploi qui soit à la hauteur de ses horizons. Dans ce vieux quartier du Caire poussiéreux et délabré, dans cette Babylone en ruines, jadis forteresse romaine, envahie par les Arabes, Ayman a tenu de toutes ses forces à sa foi copte, cru en son étoile comme ses ancêtres qui ont résisté à six mois de siège, fermés, cloîtrés en eux-mêmes comme des dattes, chapeautés, gonflés par la colère lorsqu'elle cède le pas à la résignation.

Ayman, chandelle de l'espoir, sorti de sa mesure de torchis qui jouxte les splendeurs pyramidales, a babillé, enfant, à l'intérieur de l'église Al-Moallaqua, la Suspendue entre ciel et air, le «sable déterré», coiffant deux bastions de l'enceinte. L'église aux trois autels, aux colonnes de marbre style basilical, placardée d'icônes orangées et rougeoyantes, remonte aux temps immémoriaux du Christianisme naissant. Et qui aurait dit qu'aujourd'hui, des paysans en guellebiehs telles des robes de chambre démesurées, en turbans tarabiscotés, viendraient encore toucher du bout du doigt les icônes sacrées, puis faire le signe de la croix avant de s'agenouiller devant elles en signe de soumission totale ? Ayman, enfant souple et vibrant à la moindre émotion, s'est parfois fait sceptique pour se libérer des carcans dogmatiques qui ont alourdi sa jeunesse.

Aujourd'hui, d'un abord décontracté et souriant, il semble épouser l'efficacité même de l'Occident rêvé, en recevant les hordes de touristes dont il a maîtrisé les langues ; et il rayonne sur ce bateau d'une blancheur immaculée, comme la Pharaone Hatchepsout sur les pylônes des temples.

Lacet rachitique, mais riche en vie et en végétation, le Nil salue l'horizon dénudé de part et d'autre de ses rives. A bord du Sési Ier, l'univers d'Ayman est limité aux différents plats qui circulent selon la règle d'hospitalité, réminiscence des innombrables offrandes légendaires qui ornent les murailles gravées de la main d'un artiste anonyme. Costume noir officiel, chemise blanche et nœud papillon, Ayman veille en multilingues au confort des invités de classe venus des quatre coins du monde goûter à l'histoire de la mémoire collective inscrite dans cet univers où l'on traque finesse, rigueur et sagesse.

Où est la réalité ? Sur l'écran de télévision qui postillonne en pointillé la débâcle de tout un rêve de l'humanité ou dans la cristallisation entre Ayman et Imane, cette beauté-écho de la Pharaone, qui monopolise sa pensée itinérante ? La passion poussée à son paroxysme risque de faire basculer le jour vers un désastre irrémédiable. Les embûches d'une quête problématique aboutiront sans doute à l'apothéose d'un amour royal sinon dans ce monde à cinq étoiles qui flottant sur le Nil et dont le souci majeur est l'aventure, l'amour et la volupté : triangle qui se disperse en étincelles joyeuses dans notre intériorité.

Ayman ne tourne pas le dos à l'histoire en marche, celle qui se trame dans le cadre violent des règlements de compte. Quand le pouvoir émascule la virilité des millions d'êtres à la fois, bâillonne les bouches pour qu'aucun mot de liberté ne soit proféré, alors il faut s'attendre à ce que le sang expiatoire coule.

Nuits sacrificielles qui font changer les peaux. Parfois la ville grouille de rumeurs meurtrières et quand les poings se lèvent, justice est-elle faite ? Quand les troupes pharaoniques rejoignent leur camp, les terrains de chasse et de culture sont-ils acquis pour autant ?

Mais tout cela est bien loin sur cette île de paix maintenue par un *Zaim** dont la photo en couleurs pavoise les rues et trône comme jadis sur toutes les têtes, à l'intérieur des bureaux et des maisons comme à l'extérieur des édifices. Même à l'entrée du bateau, juste après avoir traversé la passerelle, le portrait du président, accroché en haut de la réception, vous accueille avec un sourire mi-figue mi-raisin qui vous laisse patauger dans l'ambiguïté. Ayman ne tombe pas dans ce piège frivole. Il fait partie prenante du cadre quotidien qu'il accepte dans la sérénité d'un fatalisme qui a fait ses preuves.

Il revoit en flash, ou plutôt en clip, sa vie estudiantine au Caire, la ville ambiguë aux mille facettes, aux mille minarets, aux mille haut-parleurs... où il a ballotté entre l'Université du Caire, siège réputé du savoir classique, et l'Université Hilwane qui tente d'innover et mettre à jour l'enseignement touristique. Chaque être y possède une bouche pour vociférer, une idée en tête à émettre, un estomac à nourrir et une âme pour prier !

* *Le sens des mots en italique est donné dans le glossaire*

Prier, ai-je dit, mais de quelle manière ? L'Égyptien moyen parle toujours trois ou quatre décibels plus haut que son ton normal, il «surparle». Il lui arrive ainsi de perdre la voix à force de la pousser hors de ses possibilités, dans le démembrement métallique qui rend le paysage lingual assourdissant, difficile à démêler, exacerbant d'extériorité.

Ici le temps n'est ni à vendre ni à acheter. Il coule sans mesure, comme le Nil, dans une résignation indolente qui apaise l'habitant toujours prêt à faire resurgir l'humour et le rire pour subvertir les tragédies quotidiennes. Possession infinie des heures qui ne transitent pas par les gorges mais qui s'illuminent comme les lisières du sommeil, balisant les terrains des querelles et des ententes.

C'est justement ici, dans une attente interminable, qu'Ayman a rencontré, il y a quelques mois, Imane, belle et jeune étudiante perdue dans le centre-ville, place el-Tahrir, désespérément en quête d'un emploi de secrétaire chez un notaire pour pourvoir aux frais de ses études. Ayman est frappé par son charme envoûtant, la densité de sa personnalité étrange mais fascinante, son profil finement ciselé, réplique inattendue de celui de Hatchepsout, ses yeux en amande, larges océans ténébreux et mystérieux, imprégnés de la densité d'un passé prestigieux... Brusquement, Ayman est pris d'une envie de s'y perdre et de s'y noyer.

— La rue Abd Al-Khaliq Sarwat, s'il vous plaît ?

— Le soir tombe vite chez nous, il fait déjà nuit. Puis-je vous accompagner ?

Imane se sent en confiance vis-à-vis de cet étranger, son concitoyen inconnu qui lui plaît par sa douceur, son abord simple et décontracté. Ce jeune homme n'est-il pas correct et avenant, naturellement à l'aise ?

Au fil des rencontres, leur couple formé dans l'effervescence d'un amour sans cesse croissant se déploie peu à peu sur l'un de ces bancs de pierre qui jalonnent le Fleuve. Là où tant d'amants cairotes viennent discuter de la tombée du jour jusqu'à la nuit avancée. On les voit, jeunes et moins jeunes, souvent hommes et femmes isolés dans un conciliabule murmuré.

Tous ces secrets de jeunesse mènent la gazelle à brouter l'herbe fraîche qui humecte les museaux d'amour et d'écume affective. La vie existe là, dans les tensions qui se conjuguent, dans la joie vertigineuse d'un bourdonnement piqueté de mutisme. Les oreilles refusent de retenir et propager les catastrophes à venir dans les paupières de la mort.

Et si les as du cœur d'Ayman et d'Imane, flammes de candeur, bifurquent parfois dans les voix sèches des intransigeances, ils brûlent du même amour de leur ville, la Triomphante qui méduse le flambeau dans les mains de Dieu, *Misr*, cet antre du monde où grouillent à la fois la violence de la foule et la paix du Nil. Mère de l'Univers où tout doit aboutir et repartir dans une rythmique sans cesse à révéler... La ville scintille dans la nuit, errance du luminaire. Ses tours d'acier et de béton chatoient leurs myriades d'ampoules lumineuses sur la peau du fleuve qui les reflète et les amplifie. Ainsi tourbillonnent les émotions dans la durée qui racle les gorges, dans les ventres qui se nouent, dans l'obstinante luisance des mosaïques.

Accueil nocturne de la ville ouvrant ses bras en artères illuminées pour les absorber et les dissoudre dans la foule indolente qui éclate en directions enchevêtrées. Perdu dans les sources insondables de l'Égyptianité, sa gloire et sa tyrannie, le couple Ayman-Imane va pouvoir inscrire sa geste sur fond d'autels et de mosquées, face à l'Histoire et à la Modernité qui jalonnent le cours du Nil par un excès de lumière.

— Mille et un minarets, dit-elle.

Il y en a davantage aujourd'hui, et la foi plonge dans toutes les racines : là, près des eaux qui rendent la vie supportable, réchauffent les cœurs ankylosés par le froid des séparations inhérentes à tout parcours de vie et de mort. C'est le Nil qui règle la fièvre des désirs, l'étranglement des envies, la délivrance de la finitude, les causes perdues que sublime l'écume des jours.

Ayman et Imane se séparent à présent pour retrouver un tant soit peu la densité historique truffée de vie qui lie le Caire, *Om ed-Dunya*, à l'Égypte ancestrale. Altérité et intégrité se forment dans l'étrange sensation de bien-être qui se feuillette tel ce vent tournoyant à travers ciel et sang. La ville avec ses dômes dorés, ses mosquées et leurs minarets, ses pyramidions lamellés d'or et de soleil, les englobe et laisse chacun bifurquer dans le créneau de son propre mausolée. Pareil au fleuve qui sépare les deux rives, l'amour coule entre eux, mirage d'une beauté infinie qui les embellit dans le silence ployé sur leur visage.

Et me voici, moi Barka Bousiris, maître de cette tache d'huile longitudinale qui s'étale, fertile et nourricière, dans un désert infini et angoissant. Fraîchement arrivé, je

débarque ici en mission commandée par un génie intérieur dont j'ignore encore les intentions.

Pour l'étranger que je suis, le chaos vocal des appels à la prière aux empoignades et vociférations des vendeurs de pacotille semble se plaquer contre une densité historique aboutissant à des surprises éclatantes. Seul endroit où un semblant d'ordre règne, les queues d'attente pour un bus ou un service quelconque qui va à son rythme, prend son temps, sans se soucier du gaspillage de tant de vies.

Mû par un désir ardent de retrouver les traces de ma Déesse, Hatchepsout, je me suis parfois demandé si ces couples en pourparlers étaient en train de construire un avenir dans les ramures qui se courtisent, de dévier les chicanes de l'intimité, d'analyser les tourbillons et les querelles familiales en dehors de l'espace restreint et étriqué d'un chez soi où l'on ne peut jamais discuter en paix et en privé. Peut-être faut-il sortir de sa coquille pour venir sur les berges du Nil rencontrer l'intimité soyeuse de l'exceptionnel Amour ? Ou venir s'asseoir là pour s'inonder de l'allégresse nécessaire aux préludes et aux chants des fiançailles ? Faut-il participer à ces joutes discursives pour entrer de plain-pied dans la marche de l'histoire ?

Les noces auront lieu entre cette majoritaire bouclée de certitudes et ce minoritaire câblé d'incertitudes, tous deux pris dans l'engrenage des voix qui vocifèrent et clament l'authenticité. Authentique aussi est l'espoir de mon cri du cœur qui se veut à la fois au diapason du rêve et d'*Om-*

ed-Dunya ! Ouverture qui déclenche sur le champ les car-
rures, de l'ombre à la transparence et vice versa, comme
cette nuit qui tombe d'un seul coup sur les feux hagards
de la ville, rallumés à tour de bras pour faire resurgir un
printemps battu par les ailes des chauves-souris qui inves-
tissent l'espace.

II

Scribe en écrivoyance

Un Dieu scribe parle-écrit à travers moi : j'en suis les mots ouverts au réel. Je me prends pour Thot, tête coupée cherchant l'Universel... Seule une table en marbre blanc posée sur les genoux me confère une identité. Pourtant, à l'heure de cette quête ambiguë, je sais qui je suis : Barka Bousiris de Carthage, de la «Ville Lumière» et de celle que les Iroquois nomment «Ah, ce qu'il y en a !». Ces cités assument la mosaïque globale de leur héritage et du mien. Si je suis aujourd'hui en pays coptique, ce n'est point pour revenir à mon Orient, mais pour vivre le rêve récurrent des paradoxes, cette soif du transculturel qui, à la fois, inscrit et transcende mon origine enregistrée ici dans les embellissements pluriels de l'esplanade du Sphinx.

Est-ce le désir d'union, cherchant sa source au-delà des livres et des horizons, qui m'a poussé à m'envoler vers l'Égypte pour vivre un amour existentiel sous-jacent à

toutes mes démarches ? La quête que j'entreprends est soigneusement chrysalidée dans diverses peaux culturelles condamnées à des mues successives et intrigantes que je tente d'élucider. Aujourd'hui encore Athènes et Rome ne sont-elles pas responsables de ma mise à l'écart ? Cet abîme m'a empêché d'affirmer mon appartenance à l'empire pharaonique, à la splendeur initiale de son art fortement inscrit dans mes pensées. Dans l'inconscient du monde entier qui emprunte sans vergogne ses idées-forces à Om-Ed-Dunya sans reconnaître qu'il en est le débiteur, ne serait-ce que du bout des lèvres. Et ce regard méprisant de l'Occidental me fait endosser l'exotique qui me transforme en esthète excentrique aliéné du monde et des miens. Que de légendes qui se morfondent dans la sphère lumineuse de nos villes !

Mon voyage me permettra donc de découvrir la pesanteur de la tradition qui a étouffé ma parole et, en même temps, de relever le défi de l'Histoire, ce qui libérera peut-être les écrits enracinés dans mon Continent. Je ne viens pas piller les obélisques du bonheur, ni voler les clés de vie en or. Je suis le Transversant épisodique qui ne cherche pas à meubler sa vie, déjà bien remplie, mais à ranimer les pierres et les murs où s'inscrivent les gestes épiques. Là, l'image se fait roman...

Ainsi j'essaye de donner chair à ce rêve lancinant et prémonitoire qui m'a marqué au fer rouge du sceau de ma Déesse. Son appel des profondeurs est encore gravé dans ma mémoire :

— Pourquoi as-tu mis tant de temps à venir me retrouver ?, me chuchote ma mère dans ce rêve où elle m'accueille à bras ouverts dans la cour de notre maison.

Mais dès qu'elle a prononcé ces quelques mots d'une douceur qui ne montre aucun reproche, elle s'évanouit presque dans mes bras et son poids l'attire vers la terre. Je me penche vers son visage (qui ne ressemble plus à celui de ma mère) plutôt bronzé et typé, d'une grande beauté, et en tous points semblable à celui de l'effigie de Hatchepsout que j'avais autrefois admirée à Bologne. Sur sa tête couronnée et drapée de blanc, un diadème royalement posé. Mon regard se polarise sur un bijou en forme de pyramide qui occupe le centre de son front. Angoissé, j'essaye de la ramener à la vie. Je demande de l'eau fraîche. En attendant, je suis frappé par la splendeur de ses épaules nues rayonnantes de lumière. Perplexe devant ce contraste de tête couverte et d'épaules découvertes, je la ranime.

De là, je passe directement à la chambre royale où étendu sur sa couche, gît Toutmosis II son époux. Mais est-ce vraiment lui, ce géant informe, tel gisant de pierre sculpté à l'image de cet obélisque couché sur la rive du Nil ? Il est à l'article de la mort et l'on s'empresse autour de lui. Autour de son cou, un collier de lumière rappelant celle des épaules de Hatchepsout. Celle-ci intervient pour se plaindre à moi de ses exigences. Je tente de la raisonner : «il vit ses derniers instants ; soyons compréhensifs et patients face à ses ultimes souhaits !»

Je passe alors dans une cour très ensoleillée et lumineuse elle aussi, à l'image du collier du Roi et des épaules de la Souveraine. Le peuple en liesse forme une ronde joyeuse avec la reine. Je l'invite à se dégager du groupe pour que nous dansions ensemble, je la serre contre moi. Elle blottit son visage dans mon cou et j'aperçois ses longs cheveux qui coulent sur son dos nu. C'est dans cette embrassade intime que je lui murmure : «je t'aime.». Nous

sommes tous les deux emportés par le rythme de la danse, et, tel un tourbillon, nous disparaissions dans un puits. Tout se dissipe.

Je réponds présent à l'appel pour retracer les racines profondes des sentiments polyphoniques. Mais qu'est-ce que remonter aux sources de ce que nous sommes ? A quoi cela sert-il de vouloir atteindre les confins de l'origine quand nous savons qu'elle est un mythe parcellaire sans cesse mouvant ? Ce kaléidoscope projette parfois une pâle facette de lumière vite éteinte sans laisser le temps de la saisir ou de penser son temps !

J'ai la vague sensation de laisser ma peau dans ce pays des origines, comme le Nil qui serpente la sienne sur le désert des oubliettes, mais qui va présider à ma disparition à l'orée initiatique dont je suis hanté depuis ma petite enfance. Pourquoi l'angoisse me taraude-t-elle encore lorsque ma vie foisonnante de succès me pousse vers un ailleurs, ici présent, à l'ombre des pyramides de l'éternité, cet aiguillon du réel qui relève sans cesse son insatiable tête fourchue ? Positiviste par nature, ambigu par nécessité, et négateur par adversité, je ressens à l'intérieur de mon corps pourfendeur cette sagesse millénaire faite de patience et d'attente, de tolérance et de compréhension... C'est au cœur de l'Italie, à Bologne, que j'eus tout loisir de baigner dans «*il senso del Arte Nel antico Egitto*».

Et voici qu'émerge de ce paysage enchanteur le beau profil de la Déesse-Pharaone, Hatchepsout, flottant au gré du vent mémoriel, émergeant des flots par touches claires-obscurées propices à la vie écorcée vers un ailleurs invisible, domaine exclusif du mythe. Celui-là même qui auréole de sa lumière irréaliste ce petit groupe d'amis partis sur la felouque voguer dans la douceur et ses truche-

ments, en quête d'éclatantes révélations sur eux-mêmes, leur nature, leur environnement.

Sphinx de Hatchepsout aux traits gracieux, souriants et paisibles sur un corps de lion, les deux pattes antérieures décimées, mais visage encadré par une perruque hatorique, dont les nattes tressées s'arquent en deux points d'interrogation aux boules-lobes circonferenciés. La grosse tresse, derrière la tête, s'arrête net aux deux tiers du dos. Je me remémore les paroles du guide italien qui discourait sur ce chef-d'œuvre, en plein centre d'une grande salle sous des projecteurs puissants, comme si le Sphinx féminin monopolisait à lui seul l'attention :

«C'est la première femme dirigeante de toute l'humanité. D'habitude, elle se fait représenter avec des traits masculins pour convaincre son peuple de sa toute puissance sur le pays. Mais dans cette statue que vous voyez là, c'est la féminité, la finesse, l'élégance, la femme dans toute sa gloire... Et vous remarquerez que le cartouche sur son poitrail n'est pas gravé de son nom, mais de celui de son mari Toutmosis III, sitôt inscrit dès la disparition de l'épouse royale pour bien sceller son pouvoir. Cette pièce unique a été sculptée sans doute pendant que Hatchepsout était la femme de Toutmosis II, ou peut-être à la mort de ce mari, mais de toute façon avant qu'elle ne se proclamât pharaon.»

Splendide et douce glissade de l'art à mon vécu et de la vie à ce détour artistique sur cette peau du Nil où réel et imaginaire se fondent en synthèse hallucinante... Truculence d'une aventure haute en couleurs où ma pensée suit l'hymne à la Déesse et où la diatribe est vouée au démon. Mes amis et moi ne sommes plus des masques qui para-

dent les convenances sociales avec des mots creux ou des étourderies usées. Nous retrouvons la vivacité de nos êtres initiatiques qui claironnent la lumineuse sensibilité des communions : cellule amicale sur la felouque.

A un moment donné Imane, debout sur la felouque, tombe à l'eau. Après quelques brassées, elle remonte toute mouillée. Ses cheveux de jais, tirés en arrière avec deux énormes mèches, fluident leur encre noire sur ses épaules à demi découvertes. Son visage rond et illuminé de deux yeux de gazelle, comme s'ils étaient récemment khôlés, d'un petit nez fin et de lèvres pulpeuses et sensuelles, d'oreilles assez grandes légèrement recourbées vers le devant, me fascine soudain : ne vois-je pas surgir, en face de moi, la naïade en fleurs, la statuaire de Hatchepsout, en granit noir, trouvée à Thèbes, mais aujourd'hui propriété du Musée de Rome ?

Cette plongée dans l'histoire et dans le réel m'intrigue. Son éclairage sentimental et artistique m'autorise à retrouver la source émotionnelle qui inscrit et réinscrit la vivacité de mon quotidien, de mon vécu à la charnière de cette fin de siècle où Ayman me sert un verre d'eau du Nil avant le café épais (turc, égyptien, grec ?). Dès la première gorgée, il s'écrie :

— Tu reviendras en Égypte puisque tu as bu l'eau de son Nil.

Nil-syntaxe qui me transcrit dans le lexique bariolé des croyances et des traditions. Ayman est convaincu de cette sentence gravée dans sa mémoire comme les hiéroglyphes sur les murs des temples. On revient toujours à ce fleuve magique, malgré sa pollution et ses détritiques, pour contempler l'histoire qui se répète sans nous prévenir de ce que sera notre avenir.

Le déchaînement des sexes s'est déclenché hier pendant la fête à laquelle j'ai été invité par mon amie d'enfance, Francine Castel, directrice du Centre Culturel du Caire. Entassés dans une immense salle, des centaines de jeunes gens, la plupart debout, frottent leurs corps les uns contre les autres pour mieux voir, battent le rythme endiablé en claquant des mains, chœur d'approbation. Ces applaudissements s'accompagnent de fracas vocaux, de cris, de lamentations difficiles à comprendre. Ayman serre Imane contre lui, regards tendus dans la même direction. La bousculade et l'entassement sont à leur comble. Son sexe érigé pointe subrepticement sur les hanches de la jeune fille intensément troublée, même si elle n'en laisse rien paraître sur son visage placide. Soudain, le regard d'Ayman se fait balayeur, se braque sur cette blonde canadienne, Margaret Lee, ma compagne de voyage, rayonnante de sourire et de lascivité.

Imane semble régner en déesse pharaonique dans le royaume d'Ayman, cet Alexandre conquérant qui me rappelle l'image juvénile qui perdure en moi. Et pourtant, son regard s'immobilise parfois sur l'étrangère, brandissant dans le non-dit le Canada, notre pays de provenance, vu ici en Eldorado imprenable dont la propriété foncière est de remplir les poches et d'enflammer l'imagination.

Ainsi chacun dans son ressenti personnel se trouve-t-il désemparé et désorienté : Ayman par cette étoile de l'Occident rayonnant, Imane par la crainte de perdre Ayman, et moi par le choc de la découverte qu'Imane et Hatchepsout ne seraient peut-être qu'une seule et même personne.

Sur l'estrade, un synthétiseur joue de plusieurs instruments. Seule une derbouka rend la vie à cette musique qui fait hurler la foule. Parfois Imane se met à dodeliner du

corps, comme si elle obéissait à un rythme intérieur connu d'elle seule. Il ne s'accorde ni à l'air du moment, ni au rythme de la musique. Je saisis dans leur ampleur son plaisir et sa jouissance troublée, révélation d'un bonheur inconnu. Je la sens vibrante sur toutes les frontières du sensible. Comment puis-je diapasonner mon rêve d'un vécu, incartade du temps dans les gueules de bois de ce peuple accueillant ?

Je la prends en aparté pour lui dire que son sourire incruste joie et bonheur dans la nacre omniprésence du teint de la Déesse en amour. Elle sourit et revient à ce frère qui lui colle au corps et qui risque de la quitter pour quelque temps. Et nous continuons à scander le désir dans l'attente d'une Bien-aimée qui dénouerait les blocages qui nous enserrent.

Ibrahim, un chauffeur de taxi transformé en guide, rimaille des anecdotes sans fin, conduisant de la main gauche et me tendant la droite à taper jusqu'à la fin du trajet :

— Tu sais, une femme vient de tuer son mari. Elle l'a découpé en petits morceaux, en rondelles paraît-il, avec un couteau de boucher, mis dans un sac en plastique et jeté dans le Nil. Il faut se méfier des femmes : leur tromperie est grandiose ! Et leur supercherie... Je ne peux en piper mot !

Pourquoi ce fait divers banal doit-il susciter l'écho du rêve hallucinant dans lequel Hatchepsout se propulse en concurrente d'Isis pour unifier mon univers éclaté en africain, européen, américain ? Quelles clés de vie qui m'ou-

vriront les portes secrètes de l'univers hatchepsoutique, vais-je trouver dans ce rêve ? Pourquoi le rêve ne peut-il se construire qu'à partir d'éléments diurnes ?

Si j'ai entendu cette boucherie macabre racontée par plusieurs bouches avides de partager et propager les morceaux de succulence et de rêverie morbides mais narratives, personne n'a songé à faire le lien avec le mythe égyptien célèbre d'Osiris, roi de la terre, bénéfique et généreux, jaloué par son frère Seth le mauvais, symbole de la stérilité foncière des déserts.

Envieux et furieux, Seth découpa le corps de son frère en quatorze morceaux qu'il éparpilla dans les sillons de la terre d'Égypte, comme des graines à germer après les labours. Isis les retrouvera pour reconstituer le corps de son mari avec l'aide du dieu-chacal Anubis, l'animal qui hante les nécropoles et les cimetières. Épouse idéale devenue oiselle pour la circonstance, elle se mit à battre de ses grands ailes, soufflant ainsi un vent divin qui ranima le corps glorieux de ce nouveau dieu de la Résurrection. Que de formules magiques pour accomplir le miracle que j'essaie de réitérer : insuffler la vie à Hatchepsout comme son choix et son appel tentent d'unifier mon corps trismégiste. Cet amour qui bat du fond du cœur me renvoie à la triomphante Déesse magicienne qui vient de mettre au monde un Bousiris nouveau. Renaissance en son embryon premier, tel élan végétal qui verdoie de son bourgeon le rythme immuable des métamorphoses.

O Amante divine je te suis fidèle ici-bas et par-delà les frontières de la mort, cet ailleurs de soleil inondé qui fait rêver à la complétude de mon univers fragmenté !

Isis, image de la mère dévouée, allaitant ton fils Horus conçu d'Osiris défunt. Deux tresses de cheveux noirs pendent majestueusement sur tes beaux seins pointus, cascasant de sensualité, passent par les cataractes des épaules en courbes sinueuses, reflètent la paix du visage, lune en pleine force de sérénité. O poupée mécanique rigide, Horus contemple ton sein maternel qui se dresse pour l'allaiter, tes mains tendues le long du corps, parallèles aux pieds : quadrature des membres qui s'alignent, rigides, pour traduire la soumission et peut-être un jour la reprise du flambeau...

J'y vois ma mère. Elle trône sa dévotion, gagne la ferveur des femmes fidèles qui passent leur vie à protéger leurs enfants des sentiers piégés et des chemins sans retour. Elle qui m'a conçu pur amour et lucidité pour que je puisse graver la fraternité, cette puissance illimitée sur les visages toutes couleurs pavés d'embruns, d'embûches ou de bonheur... Et c'est ma mère qui, sans le savoir, m'a envoyé en Égypte élucider l'énigme de l'appartenance à la *Omma* : sortir du ghetto de toutes les tribus, accéder à l'identité transculturelle supranationale qui s'esquisse dans l'agonie. Le passé prestigieux s'est effrité au cours des siècles. Son désert aride est récompensé en pétrodollars par la colère des dieux. Histoire de transformer les tentures de la misère et les casbahs folkloriques en gratte-ciels lumineux du sortilège de leur acier !

Si j'implique ici ma mère, c'est que je sens derrière elle l'invocation présente de Hatchepsout dans cette histoire de couples séparés et unis par un destin secret et incompréhensible qui creuse les fossés des oubliettes. Mais la violence ancestrale pèse de tout son poids de ténèbres et

de clarté. Elle allume les feux de l'amour en deux cornes divergentes comme un diapason magnifique qui pointe vers le ciel ses branches sensuellement courbées tout en avalant un soleil coïncé, retenu immense, sur la tête d'Isis. Satisfaite de son apport mystérieux, elle incite le peuple à marcher vers un Levant incertain.

Ma mère, fidèle à ses principes, ne m'a jamais exhorté à parler d'elle, au nom de ce «siège» qu'elle représente et qui s'apparente à celui d'Isis, née dans le Delta de la Basse Égypte. J'ai parlé sa langue souple et moderne qui a séduit ou révolté les Égyptiens à l'écoute de mes interventions dans des amphithéâtres pleins à craquer de jeunes filles enfoulardées, voilées, suivant les pistes illuminées de mes chemins tortueux à la lisière de leur boîte crânienne.

Imane écoute attentivement les échafaudages de mes théories transvasant les rivières de la vie dans le fleuve de la mort. Elle boit mes paroles, mais elle ne peut s'empêcher de manifester sa résistance :

— Et l'*Omma el-Arabia* ?

— Je ne connais pas.

— Mais alors, vous reniez notre foi et notre appartenance ?

— Je renie les assujettissements et ne cherche que la liberté qui unit, non celle qui sépare !

Mes paroles se perdent au fond de sa mémoire déjà tatouée par un Islam exacerbé. Elle n'en continue pas moins de feuilleter l'amour qui fustige en elle, s'immobilise parfois pour s'élancer dans l'errance. Alors, dans cette fête, en entendant la voix hallucinante d'Oum Kalthoum, nos émois s'entrelacent dans les paysages veloutés. Ces mélopées ne manquent jamais de nous unir et de nous faire dériver dans un *nirvana* inédit hors de nos corps per-

sonnels, communautaires et textuels... vers un ailleurs aux saisons paradisiaques de l'infini.

La voix enchanteresse me paraît surgir des profondeurs hatchepsoutiques ; elle déboussole les racines incertaines, et le vague à l'âme vers une naissance sans retour. Là, nous nous trouvons sous le charme de *Om ed-Dunya*. L'incantation magique de «l'Étoile de l'Orient» nous berce tous, grands et petits, lorsqu'elle reprend le refrain de «la Révolution du Doute».

Je quitte ma peau et prends le raccourci de la lumière et du chant. Mes sens se grisent de leurs blessures et de leurs vagues mourantes. Je suis le scribe et l'amant réincarné venu réactiver la geste de ma Déesse qui se met à franchir l'épaisseur de l'Histoire. Cette voix d'essence divine allaite et circonscrit nos Mers émotionnelles. L'Égypte rayonne dans toutes les sphères musicales de l'entendement. C'est la reprise de la transparence : Imane et Ayman, Hatchepsout et moi.

III

Un grain de sable étouffe l'univers

La discorde s'est installée, comme une salve dans les gorges, le jour où Imane est venue au rendez-vous, enveloppée de son foulard islamique. Faisant entrave aux lois du pays et de la foi, elle m'avait invité à rencontrer sa famille. Si elle a osé faire cette démarche, c'est qu'elle était sûre d'elle. Je suis un étranger et, en tant que tel, je pourrais intervenir auprès de Rahmane, son père qui refuse de rencontrer Ayman. Rahmane est déterminé à garder sa fille pour un meilleur parti.

— Sa famille est paysanne, il n'occupe pas de poste prestigieux... et ne pourra jamais subvenir à tes besoins.

Le foulard, drapeau blanc de la paix dans son essence première, marque la provocation d'Imane, son arrogance et sa rigidité qui déclenchent querelles sauvages et fantômes de guerres ancestrales. La sœur d'Ayman qui sortait avec elle sans hijab quelques jours auparavant, dira

que son amie «s'est transformée en Bécassine». En réalité, le foulard d'Imane fait ressortir la beauté divine de son visage, superbement encadré dans le néant qui lui confère sa vie.

N'a-t-elle pas rêvé, une nuit d'hiver, à un Livre d'une luminosité inouïe, grand-ouvert sur deux facettes, la vie sur terre et celle de l'au-delà ? Ce livre, posé sur ses genoux, l'a convaincue de reprendre la *Charî'a*, substance invisible qui régit sa culture islamique. Foi fondatrice avec son emblème pour marquer les bornes de la différence sur cette terre du sourire et du fanatisme. Peut-être l'ont-elles encadrée dans l'ardente convergence qui comble le vide idéologique du pays, ce fossé où s'émiettent toutes les valeurs ? Quand son père Rahmane, libre-penseur à ses heures d'angoisse et de colère lui rappelle :

— *Ad-dinu yusrun wa laysa 'usran*, Imane rétorque :

— *Inna Allah chadidu al-iqâb* !

Ce qui met un point final aux arguments, leurs myriades de justifications, et clôture la discussion en donnant raison aux revendications opposées.

Mais aujourd'hui je n'hésite pas à intervenir :

— J'ai peur qu'on ait pris ton esprit en otage. Tu ne te possèdes plus, dis-je à Imane.

— Pas du tout. Je me suis soumise à la foi sans l'intervention de personne. Je n'appartiens ni aux Frères musulmans ni à tout autre groupe intégriste.

Cela me rassure. Imane refuse de laisser dissoudre son identité dans l'envahissante panoplie des valeurs occidentales. La Blancher de lune émerge du voile de «bonne sœur», cathodique réverbération évoquant un palimpseste

renouvelé. Ayman s'est trompé en se laissant prendre au piège de cette même identité ! N'est-il pas le Chrétien débonnaire qui cherche à graver les traces de sa minorité ?

Rahmane se réjouit de me recevoir. Il pense que ma présence fera dévier l'Enfoulardée prise dans l'intransigeance d'une foi dangereusement poussée jusqu'au fanatisme, et l'engrenage de ses amours impossibles avec Ayman, ce hors-la-foi dont il veut à tout prix se débarrasser. La maison prend un air de fête. Les bibelots sont dépoussiérés, les quelques tableaux de calligraphie arabe - souvent des citations du Coran - sont réajustés pour ne pas faire tanguer les esprits. Je remarque, dans la salle de séjour, cette ouverture coranique : «*Bismi-Allah Er-Rahmân Er-Rahîm*» et, sur une commode, en plein centre d'un miroir, le mot : «WELCOME». Le mariage du profane et du religieux ouvre les portes aux spéculations et, peut-être, à l'ombre de l'Histoire qui font résonner en nous tant de soupirs et tant d'espoirs. Les fiançailles d'Imane et d'Ayman auront-elles lieu ? «Et mon union avec Hatchepsout ?» pensais-je, au moment même où Amira, la mère d'Imane, nous invite à passer à la salle à manger. La nourriture préparée est merveilleusement exposée dans sa totalité, et il n'y aura pas de succession de plats.

Cependant, dans ce pays, l'imprévisible est plus fréquent que le planifié ! Béchir, frère cadet d'Imane, fait irruption dans l'harmonie du repas pour déclarer en colère :

— Je vous ai vus la main dans la main sur les bancs du Nil. J'aurai sa peau... si tu continues à le fréquenter, ce fils de chien !

— Ce n'est pas ton affaire ! dit calmement Imane qui veut éviter d'en faire une scène.

Rahmane continue dans le sens du fils, reprochant à sa fille d'avoir manqué à sa parole. Elle ne doit plus revoir Ayman. Mais il serait heureux de la voir m'accompagner partout, là où mes recherches me guideraient. Cette concession extraordinaire pose le piège que chacun aura à cœur d'éviter.

Imane reste pour son père la rose printanière qui parfume sa vie, le nouvel empire qui résorbe son angoisse, le sang qui irrigue sa tendresse et les lèvres qui sourient à la margelle de son puits. Il aime sa fille d'un amour si brûlant qu'il est devenu aveugle à la lumière rougeoyante du labyrinthe douloureux de l'inceste.

«Que vient faire ici ce Copte qui me prive du parfum de ma fille, lui, ce maître d'hôtel sans attrait et sans fortune, niché dans une seule chambre avec ses innombrables sœurs, naviguant dans la prunelle de mes yeux comme sur son bateau en amont et en aval du Nil ?»

Imane a beau essayer d'adoucir le venin poivré et tamiser les nappes volcaniques de son père pris dans la fureur d'aimer. Elle n'a jamais pu contenir ses envolées dans les faisceaux catastrophiques de la mort. Rahmane se convainc tous les jours que pour vivre son amour, il lui faut écarter tout prétendant à sa «Princesse». Ainsi l'air de la violence creuse-t-il son nid, tel un Sphinx furieux prêt à massacrer les intervenants qui viendraient déranger le cours de sa vie.

Conciliante, la fille atténue les menaces en faisant intervenir tantes et cousines paternelles, et dans le giron de sa mère Amira, elle confie le secret et la détresse qui la dévorent. Cette mère-galerie de toutes les retenues intériorise tout. Amira, puissante et déterminée, sent sa fille comme

la paume de sa main qui pétrit la pâte du pain quotidien. Elle revient au passé pour évoquer sa propre mère, jadis et encore aujourd'hui voilée, murée dans son sexe, qui voit seulement le jour lorsqu'elle sort pour le hammam.

Vieille femme qui dodeline son corps plantureux de cane gavée, la grand-mère n'a nul besoin d'être chaperonnée par les matrones qui, en chiennes enragées, veillaient sur sa pureté de jeune fille lorsque, événement majeur, elle quittait ses fenêtres cloîtrées pour traverser la rue en pleine lumière. Incontestable fête par la réalité du rêve !

Les moucharabiehs de bois tissé, arabesques ciselées derrière lesquelles la mère d'Amira peut de temps à autre jeter un coup d'œil aux passants dans la rue sans trop s'y attarder, histoire de libérer le regard hors de sa vie d'encloîtrée. Et c'est la gargoulette d'eau, plantée en reine de ces fenêtres réputées dans les rues du Caire, qui profite de l'air et se rafraîchit, au su et au vu de tout le monde, de vie fourmillante, de cris d'enfants bagarreurs et insolents, timides ou implorants ! Amira, hostile au milieu étouffant de sa mère, a su choisir son époux, enfreindre aux règles et planter l'écharde de la modernité dans ce monde croulant : rupture qui l'a faite sortir de son cocon douillet où on l'a corsetée sans mesure.

J'admire la nouvelle chrysalide au visage dévoilé. Amira montre sa convivialité de maîtresse de maison par un silence prégnant qui dévoile les appels déchirants du retour à *Om ed-Dunya*. Son pouvoir serein transforme le mythe de Hatchepsout en réalité agissante. Elle reconnaît que sa fille s'est écartée du sillage où elle évolue naturelle-

ment et, avec aisance, à découvert. Elle ne lui a jamais confessé ce qui lui lacère le cœur : l'épouvante d'une mainmise sur l'esprit de sa fille, fourvoyée peut-être dans l'idéologie environnante.

«Mon Dieu, les frères musulmans n'auraient-ils pas détourné le fleuve de ses amours ? J'ai peur pour Imane. Elle n'est plus la Princesse dans le royaume du silence. Les fanatiques coptes, comme les fanatiques musulmans, la laisseront-ils se consumer à tort et à travers dans les sillons vides et dangereux qu'aucune graine ne peut pourvoir ?»

Amira n'en finit pas de se poser ces questions, elle reste cloîtrée dans son mutisme sans promesses et sans pleurs. Imane la croit tranquille, rassurée, comme la Déesse de marbre blanc qui adore un Soleil couchant, traînant derrière lui des nuages laiteux sans déverser cette pluie qui inquiète par ses caprices les Égyptiens accoutumés à la sécheresse constante et éternelle. Il est vrai que la verdure ne surgit au bord du Nil que comme l'anecdote au bord du rire...

Je n'apparaîs pas dangereux aux yeux de Rahmane qui entretient l'espoir d'un mariage planifié par ses soins. Un jour la main de sa fille sera ardemment sollicitée par ce nouveau frère en âge (moi ?) dont la maturité et le prestige sont caution de réussite. Et pour Amira, mon intégrité est un atout considérable. Je ne franchirai aucun tabou sexuel et je saurai être l'influence libératrice de l'emprisonnement du voile sans pour autant aller jusqu'à cet amour libre qui l'a toujours effrayée et dont elle n'a jamais goûté l'illicite délice. Quant à la grand-mère, elle n'ose même pas me rencontrer, car elle aurait commis un *harâm* si elle avait pris son repas avec moi, à visage découvert. L'étranger ne doit pas franchir le seuil de la maison s'il ne fait pas partie de la

famille par le mariage. Et pour Béchir, le grand frère, je resterai l'intrus indésirable dont il faut se débarrasser par n'importe quel moyen. En effet, il me soupçonne de servir de paravent et d'excuse aux sorties défendues de sa sœur avec Ayman !

Tout est affaire de chevelure et de gorge ouverte, delta de haute sensualité. Et si Imane laisse Ayman caresser ses mains fines, ce n'est pas pour lui permettre de remonter à l'immensité palpable de ses seins. D'ailleurs elle porte souvent une robe uniforme rouge qui embrase son corps et le couvre de la tête aux pieds. Seules quelques broderies en toile blanche, cousues main, garnissent le devant de la poitrine qu'elle aplatit en *louha* où l'on n'apprend même pas les hiéroglyphes des tétons qui cartouchent le buste. Cartouches de la volupté qui hantent ce peuple et qui se cachent ici derrière le voile qui les nie.

Imane propose de me faire partager les constellations de sa ville et d'évoquer les ressorts qui m'incitent à me déplacer dans ses arcanes salvatrices. «N'est-ce pas là tout le programme de Hatchepsout qui m'a attiré dans son sein auguste pour que je puisse assister aux métamorphoses de l'amour et de la mort de ce monde et vivre en scribe l'amour de l'au-delà ?»

— Je sens, Barka, que tu peux pénétrer ma nuit sans me faire hurler, dit-elle, avant de disparaître dans la foule.

Quelques jours plus tard, elle m'avoue qu'elle a emmené Ayman à el-Azhar. En passant par la Porte des Barbiers, après s'être déchaussé, Ayman saisit le sens de cette visite. En réalité, ce n'est qu'un fossé qui écarte ses lèvres pour découvrir leurs divergences et leurs affinités. En pénétrant le lieu de culte moqueté de rouge par un

pays des Émirats, Ayman a l'impression d'être mitraillé par les trois cents colonnes provenant d'anciens édifices, transformées là, sous le coup du mirage, en canons chrétiens qui l'empêchent de s'approcher du Mihrab, une niche vide demi-circulaire vers laquelle se tournent les croyants, comme vers un Dieu présent dans son absence et à jamais inaccessible par sa proximité.

C'est là le lieu de gestations des mouvements religieux et révolutionnaires, là où se préparent les contestations, se divulguent les mots d'ordre et de conversion. Dans la cour vide où il n'y a plus de fontaine pour les ablutions, le jeune couple voit, dans un coin, un vendeur d'eau servir des clients assoiffés dont le regard est levé vers la paire de minarets, deux tours sultanes qui s'élèvent parallèlement vers le ciel, sans possibilité d'union : miroir de leur propre incommunicabilité ! Absence flagrante de l'obélisque qui aurait pu les réunir dans l'étreinte d'un renouvellement sacré remontant plus loin vers la source de l'humanité. Imane a voulu convaincre et convertir Ayman, sans mots, en lui faisant visiter ce lieu ultime qui inspire les mécréants, mais qui reste en-deça de l'élan fondateur de toute croyance et de toute civilisation : « Voir Ayman se convertir et mourir... dans mes bras. »

Mais lui n'entend pas craquer sa vie comme une noix. S'il est venu se prosterner devant son amour, ce n'est point pour prendre le baptême de l'air du temps qui lui ferait perdre ses attributs de messie d'aujourd'hui et d'antan ! Ils sortent d'el-Azhar, laissant dans ce cœur battant de l'Islam quelques zélés barbus adossés aux piliers élancés en train de lire, en psalmodiant ou en silence, un Coran usé jusqu'à la fibre ; d'autres font la prière, parsemés dans cet espace immense qui scande hautement son vide ; d'autres encore,

complètement étalés sur le dos, dorment dans la paix de l'oubli. N'ayant pu décider son Roi de cœur à épouser sa foi, Imane le quitte, incantation à l'orée des lèvres, pour aller raconter son échec à Francine, son amie et confidente, toujours prête à lui céder une oreille attentive.

Ayant mis en veilleuse l'image d'Ayman en invoquant le mirage de la modernité, Francine, pâle comme la mort, déclare à brûle-pourpoint :

— Je crois que Barka a eu le coup de foudre pour toi.

— Ce n'est pas possible. Oui, je l'aime... mais comme un grand frère ?... un père ?

— Tu dois le lui dire.

— J'adore l'écouter... et je le lui ai déjà dit !

— Et où est-il à présent ?

— Il doit être au *Hilton Nile* avec cette Canadienne qui a débarqué avec lui.

— Justement, cette femme est un obstacle pour toi.

— Je pensais que c'était ta rivale.

— Pas du tout. Barka est venu ici pour moi. N'oublie pas que je suis son premier amour. Margaret s'est seulement occupée du voyage et de sa logistique.

— Alors, tu es en train de me dire qu'elle est attirée par Ayman ?

— Disons plutôt que c'est lui qui gravite autour de son Occident.

Pour Imane, être moderne consiste non point à abandonner la tradition de ses ancêtres, mais plutôt à refondre cette pensée fondamentale basée sur ses convictions. Point besoin d'offusquer la laïcité, le foulard est ici chez lui, sur le territoire naturel de la pensée, et personne ne se plaint de la ferveur qui fait tourner les têtes vers Allah et son prophète. Ici la foi s'exhibe et se célèbre comme une fête !

De la fête de Hilwane et du repas chez Rahmane, je ne me souviens que de la voix de Oum Kalthoum. La chanteuse s'époumone, faisant jaillir de ses entrailles les rimes qui vont présider à mes rencontres. L'espoir se niche dans la ronde des personnes qui tournent autour de moi, étourneaux de la terre natale évoquant un «navire à l'ancre». Je suis une cellule scribe-voyageante toujours prête à la conquête d'une escale, d'un temps d'arrêt, non pour dominer ou fonder des empires, mais pour le goût du risque et de la mer, l'enjeu de l'audace et de la témérité, capable de tout larguer afin de vivre l'aventure inédite. Points d'appui pour retracer les marches de Hatchepsout jalonnées d'embûches et dont l'avant-pays néglige les contours fondateurs, pris dans les dédales de l'oubli, les erreurs du politique et les surenchères de la foi...

A l'amphithéâtre de l'Université du Caire, calme mais passionné, je continue à plaider le retour aux sources fondatrices, façon comme une autre d'inviter les oreilles chastes à reconnaître l'apport primordial de la Déesse, ignoré dans sa tradition et sa modernité. Mais qui, dans ce groupe bien intentionné, a exploré les horizons fertiles du paysage privé de Hatchepsout ? Qui a fêté la splendeur de ses sables et leurs exploits avec des roses nomades ? Qui peut dénombrer les victoires entre brèches et traquenards dans les nuits limoneuses de son sensible entrecroisé ?

IV

Aux pyramides : Les feux verts

— Une femme seule ne peut faire le voyage en Égypte ou dans le monde arabe !

Margaret répète ce jugement à l'emporte-pièce sur ce pays qu'elle a «vendu» pendant plus de vingt ans depuis son trente-troisième étage de l'avenue Bloor à Toronto, sans y avoir jamais mis les pieds. Ne délivrait-elle pas des rêves pharaoniques en *package deal* à ses compatriotes surgelés, assoiffés de soleil, de chaleur, avides de s'évader vers un exotisme de pacotille ?

Le *package deal*, c'est la formule magique qui ouvre les portes de la splendeur à bon marché. Des hordes de touristes de troisième catégorie sont transplantés pendant deux semaines afin d'explorer le secret énigmatique des Pharaons qui leur restera sans doute à jamais fermé. Margaret n'a pas entrepris ce voyage pour quêter «la vie pour rien» dans les mirages du désert et de l'histoire,

mais pour délier ses nœuds existentiels en mal de solution, et chercher la promesse d'un horizon que son récent divorce a détourné.

Pratique à l'américaine, elle compte d'abord vérifier l'écart entre la liturgie descriptive du *package deal* et la marchandise délivrée au bout du fil et payée *cash*. Idéaliste, elle cherche les chemins de l'aventure inédite sur un Nil millénaire et fascinant de complexité, où elle essaiera d'étancher sa soif d'amour et de passé lointain. Comme elle a vaguement entendu parler de cette première féministe de l'humanité, Hatchepsout, une femme qui a courageusement et astucieusement déjoué toutes les félonies des hommes pour s'accaparer du pouvoir et les gouverner... alors elle s'est décidée à s'informer de ce service essentiel rendu à la gent féminine sur le fleuve aux rives jalonnées de trésors. Les temples et la Vallée des Morts recèlent encore des merveilles et des mystères insoupçonnés, des énigmes auxquelles l'on se heurte sans pour autant en percer le secret ou faire se détendre les ressorts qui les ont suscitées.

— Les Égyptiens vous mangent des yeux... et si vous êtes blonde, ils vous collent aux fesses !

Pour sauvegarder son puritanisme à fleur de peau, faire front avec elle contre tout mâle qui pourrait la harceler dans les rues du Caire ou les casbahs de la ville, Margaret m'a convaincu de l'accompagner et de lui servir de «bouclier protecteur».

— Il faut combattre le mal par le mal.

Et elle pense que le compatriote d'adoption pourra non seulement la protéger contre tous les hommes qui traquent les femmes à tous les coins de rues, mais aussi, en

linguiste averti, l'aider à communiquer avec toutes les couches de la société. En chercheur expérimenté, il la présentera à ses connaissances et particulièrement à Francine Castel, le premier amour de sa vie qui le hante encore aujourd'hui. Il lui avait écrit demandant des conseils sur sa recherche et son séjour, et elle était ravie que son ancien amour ait pris la décision, de son propre gré, de venir la trouver au cœur de l'Égypte, le pays qui les avait fait rêver lorsqu'ils étaient jeunes. Aujourd'hui, à son insu, Margaret remet les sentiments au centre des pourparlers.

Les ancêtres de cette blonde d'origine irlandaise, d'abord loyalistes à la couronne puis fuyant la révolution américaine qui prônait l'indépendance et la liberté, ont émigré, au pays de cocagne, le Canada, pour vivre en paix sous les Rois et les Reines d'Angleterre dont le profil proéminent apparaît encore sur «*l'Almighty dollar*». N'est-ce pas là l'écho d'une des devises de Hatchepsout : transformer la guerre en paix ? La Canadienne était fière du comportement de ses aïeux, mais elle craignait la réprobation de ses propres parents :

— Tu es une mauvaise mère. Tu laisses ta fille Betty derrière toi... et tu oses partir pour un si lointain voyage ?

— Je veux vivre pour moi... et non me dévouer à elle jusqu'à ma mort !

Margaret ne s'est encombrée l'esprit ni de culpabilité, pour avoir manqué à ses devoirs maternels — elle a bien élevé ses deux garçons, aujourd'hui adultes — ni de complexe d'infériorité de ne pas parler un traître mot d'arabe ou de français. Elle insiste à ne communiquer que dans la langue de Shakespeare où elle brille, étoile du matin pour les Égyptiens qui possèdent l'anglais. Elle s'est donc armée

non d'un dictionnaire Berlitz ou autre, mais d'une myriade de médicaments pour toutes sortes d'empoisonnements... une pharmacie ambulante dans un gros sac en plastique qui occupe la moitié de sa valise. Il est utile de se protéger corps et âme à l'avance dans ce pays où les maladies et les accidents sont prêts à vous sauter dessus, à vous attaquer à la moindre faiblesse, à la moindre faute d'inattention. Pour elle, on ne peut accéder à la splendeur de la Vallée des Rois ou aux sarcophages immémoriaux sans ces précautions élémentaires contre les attaques de virus ou autres parasites. Aussi son départ est-il miné parce qu'elle s'attend à trouver la faille qui fait basculer la santé vers le désastre, les relations vers les déboires...

— Le transfert de l'avion aux hôtels a été mal fait !

Margaret a indiqué les différents hôtels où elle a réparti ses groupes, pour elle le Hilton Nile, et le Hilwane pour moi. C'est Francine qui m'a réservé un appartement dans ce lieu tranquille. Elle défrayait mon séjour en contrepartie du travail que je comptais entreprendre pour son Institut. Quelle confusion !

— J'ai pensé à ton âme de scribe, dit Francine. Cet hôtel n'est pas luxueux, mais tu auras le Nil à tes pieds. Le Méridien et le Hilton sont juste à côté. Tu pourras y aller prendre un café ou tes repas, et te retrouver dans l'une de tes mères-patries.

J'offris à Francine, veuve depuis quelques années, des parfums Nikki de St-Phalle et, pour son fils, Givenchy. Dans ses yeux j'ai aperçu l'espoir de renouer avec le passé, de rallumer la passion, en état de braises sous la cendre de la vie quotidienne, et en flash, me revint cette scène que je vis avec le même plaisir qu'au temps de notre adolescence :

Francine entortillait son corps autour du mien nu, plaçait en diagonale le bras sur mon torse. Sa main m'encerclait le cou. Ses caresses partaient à la dérive de mon visage et de mes cheveux, puis la main amoureuse revenait au cou pour un étranglement simulé :

— Je t'aime tant... Parfois j'ai envie de te tuer !

Nous éclatons de rire comme à présent dans cette confusion entre la perte de temps aux formalités de police et de douane, les déclarations de devises, la promesse de ne point sortir un piètre piastre du pays, les discussions interminables à propos des chemins à prendre pour les hôtels, la musique à volume débridé qui donne des maux de tête, le bavardage d'Ibrahim et son histoire de femme qui a assassiné et disséqué son mari en rondins pour l'éparpiller...

Perdu dans ses pensées, les yeux luisants en scarabées porte-bonheur, Ayman écoute Margaret déballer son histoire d'un seul trait au lobby du Hilton Nile, lieu de ralliement du Caire cosmopolite où l'on peut choisir toutes les cuisines : orientale, européenne, américaine. Assis dans un fauteuil immense qui lui donne l'air d'être englouti dans la turquoise exclusive d'une attente hors de la cité des morts, Ayman tente de se distancier de cet amour qui lui a brisé le cœur, et de considérer l'alternative d'une autre aventure sentimentale.

N'est-il pas le fils du pays, tendre et sincère, qui a incrusté dans sa chair la beauté angélique de sa sœur de l'autre côté de la frontière religieuse ? Imane n'a pu le convertir à sa foi, prise pour la foi des fois, ultime religion

qui reconnaît les autres monothéistes précédentes, et qui va loin dans la paix de l'âme et du corps par delà les angoisses crépusculaires indispensables à toute vie. Ils n'ont pu vivre leur amour que le temps de la course d'un chameau à travers les rues grouillantes d'*el-Kahira*, la triomphante métropole dédaigneuse de leurs sentiments, comme les villages multiples et différents qui la composent en forme de puzzle dont il est impossible de reconstituer les culs-de-sac, les ruelles tronquées, les routes boueuses, les artères bondées qui éclatent sous les cris bariolés des marchands de pacotilles... Amour difficile à vivre, dès son avènement, par l'incompatibilité des croyances. Un ressort qui mine de l'intérieur et creuse les tombes provisoires.

Se repliant sur elle-même, Imane laisse la place vide autour d'Ayman, page blanche à noircir par les imprévus de la vie. C'est dans cette zone disponible et privilégiée que Margaret va déchaîner ses rêves emmagasinés depuis ses premières frustrations. Interrompant les pensées vagabondes d'Ayman, Margaret dit d'une voix emportée :

— Comment atteindre les Pyramides ? Je n'ai pas de temps à perdre. Ces *Inch-Allah* de malheur me gâtent tout le plaisir !

— Détendez-vous. En Égypte, le temps se mesure à la splendeur du moment. Vous ne pouvez réinventer l'histoire.

Ayman décide de l'accompagner avec moi, non sans lui avoir conseillé au préalable de porter un chapeau et des lunettes de soleil. Nantie de ses deux gardes du corps, Margaret peut aller partout, vérifier si l'écrit des brochures correspond à la réalité du pays. Mais pourquoi ce chauffeur voulait-il lui faire peur avec son histoire de meurtre ? Est-ce la vérité ?

— Ce crime passionnel, ou tout simplement banal, dis-je, est déjà très ancien. Une victime au paroxysme de la souffrance trouve en elle la force nécessaire pour se venger. Hatchepsout a ainsi détrôné demi-frère et mari. Qu'auriez-vous fait, vous, à un tyran qui écrase ses cigarettes sur la peau fine de sa femme, tout en continuant à lui faire des enfants sans les nourrir ou les loger, et à passer son temps à fumer le narguilé, accroupi à longueur de journée devant des bouteilles gorgouillantes ?

Avant de démarrer, le chauffeur de taxi essuie avec un chiffon poisseux le pare-brise et le tableau de bord de sa voiture. Le Caire, enrobée de poussière fine, de sueur et de sang est encaissée dans une vallée qu'étouffe une pollution de fin de siècle. Vallée entourée d'un trois-quarts de cercle, occupé par une montagne grise et schisteuse, el-Moukattam, qui domine la ville comme un mauvais présage et dans laquelle on a taillé une carrière pour en diminuer la force dévastatrice. Un linceul citronneux se fond dans la fumée noirâtre des pots d'échappement, salit les visages au point de faire se craqueler les mascarades de leur équilibre précaire. Ville sans cesse en enfantement et en passion dévorante par sa propre surpopulation qui lézarde l'espace de sa foule envahissante, incapable de fermer l'œil dans l'errance rotative de la mort et de la vie.

Dans le square, *Nahdat Misr*, en pierre gris sombre, trône un magnifique Sphinx accroupi, prêt à bondir sur sa proie ou sur un ennemi éventuel qui se hasarderait à souiller la femme magnifique, debout à ses côtés, relevant d'un geste ample et inédit le voile qui l'a tenue emprisonnée pendant des siècles.

L'«Éveil de l'Égypte» sculpté par Moukhtar, l'élus des beaux-arts, comme moi, Barka Bousiris, le scribe dans le

cœur de Hatchepsout, expose le drame qui se joue devant l'entrée de l'Université du Caire. Là où Hoda Chaarawi, participant à la révolution de 1919, immortalise le premier mouvement féministe après la Pharaone. Année inaugurale : le visage se dévoile et se libère dans l'audace du sexe «faible», brandissant sa beauté en drapeau de gloire. Il a su faire dériver les lèvres de pierre devant le mâle douteux enterrant les récifs de sa voix masculine. Et cette Isis, inventée par le sculpteur, pose la main sur la tête du Sphinx, lui intimant l'ordre des profondeurs :

— *Lève-toi. Libère-nous de l'esclavage des harems et du joug des gouverneurs. Ouvre tes pattes majestueuses, tes yeux de lynx... Fais-nous découvrir l'au-delà des deltas engloutis dans le marasme des horizons...*

Ils sont sur la route d'*Al-Ahram* — jamais Margaret ne fera le lien entre ce mot qui signifie «pyramide» et le nom du plus grand journal du Caire — jalonnée de boîtes de nuit où la danse du ventre fait rage dans les miroirs de la luxure, et de clubs plus ou moins officiels où la débauche cancérise les portefeuilles remplis de pétrodollars.

La ville est tailladée par deux canaux, infects et pollués, dont les noms suscitent des réactions extrêmes : ou bien on la prend à bras le cœur pour en apprécier la beauté, ou bien on la dédaigne, vieille chaussure nauséabonde déchiquetée par des chiens maigres et affamés... Ils traversent *el-Mourboutia*, la prisonnière de ses nœuds, et *el-Mansouria*, la victorieuse de ses vœux. Histoire d'amour, histoire de haine. Couple qui se noue et se dénoue au rythme bariolé de l'Orient et de l'Occident, de l'Arabe et de l'Africain, du copte et du musulman, du royal et du prolétaire, du splendide et du lépreux, de la misère violente et de la richesse

accaparante, le tout dans l'humour qui subvertit par le rire toutes les tragédies...

Celle de Margaret consiste à surmonter sa solitude. Mais le pourra-t-elle même si elle se donne à ce jeune homme avenant qui tourne autour de sa ruche comme une abeille affolée ? Ayant quitté son mari, un avocat célèbre, elle a su élever ses trois enfants : deux garçons, casés, ne lui donnent plus de soucis ; une fille au zodiaque de scorpion, la seule à la gouverner de son tempérament de mygale. Aujourd'hui, elle est libre devant ce miracle qui la surprend jusqu'au fond de l'âme. Trois immenses pyramides, se moquant du désert infini, imposent à l'espace ocre deux formes géantes d'un couple extraordinaire qui veille sur la plus petite, bloquée au loin dans les jupons de celle qui est chapeautée de ciment à son sommet.

Les angles purs offrent une nouvelle vision de ces montagnes faites main, sur mesure. On les admire de tous les côtés pour que Mort s'immortalise ! Le refus de mourir définit l'espace pharaonique, et les pyramides ridiculisent et étonnent à la fois le désir primordial qui ne cesse de nous préoccuper. L'univers de Hatchepsout et des Pharaons ouvre grand ses trois pages géantes gravées dans le sable mouvant de l'Histoire.

Ils ont pu les construire avec des blocs colossaux de granit transportés depuis Assouan, chacun pesant plus de quatre cents tonnes... les ériger sur le plateau désertique de Guizeh et faire danser leurs flancs rectilignes et purs dans l'écho brouillé des contes des Mille et Une Nuits.

Conquérir espace et temps dans un désert éparpillé... faire naître ces montagnes direction Ouest, au pays du

coucher du soleil : *Maghreb* disparaît chaque soir vers une mort que la nuit engloutit jusqu'à ce que *Machreq* fasse renaître ses rayons d'or...

Tombeau pyramidal, nécropole qui trace le chemin vers Dieu. Ainsi la Souveraine a dû glisser vers le ciel dans une ascension lisse et soutenue vers son père Soleil qui l'attendait là-haut, dans les hauteurs phénoménales du solide pour assurer sa montée après sa mort. La montée émerge de la pierre, surgissement de nudité au voyage garanti par la pierre, s'émiette au bas de la pyramide pour s'élancer vers la trajectoire rêvée, l'au-delà qui l'a assouvie.

Comme son père, Toutmosis I et sa «grande épouse», son demi-frère, Toutmosis II qui l'a épousée, et a ainsi légitimé son pouvoir, ou Toutmosis III, son demi-neveu et son beau-fils, et d'autres Pharaons, le corps de Hatchepsout, momifié, est puissamment conservé dans le roc souterrain. Mais qui sait où se situe le lieu précis qui abrite la momie ? Sans doute, dans une chambre funéraire du Roi, décorée de faïence bleue et de bas-reliefs représentant des faits et gestes de la vie quotidienne, des aventures guerrières et surtout des cérémonies religieuses. Des offrandes creusées dans la roche, odeurs de racines qui recommencent leurs traversées dans le jardin du souvenir pour que l'âme apprivoise sa métamorphose.

Francine se sent vidée de toutes les incertitudes causées par la séparation et le temps. Son Barka est revenu charrié par l'immensité des spéculations et l'écho de l'histoire. Elle évoque Napoléon Bonaparte qui a évalué à deux millions six cent milles le nombre de blocs composant les trois pyramides.

— On aurait pu entourer la France d'un rempart de trois mètres de haut sur trente centimètres de large, dit-elle.

Extraordinaire image d'emprisonnement de soi pour la gloire de l'amour qui mène à l'Éternel. Du coup, Francine éprouve le vide absolu, le néant du possible. Un grain de sable crisse dans l'agonie de son existence...

Vent galbé qui souffle sur son présent coincé ici entre ces jeux de perspective, ces formes géométriques poignantes dans la banlieue tentaculaire du Caire où les vagues de sable raniment les mémoires figées et les désirs rigides. Francine se lance corps et âme dans le temps immémorial de ses amours au bord des rejets et des renoncements. Êtreindre le cœur de son scribe favori rien que pour vivre l'harmonie d'un moment, quitte à retomber dans les ténèbres de l'imprévu qui la guette en chien de faïence dans les échoppes des marchands de souvenirs. Son Barka est là sans y être, elle le rejoindra un jour aux pieds de quelque Sphinx veillant sur le pouvoir et les fantasmes.

Lumineux rempart du lisible qui me fait courber le dos à moi, Barka Bousiris, pour voyager loin, très loin, en quête de tendresse, à l'écart des agressivités. Arrachant mon regard du sourire de Francine, je le pose à nouveau sur le sommet des monuments et me mets à adorer les «pyramidions» de basalte et d'or. Je me sens, en même temps, un rien d'*Om ed-Dunya* et de l'univers tout entier. Autour de moi, une horde de touristes vient concrétiser cette légère sensation de naître dans le néant du néant. Mes premières impressions se confirment par des chameliers qui m'offrent «La Ballade du Ressuscité» sur des montures horriblement rabougries. Une ribambelle de

jeunes écoliers, rassemblés au pied d'une pyramide, me renvoient l'image d'un bouquet de mimosa, soleils perdus, visages hiéroglyphant les lacis de pierres millénaires et mon corps bousirien.

Ayman se propose de les guider, avec l'aide d'Ibrahim, au cœur des nécropoles. Quelques pierres gigantesques amoncelées dans un désordre que seul le désert peut définir ou annihiler, des trous noirs éclairés le temps d'une fugitive flambée... une tombe ouverte des deux côtés laisse sortir l'âme et fait ressusciter le corps. Côté jardin, côté cour qui s'égalisent dans ma pensée, sable mouvant du désert. L'éternité ne s'inscrit pas seulement dans la pierre tombale qui défie le temps, mais aussi dans les grains de sable qui exposent à vue d'œil la néante condition de naître.

Je deviens en même temps grain de sable et univers, rejetant derrière moi les belles courbes de mes compagnes, ma société de consommation, ma nostalgie aussi brève qu'une flambée dans la noirceur de l'œil du jour ! Éclat qui s'allume et s'éteint à la fois... Le vide s'alimente jusqu'au trop-plein dans l'immanence des amours secrètes, tel un torrent de larmes d'un vague à l'âme mitoyen...

Le présent nous harcèle tous et nous prend au piège de ses rayons. Le passé fait ici faux-bond à Francine. Elle le retrouvera peut-être dans la poursuite acharnée de son rêve tout en se laissant guider par moi, son ami d'enfance transformé en météore, ou plutôt en zombi ébloui magnétisé par des pyramides d'où souffle le vent dans les plus intimes recoins de ma pensée sauvage.

Margaret suit Ayman après lui avoir fait cette confidence articulée du bout du cœur :

— Retiens ta nuit... Ce soir ne perdons pas de temps. Je te prends pour amant... ô nuit de mes tourments. Retiens ta n...

— Je suis à toi, Amour de mes amours. Je te rejoins au 33.

A ce moment, un chameau fuse dans le désert, ne se laisse monter ni par la Canadienne, ni par la Française. Le chamelier, transistor en mains, flirte avec elles. Margaret mitraille de sa caméra les pyramides imperturbables, le chameau en fuite, et s'inclut elle-même, figée à jamais dans ce catalogue de la renommée. Francine, sable mouvant, tournoie, silencieuse, renfrognée et hostile autour du Sphinx, et semble lui conférer l'effritement du temps...

Ayman répète en arabe :

— *Khoufou, Khafrâa oua Mankarâa... Khoufou, Khafrâa oua Mankarâa...*

Margaret oublie Khéops, Khéphren, et Mykérinos majestueusement inscrits dans sa brochure. Elle croit entendre une déclaration d'amour jamais faite auparavant. Mélodie douce de ces noms étranges qui cascaden de la bouche d'Ayman, squattérisée par le regard bleu-ciel de Margaret.

Aussi, tout surgit dans son esprit : les réclames du haut de sa tour, les corps momifiés à cet endroit des embau-mades, les lieux précis où l'on prie sur l'âme des morts, les sarcophages où on les dépose, le monde mort célébré dans les arcanes de la mort, le rêve d'un au-delà paradisiaque où l'on peut vivre tout ce que l'on n'a pas pu vivre sur terre...

Prise par l'aujourd'hui et son nouvel être momifié par son Amérique natale, elle se met à grouiller d'intense volupté au contact de cette mise en scène du trépas. La triade des sommets pointus des pyramides, comme les visiteurs du soir, sont assujettis au Soleil omniprésent.

Margaret n'hésitera plus maintenant à faire le pas réconciliant vers ce jeune homme en attente de miracle insoupçonné, prêt à laisser prendre son sensible tournant au collet du sexuel.

V

Aboul'Hol : Sphinx des énigmes

Fuir le Caire, ville pestiférée des émois qui a donné naissance à ses amours et les lui a retirées telle la lumière du jour, soudain engloutie dans les ténèbres de la nuit. Imane quitte sa maison et ses parents sans les avertir, histoire de régler ses comptes avec leur refus d'Ayman, et la jalousie débordante qui la mine. Elle ne sait même pas où aller à cette heure de choix difficile et irréversible.

Tirillée, elle marche comme une folle dans le tintamarre rocambolesque, subissant les embouteillages des gens, des voitures, des charrettes, des vélos et de l'ordre nouveau... Ses pas semblent la diriger contre le monde entier. Traverser la ville en sens interdit. Sacrilège ! Aucune fille musulmane ne s'est dressée contre la volonté de ses parents, considérée égale à celle de Dieu !

— Francine, j'ai perdu mon amour, et je viens de perdre mes parents.

— Tu n'aurais pas dû les quitter. Ils sont intolérants, mais ce n'est pas une raison pour les punir ainsi.

— Ils m'ont tous trahie.

— Pas du tout. Ayman s'est détourné de la voix du cœur, mais tu peux toujours le ramener à toi. Quant à ton père, il va prévenir la police de ta fuite.

— Ils ne sauront pas me trouver. Je vais à Guizeh dans une cachette sûre. Et les Frères Musulmans ne pourront que me protéger !

— Je sais bien, le voile te fera passer dans l'anonymat... A ta place, je me méfierais de ces fanatiques.

— Vous avez tous des préjugés contre ces fidèles à la foi.

— Ce n'est pas la foi qu'on remet en question... Ce sont leurs options politiques !

— Ils combattent les mécréants, et c'est ce qui m'attire chez eux.

— C'est ça l'intolérance !

Imane disparaît comme elle est venue, tourbillon du désert ne laissant de trace que dans le sable du cœur. Elle poursuit son évasion seule, bravant le monde proche et lointain, bouleversant les us et les coutumes d'une société si rigide qu'elle se brise à chaque petite entorse. Elle rend visite à la sœur d'Ayman pour avoir des nouvelles fraîches, malgré la jalousie qui l'étrangle de ses griffes venimeuses, et se perd dans la foule pour atteindre son lieu de refuge, à quelques kilomètres de la ville. Imane a subtilisé une vieille clé rouillée d'une chambre secrète nichée dans les entrailles pyramidales, complètement oubliée par son père, chargé de son entretien. La chambre est une sorte de caverne d'Ali Baba, remplie de poussière et de brocantes, d'objets hétéroclites et insignifiants. Per-

sonne n'irait la chercher là, car on n'imagine pas qu'elle puisse trouver un petit espace pour s'étendre et se coucher. De toute façon, qui possède le courage de cohabiter avec les morts ?

Je réponds à l'appel du Soleil. Je viens de renaître Scribe sur le sol égyptien dans l'alignement pur des angles pyramidaux. J'entends Hatchepsout, à l'image d'Isis ou d'Imane, - je ne sais plus - mais la voix est d'une étonnante clarté :

— Je suis l'illuminé... Je souffle la vie dans la mort de celui que j'aime ! Je suis le Verbe... Je rends la chair à la mort pour indéfinir la vie !

Par delà les mers et les océans, les déserts, les villes et les nations, les abysses des malheurs et des deltas de joie, les sentiers de l'irrationnel et des frontières de l'âme, être de chair, qui a connu la terre et ses mystères, la trahison et la mort, je réponds :

— Je suis ressuscité par l'amour de la Déesse. Hatchepsout, ma porte pascalle, ouverte pour incruster sa substantifique moelle complètement abolie dans cette errance au bord du Nil.

Elle s'est assurée une survie éternelle, comme les Ramsès, Akhénaton et autres Pharaons. Pourtant, son trépas n'a pas inscrit sa geste triomphale dans l'âme des Égyptiens d'aujourd'hui, partis aux quatre coins du monde, migrants ramasseurs de devises chez les Occidentaux assoiffés de son intarissable sagesse !

Peut-être vient-elle de me nommer Passeur, à la personnalité multiple de l'ère éclatée, qui fera accepter aux vivants les offrandes et les limites de l'autre monde, souterrain ouvert à tous, sans privilèges ni ostracismes dans le principe fondamental de la dignité démocratique ?

Je reviens consulter Aboul'Hol, Sphinx en désagrégation constante, veilleur de jour et de nuit dont on implore, depuis des milliers d'années, la mansuétude. Sa tête colossale, d'homme ou de femme ?, dégagée des torrents de sable, étouffe son corps de lion, au beau visage énigmatique dont le nez, décapité par mégarde d'un coup de canon d'un Sultan mamelouk, est allé se faire voir ailleurs... Mais le regard continue à fixer l'incertitude de l'horizon, de l'Orient figé dans les carcans des politiciens de l'actuel.

Jadis le vaillant prince Toutmosis, grand guerrier et chasseur talentueux, vint implorer le Sphinx enterré qui fit, pour lui, un pacte avec Dieu : s'il le désensable... il sera Roi.

Vais-je accomplir le mien ? Rétablir la véracité de cette scription imposée par le furieux Toutmosis III sur le poitrail de ma Princesse ? Détourner la vengeance et le sacrilège qui ont terni sa mémoire ? Démontrer la rareté du style nouveau de féminité à l'époque ? Pourquoi cette habileté technique, d'une extrême élégance alliée à une vivacité de gestes, jamais vue, reste-t-elle encore inconnue ? Pourquoi violer l'exemple unique de puissance féminine ? Quels sont les traîtres qui ont subverti ou tué son impact ?

Dans la banlieue des pyramides, Nazlat Essamane cancérise l'infini de l'histoire et des mots. Une écharde malencontreuse plantée dans leur parfaite Beauté ! Le Sphinx, hors de sa vue, n'y fait même pas attention. Ce bourg défigure l'histoire et ses miroirs. Des taudis parsemés sont reliés par des rues boueuses regorgeant d'odeurs nauséabondes, congestionnées de chariots tirés par des hommes ou des ânes, d'étals de marchandises hétéroclites empous-

siérées, de vendeurs à la sauvette, même les magasins pour touristes ont des devantures lamentables à faire pleurer les pierres ! La pauvreté ne fait même pas reluire ses assises.

Le bourg est incrusté là, dans la misère, sur la route qui mène à la splendeur. De petits enfants jouent au ballon dans l'insouciance. Certains hurlent pour avoir une passe, d'autres courent dans des directions opposées, d'autres plantés en piquets labourent le paysage de pierres de leur regard innocent et mal informé. Plus loin, des chameliers pique-niquent, laissant leurs montures se reposer ou bien harcèlent, tout en mangeant, un éventuel touriste pour lui faire goûter la vue d'en-haut, seule richesse glanée de l'épaisseur de l'histoire. Comme une étrangère égarée et dépaysée, Imane se balance au rythme des pas qui lui confèrent un mouvement lent lorsqu'elle se récite la « Prière de l'Absente » :

« Ma terre... je te déteste du fin fond de mes entrailles. Tu bafoues ma foi par tes sornettes importées. Tu refuses de me léguer la clé de mes fiançailles. Tu m'as bannie dans le silence ultime des ancêtres muets et oubliés. Tu m'as murée dans l'impasse de ta modernité rampante qui engendre terreur et désarroi. Éloigne de moi les compagnons du malheur, et aide-moi à surmonter les intrigues venimeuses qui circulent dans mes veines et les artères d'Om ed-Dunya. »

Imane titube parmi les morts-vivants, ivre de s'être trahie elle-même. Pour elle, la fugue est rébellion, liberté décisive vis-à-vis du joug des parents et de leur Loi des lois. Les larmes coulent sur son visage qu'elle ne maquille jamais, mais dont la beauté demeure d'une élégance dis-

crète. Elle pleure et le sourire signe, en même temps, une espèce de joie folle et silencieuse.

Quand je l'ai rencontrée là par hasard, je n'ai pas reconnu les traits de ma Déesse. Seuls ses yeux saillants et son vague sourire m'ont tiré de mon rêve. Je l'ai gentiment soutenue, l'étreignant de ma passion naissante, puis je l'ai dirigée vers le Colosse béatifié qui veille sur les fantômes. Sa nature ambiguë me rapproche de lui ; ses ressorts de vie primordiale ne cessent d'explorer mes nappes phréatiques. Mais Imane, qui m'accompagne d'un pas chancelant, se relève et se met à lancer des crachats sur sa tête effritée, soutenue par un échafaudage maladroit. Elle fuit les pieds du Sphinx, pour disparaître derrière les pyramides, ces seins géants dans la chair du désert qu'une route goudronnée tranche de son ombre comme une gorge de femme, un delta de sensualité où défilent à longueur d'année des hordes d'enfants, d'hommes et de femmes à la recherche de leur passé. Le mien, carrefour de paradoxes et de contradictions, se noue et se dénoue pour libérer l'harmonie que chantent mes interstices. Assoiffé du désert, le Nil lointain dont le cœur et le discours sont chargés de paix vient à mon secours. Ses paroles tutélaires fondent l'essence de la vie...

Autour de la tête géante du Sphinx, tel un petit grain de beauté sur un visage placide et tourmenté à la fois, je rencontre Margaret mitraillant de son appareil Minolta tout ce qu'elle peut voir, pendant qu'Ayman, perdu dans les caprices du jour, porte son regard loin dans les conflits des religions et des amours. Margaret ne cesse de se répéter à chaque prise de vue : «*Is it all there is to it ?*». A ce refrain, elle ajoute : «la statue de la liberté porte mieux le flambeau

du progrès que ce Sphinx effrité à l'image du cours de la livre égyptienne qui se dévalue chaque jour !»

Elle se narre en balbutiant le temps intime de sa vie, l'essence qui l'a faite positiviste du siècle :

— Ma liaison avec Ayman et l'Égypte touche à sa fin. Je vais perdre comme à mon divorce... et il va falloir tout recommencer, l'école et le savoir, les diplômes et le pouvoir, les calculs et les relations... Toute une seconde vie à s'entraîner. Betty compte venir ici m'arracher à mes amours... Elle n'en a pas besoin ! Je reviens au pays avec des clichés à développer... mais je ne montrerai jamais mon visage de défaite !

Ayman s'isole devant Aboul'Hol qui suit la scène campé sur ses pattes de lion. Il écoute attentivement le silence du Sphinx hiéroglyphant deux énigmes de sa vie mémorielle.

Première énigme :

Sur la table de marbre, un cobra ondule. Trois coupelles sont posées devant lui, l'une de miel, l'autre de sirop, et la troisième d'eau. Dans laquelle va-t-il se noyer ?

Deuxième énigme :

Un cobra gonfle le cou, se dresse et se tortille pour mieux voir. Un scarabée roule de ses pattes un grain de raisin ; une souche encore bourgeonnante l'accueille dans les replis tourmentés de son écorce. Dès que les feuilles tournent au rouille, le vin coule à flot. Un faucon emporte dans son bec une grappe des vendanges. Qui va s'étancher à la coupe d'or ?

— C'est la belle turquoise de la vie qui reprend ses droits, dit Ayman.

— La mort ouvre les portes de l'éternel et me renvoie après chaque nuit à l'œil du jour, semble chuchoter le Sphinx.

A ce moment précis, le Sphinx pose une troisième énigme, galet qui jalonne le cours du fleuve-écriture :

Le bouvier du pharaon est un arbre. Ses bras et ses pieds sont des branches qui ont déjà atteint le fruit. A chacun de ses mouvements, le fruit mûrit. Trois vaches de labour le guident. Il trace un triangle dans la terre et dans le ciel. Un bourgeon pousse. Un tronc se meurt. Qui préside à son sort ?

Il s'agit d'hiéroglypher ce que je viens d'entendre de la bouche du Sphinx, surgi des cendres du passé. Le sacré des paroles transcrites me pousse à chercher dans les temples et monuments funéraires l'éclair qui me fera remonter à la réalité hatchepsoutique. Cette *vérité première*, ingrédient fondamental dans tous les rapports humains, n'est qu'un retour à l'innocence originelle qui régit tout élan vital. Comprendre la mort, c'est justement m'élucider, resurgir Beauté dans la rayonnante liberté et constater les métamorphoses de mes gestes, de mes actions, de mes pensées. Voyager pour découvrir Hatchepsout, son flair et, par là-même, mon *moi* profond. Ainsi, je veux donner du volume à cet espace de paroles créées, proférées, reçues, avalées, rejetées, détruites, résurgentes. Un sens indispensable me manque, comme une partie nécessaire au fonctionnement d'un corps handicapé. Le rituel de transcrire me sert à définir le Neter que constitue mon moi multiple.

Je suis allé à «l'École des livres», comme le fils de Khety, homme de petite naissance. Comme lui, j'ai reçu la

leçon de mon père Bousiris qui, perdu dans ses chiffres, a pris le temps de me parler de mon identité, me conseiller, et me prodiguer ses réflexions :

— Vois-tu mon fils, en te faisant scribe, tu ne posséderas pas les biens de ce monde, ni la richesse de Carthage, et il n'y aura personne pour commander ou gouverner ta pensée... sauf l'inspiration. Dans ce domaine tu seras libre car le scribe est toujours son propre chef. Mais tu ne seras jamais le Hannibal Barka de ta cité.

Regarde-moi bien, fils, je suis un homme de modeste condition et j'ai fait ma fortune de mes propres mains. Je suis le magnat de la ville, mais on ne dira pas de moi que je suis paysan. Alors prends garde à ta réputation. Tout ce que j'ai fait, c'est par amour pour toi, tes frères et tes sœurs. Et l'argent vient et s'en va comme la pluie et le beau temps, le rire et les pleurs.

Je continue à suer nuit et jour. Je t'envoie loin, loin de ta Mer Méditerranée pour que tu étudies les langues... toutes les langues de l'arc-en-ciel. J'ai du mal à m'arracher de toi, mais je sais où je t'envoie : dans la résidence des livres pour que tu t'enivres de vérité. Pourtant, prête attention à la beauté, la rue est aussi profitable que la lecture ! Un jour tu verras que ton travail de scribe sera le seul à durer, comme nos colonnes après l'incendie, le ciel et le désert...

Mais le scribe doit d'abord écouter... écouter jusqu'à s'éteindre et disparaître, car qui écoute jusqu'à son effacement est celui qui a pouvoir d'agir. Tu maîtriseras le savoir-faire, tu délivreras les paroles qui rassurent ou qui châtient, celles qui consolent, grondent, tranquilisent ou énigment...

Et tu sauras marcher avec les grands de ton siècle. Pas ceux qui gouvernent les villes, les provinces et les nations, mais ceux qui poursuivent et maîtrisent la vérité de toute leur passion...

Vois, je t'ai mis sur la route de Dieu, et Dieu est avec toi. Tu ne pourras remplir que les pages blanches de ta destinée. Ton *mektoub* est gravé sur ton front et dans le Ciel. Il n'est rien d'autre que le miroir des écrits de l'au-delà. Ta main et ton coude l'accueillent comme l'aube après la nuit.

Vois, lorsque tu seras dans le tribunal où tout se juge, on t'écouteras car ton Verbe est création qui agit et discours qui irradie. Plaisir du logique, il bouleverse et rétablit l'harmonie.

Vois, même si tu manques de nourriture, d'appartement ou de palais, tu seras toujours logé et nourri sur le marbre du tribunal, et l'on respectera les mots que tu sauras transcrire et proférer... Aussi ouvre bien les yeux. Fais attention à ton âme qui doit aimer ton père et ta mère comme elle doit aimer Dieu, parce qu'ils t'ont mis tous les trois sur le chemin de la vie...

Le discours de mon père, aujourd'hui décédé, résonne, gong de jouvence, dans le cloître de mes souvenirs. Je suis le chef transcrivain de ma Déesse. Je thésaurise les consciences en nous, et hors de nous, les miennes et celles de mes ancêtres... Je me propulse en quête du Paradis de l'enfance, ce jardin total de l'épanouir. Le grimoire du présent vague au service de Hatchepsout dans le narratif énigmatique qui graffitie le tunnel des vérités. Mais la

vérité peut-elle se stabiliser, se figer, pour que nous puissions la saisir et l'emprisonner dans l'écrit ?

Je ne sais pas que je sais. Je cherche le sortilège non pour m'armer d'un quelconque pouvoir, mais pour fluidifier mon union avec la substance amourante qui coule, sablier de mon temps. Et pour qu'une vérité soit véridique, ne faut-il pas qu'elle soit mobile, sans cesse ouverte et mouvante, échappant à la clôture et aux impasses ?

Avancer sur le terrain interne du fugace hatchepsoutique, ce rayon visé qui se déplace, comme le Nil qui méandre partout la présence ultime de son aventure et de sa topographie ! Ainsi, cette présence meut l'aujourd'hui de nos corps autour du Sphinx, sur le chemin des quêtes et des questionnements. Alors, suivre le chemin du père, truffé de mysticisme, revient à s'imploser dans les découvertes des intériorités, non des causes et des effets, mais de l'échine couverte de la coiffe hatorique et de la patte droite qui fait avancer... Cette patte majestueusement posée sur son socle contient des archives non révélées et dont la découverte pourrait bouleverser les données les plus récentes d'une informatique convaincue de ses avancées scientifiques.

Il y a quelques jours, Imane s'est approchée de moi comme un oiseau blessé conjurant les vagues agonisantes de son amour en rade. Mon regard s'est posé sur son visage d'une clarté de lune, et je me suis fondu dans la profondeur de son être et de ses émois. J'émerge d'une inconnue qui me pèse, telle une pyramide derrière le dos du Sphinx gardien.

Nous voulions voler dans l'éclat fracassant de l'Égypte cosmocratique, mais, pillleurs d'art et de trésors, l'Hellénisme humaniste et la Romanitude des vertus civiques ont tout saccagé ! Athènes et Rome se sont senties chez elles sur le sol pharaonique à telle enseigne qu'elles ont commis la catastrophe de l'effacement. Le déluge envahit l'espace et y fait sa demeure. Et il est vrai... quelques corps de pharaons auraient été sauvés, momifiés, et donc préservés en or soleïfié puis labyrinthe dans de colossales nécropoles pyramidales — si soigneusement érigées non par des esclaves, comme on l'a souvent répété, mais par pure conviction et foi afin de déifier le Temps et ses détériorations néfastes — pour garder tangibles quelques couples choisis qui repeupleront la terre après la dissolution finale du monde !

Comment réactiver cette semence conservée dans des sarcophages étanches pour que nos couples ici présents resurgissent de leurs méandres destructeurs ? Tels Ayman et Imane de la mort prématurée de leur amour brisé, par les aléas des rencontres, dans les primeurs de son bourgeon aubal.

Leurs chemins se sont croisés autour du Sphinx sans savoir s'ils allaient se rencontrer ou s'apercevoir. Ils se sont apostrophés, étouffant leur rancœur et la douleur des séparations. Pour éviter toute confrontation et dévier leur souffrance, je leur raconte, comme si je le faisais à moi-même, ce rêve de désir originel qui est à la source de toutes mes quêtes :

Je vois une immense plaque triangulaire de bronze noir d'où émergent, en relief, de belles figures hiéroglyphiques : beaucoup de courbes et de cercles, de lignes souples qui zigzaguent des

images d'oiseaux, de pieds, de mains, de serpents, de bols, et de clés de vie. Très peu d'angles aigus ou de lignes droites et rigides.

Je suis en train d'expliquer le sens caché de ces figures à la Directrice du Centre culturel français, mon amie, Francine Castel — est-ce bien elle ?—, dont le beau corps est littéralement encastré — ou imbriqué — en moi, parfaitement perpendiculaire à mon côté face. Nous sommes tous les deux debout, la cuisse nue et sensuelle de Francine levée jusqu'à mon buste. A ce niveau son pied pend parallèlement à mon corps. Elle est tout occupée à me caresser le sexe en érection, et elle prend tellement plaisir à me faire jouir qu'elle ne se préoccupe pas de mes désirs, et n'écoute même pas mes explications. Quel beau visage de lune où l'on aimerait se réfugier ! Je contemple ses longs cheveux blonds, tirés en arrière, qui se tissent en une longue tresse qu'elle rabat sur l'épaule pour la faire couler le long de son buste, sur son sein gauche qui lui infuse une courbe lascive avant de la laisser chuter jusqu'au milieu de la cuisse. Son visage tourné vers moi m'offre sa bouche odeur de nectar. Je suis frappé par l'absence de nez qui ne défigure pas sa beauté. J'ai l'impression de boire le visage du Sphinx de Hatchepsout que j'ai admiré en Italie et auquel il manquait, à lui aussi, le nez. Je m'arrête de parler et de décoder les signes de la plaque de bronze pour me retourner vers la bouche offerte et l'embrasser. Nous sommes tous les deux inondés de lumières. Nudité de la cuisse et de la jambe. S'écoule jouissance, fluidité de Nil.

Je me réveille avec un goût voluptueux du baiser, joyeux d'avoir atteint cette apothéose amourante, mais triste d'avoir brisé le plaisir inouï du songe. Je suis angoissé par ce rapport énigmatique des deux femmes de ma vie, mais surtout par ce manque extraordinaire de nez qui m'a privé de sommeil pendant tant de nuits...

Je tourne et retourne, dans mes insomnies, les phrases scribamantes qui font du mal à ces deux femmes. Non par malice ou méchanceté, mais parce que l'écriture est un moyen d'opérer les êtres, de les ouvrir, afin d'en extirper les maux qui les rongent, les mots qui les acheminent allègrement vers la mort ! Mais qui pourra dire quels sont les mots qui nous empoisonnent à notre insu ?

Qui pourra deviner les voix qui nous nourrissent de leur substantifique manne ? Atteindre l'équilibre, sur le fil du rasoir, pour nous maintenir en vie ?

VI

L'hier et l'aujourd'hui : De l'obscur à la transparence

Le nez de Aboul'Hol a disparu. Il s'en est allé flairer la Révolution industrielle au British Museum à Londres. Ou plutôt, on l'a volé pour le pointer, doigt accusateur du retard contracté par son monde vis-à-vis de l'Occident depuis la fin du XIXème siècle. Son errance dans les sphères idéologiques a causé sa chute chez lui, là où le Sphinx s'est nié lui-même. Son moi refusait le pragmatisme monnayable. La négation de soi conduit à la dérision et à la dégradation de la tradition égyptienne. Mélancolique et déçu, il se tourne à présent vers le rentable des quatre-saisons. Vers la diplomatie de Hatchepsout : les tractations et la paix !

Et qu'est devenu le nez de la statuette de la reine dans sa migration européenne ? Je cherche encore un indice qui me mettrait sur la voie de la découverte. Peut-être est-ce le moyen de me réconcilier avec moi-même, et je retrouverais le flair nécessaire à notre complicité !

Blé et papyrus cherchent une peau nouvelle dans le recueillement de la clarté des puits. L'humidité est désastreuse pour les épaules du Sphinx qui s'émiettent à vue d'œil dans une consternante insouciance générale. Ayman et Imane sont trop englués dans leur querelle et leurs compatriotes sont peu disposés à relever le défi de la fatalité. Une fois Margaret rentrée dans ses arpents de neige, Ayman commence à revoir Imane dans le but d'obtenir son pardon. Son rêve d'Occident s'est fracassé, comme le nez d'Aboul'Hol ou celui de Hatchepsout, abolissant par la même occasion la culpabilité.

Leurs retrouvailles après cet intermède n'a en rien altéré leurs sentiments ; au contraire, ils sont saturés d'affection confuse au point qu'ils croient entreprendre un nouveau voyage. Tant d'échos millénaires ont poussé Ayman dans la triade christique, et Imane dans le croissant islamique ! Deux branches du même arbre pharaonique qui se frôlent tous les jours dans l'acceptation tacite, muette, mais non moins inquisitrice.

Comment convaincre l'Autre, muré dans son silence verni d'approbation ? Comment effeuiller la nuit magnifiée sans perdre une seule étoile, surtout celle qui transmue le présent en folie d'éternel ?

Il reste au fond d'Imane un peu de rancune pour la trahison d'Ayman, mais elle est optimiste et continue à lui faire confiance :

— Tu sais que j'habite ce trou dans le sable au fond d'un labyrinthe... C'est ma cachette et tu es la première personne à le savoir.

— Comment as-tu trouvé cela ?

— J'ai pris la clé d'un trousseau de mon père !

— Ne va-t-il pas s'en apercevoir ? Et comment as-tu réussi à trouver l'endroit ?

— Une intuition. Il ne risque pas de s'en rendre compte. C'est une oubliette. Cette chambre secrète n'est localisée sur aucun plan. Elle contient des objets poussiéreux, un bric-à-brac incroyable : des tablettes, des calames, des statuettes, des lambeaux de momies, des fragments de sculptures, des bijoux rouillés, des déchets indéfinissables, bref, une caverne où je suis obligée de ramper pour plier mon corps pendant la nuit.

Imane lui faisait don de son antre où ils buvaient à grandes gorgées les paroles qui les unissaient. Ils étaient souvent blottis l'un contre l'autre, fascinés par le babillage de la flamme d'une chandelle, ou le seul rayon de soleil qui pénétrait à travers une pierre de taille manquante en guise de fenêtre. Les objets poussiéreux qui les entouraient s'animaient de leur regard dévié, assumant leur spécificité et leur valeur potentielle. Mais ils ne pouvaient les sortir de leur contexte naturel, par peur de la malédiction des archéologues, par honnêteté aussi, et surtout par respect pour le père Rahmane qui serait congédié si jamais on découvrait sa faute professionnelle.

Parfois Imane s'amuse à se mettre un bijou autour du cou ou sur le front et soudain ses épaules couvertes irradient une lueur inusuelle qui enflamme le désir d'Ayman, toujours respectueux des règles conventionnelles. Jamais il ne lui viendrait à l'idée de ternir l'éthique ou la réputation de son amour. Mais les mauvaises langues, sans les voir ni connaître le lieu de leurs rencontres occasionnelles, les croient couverts d'opprobre.

Ainsi Ayman apprend qu'on le fait poursuivre pour avoir pris en otage Imane, vécu avec elle dans la clandestini-

nité, et peut-être attenté à la virginité de l'unique fleuron de Rahmane. Il s'agit alors de laver la honte de la chair. Dans l'océan d'étreintes purement platoniques, il n'a cessé, sans le savoir, d'être surveillé, pris pour cible future d'un tueur à la solde du père torturé, ou du justicier familial, le frère, Béchir, qui est capable d'envisager sa perte par pure haine. Chasse à l'homme aussi pour traquer, à la fois, le mécréant qui attaque la foi d'une fille convaincue, et le croyant qui renie et bafoue la sienne ; pour couper court à ce ravissement qui émaille l'entrée d'un Éden, à l'audace d'un amoureux assez outrecuidant qui ose transformer le sommet de la pyramide en pyramidion de la déchéance.

Furieux, Rahmane ne peut inscrire un moment de clarté dans les projets de vengeance qu'il élabore aussi maladroitement que l'a fait le pays surpris par la Guerre des Six Jours. Le vent de la défaite lacère encore aujourd'hui son esprit comme le voile islamique dans la danse de la modernité qui lui inflige une claque du Ciel. Cependant Imane rayonne dans sa *sourate* dense des rues congestionnées du Caire, gagnant sa vie à la sueur de ses travaux de secrétariat et de corrections à l'université, comme assistante, tout en ignorant la foule qui thrombose la ville. Personne ne l'a influencée, sauf ce Livre de Lumière ouvert sur les deux versants de sa sensibilité, livre-rêve qui lui infuse une légèreté d'être, connue dès sa petite enfance, lorsqu'elle jouait toute seule pendant des heures dans un clapier, trou que lui rappelle aujourd'hui sa caverne magique ! Là, coiffée d'un foulard blanc, elle ressemble à une colombe sur le toit d'une foule fourmillante, à une reine accueillante dans la cohue débonnaire qui ne demande qu'à aimer...

Et l'écho de mes paroles continue son flux et reflux à ses oreilles.

— Hatchepsout, la Bien-Aimée, engendrée par l'amour divin à l'aurore des temps, légitime son origine céleste et charnelle. Son mythe se perpétue, théogamie de la pensée antique. Aujourd'hui, elle accède au trône, habillée en épouse de Dieu et marquée du disque solaire. Elle n'est pas la fille du Livre, mais la splendeur sacerdotale, la déesse de *Om ed-Dunya*, idole charismatique du peuple égyptien, guide suprême bannie dans les oubliettes de la mémoire. Hatchepsout m'appelle *scribe-speculum*, à l'instar de Senmout, le maître des écrits, son «porte-parole» et, en même temps, majordome de la famille royale :

— Déroule tes papyrus. Lis le livre des secrets.

Serviteur affable, au goût raffiné, Senmout déclame sa succincte réalité :

— J'insuffle tes rites, Déesse. Tes paroles sacrées réaniment les condamnés. Et la lumière de tes bas-reliefs est l'histoire de ma pensée.

— Est-ce *Al-Kemit* qui transforme les mots en chimère ou en mystère ?

L'encre de l'amour possède le corps de l'écrit, le sang transmute le papyrus, et le vin fait passer le pain dans les gorges sèches. Les amoureux créent l'œuvre, corps spirituel qui, à la fois, témoigne de l'existence et révèle son origine et ses énigmes.

Mue par l'énergie immanente, définie par sa matière inventée, Hatchepsout décide de pacifier le couple aux religions inversées. Imane/Ayman n'engageront plus de guerre, ils développeront des relations diplomatiques avec le monde entier. Ainsi, elle fait renaître les nouveaux amoureux : oiseaux du jour qui libèrent l'enchaînement des foules, ressuscitent la splendeur des morts et modulent le chant au diapason du rêve cosmocratique. Alors,

comment vaincre la peur pour s'accrocher désespérément aux cris d'oiseaux pris dans le piège d'une modernité tissant une toile qui lapide le paysage ?

Nous contemplons tous les trois les innombrables chaises blanches, de fer et de bois, rigoureusement alignées, ceinturées par un énorme cordon qui en interdit l'accès. Au garde à vous, elles attendent tout le jour d'être occupées le soir même par trois mille derrières de spectateurs avides de goûter la leçon inaugurale de l'Histoire, en son et lumière. L'immense page blanche étendue devant nous, en état de veille, chair désincarnée, disposée à accueillir trois mille rêves différents, palpite, cœur géant, battant la mesure d'un ballet aux fresques de l'arc-en-ciel. Temps immémoriaux des Égyptiens bâtisseurs se réunissant en une foi immense de vivre l'aujourd'hui. La fonction de l'au-delà emporte l'univers à contempler ! En construisant la demeure de l'âme du Pharaon, ils érigent en même temps la leur. Investi à part entière dans ce projet collectif, chacun est prêt à risquer sa peau pour retrouver son âme. Non pas sa peau de martyr, de dominé ou de colonisé, mais celle que l'on immole pour l'amour du sacrifice : s'assurer une place dans le royaume des Dieux, dans le vaste sillage d'une survie collective, mémoire intempestive qui fera flotter les flambeaux de la paix.

— Cette immense page blanche me reconnaît, dit Ayman, et chacune de ces pierres ou ce cactus rabougri là-bas qui les nargue. Et il ajoute : C'est mon histoire niée. J'avoue que je suis le premier à me précipiter sur l'émerveillement du progrès.

Imane s'empourpre et réagit de toutes ses forces :

— Quelle chimère ! Barka se tue à nous dire que c'est

dans cette page que flamboie l'avenir de nos ancêtres. Je commence à peine à le comprendre !

Et comme faisant écho à moi-même, j'enchaîne : «Les nuées d'oiseaux s'envolent, migrants des hivers d'acier, font éclater l'Enclavée et l'Excavé de l'indigence. Perdant leurs souvenirs, ils reviennent sans frime ni maison, dans un navire qui dérive dans le chômage et l'épouvante...»

Je commande une tournée de jus de mangue et trois cafés. Ayman explique ce passage traditionnel du savoir-faire :

— Chez nous, l'hospitalité doit toujours être marquée par *Es-sâqa' wa es-sukhn*.

Froid et chaud font pulser la vie.

Et comme un éclair, je suis emporté vers mon passé. Ma vie m'a mis au monde de l'émoi en plein cœur de Paris. Adolescent, j'étais follement amoureux de Francine, née parisienne, devenue ma camarade de classe au lycée Louis le Grand. Elle s'amusait à m'enlever ma casquette bleue marine, se sauvait pour que je puisse naviguer vers son corps, le caresser de mes mains fureteuses, lui labourant le dos, les seins, les cuisses, là où elle me guidait à la cachette de son butin. Je découvrais dans l'opacité de son langage gestuel l'obsession de l'Égypte naissante à l'orée de nos corps. Je fouinais sa poitrine votive comme si j'explorais la triple frontière de mon mariage cartographique. Le bouillon du désir se déversait prématurément dans le tacite prometteur de la Bien-Aimée, et le consentement faisait éclore notre Cosmos. Ainsi nous nous étreignions dans nos secrètes noces, en bordure de Seine, dans une mansarde exigüe sur les quais de la transparence amoureuse connue seulement par les Dieux .

— Dévore moi ! Nourris-toi du rayonnement de ma beauté : ta source inéluctable de départs... Aime-moi pour t'aimer toi-même, mon mal-aimé !

Et voilà que je viens de rencontrer la Troisième qui va m'ouvrir la porte étroite, Imane, venue là sous le regard parlant du Sphinx, honni d'abord, puis progressivement apprécié. Elle m'écoute et déguste le « charme » de mon être parcellé, heureux de quêter, comme les six dragons chinois qui cherchent le septième, la Perle rare qui ne crache que le brillant de sa divinité, maîtresse de l'univers parce qu'elle s'est retrouvée.

Écoute au socle cristallin de la parole qui se déploie papyrus en cœur dans l'être du scribe, s'implosant d'un sens lumineux à l'intérieur de sa caverne. Superbe langue hiéroglyphique qui la pénètre de son décor hatchepsoutique, unificateur de l'amoncellement des désirs. Tant de traversées des temps et des terres pour écouter la Première femme de l'humanité ! D'un coup d'état rocambolesque, sans effusion de sang, elle a pris le pouvoir dans le seul but d'imposer cette devise : « Écouter, c'est aimer ».

J'en suis tombé passionnément amourant, en écouteur de l'autre côté des barrières et des siècles. Je lui parle des temps premiers de sa patrie, surgie de la première cataracte, à l'intersection de la fin et du commencement de son imaginaire. Ce big-bang primordial donnant naissance au monde connu où nous vivons dans l'intermittence du bonheur et de la folie, juste pour l'amour de courtiser la Déesse Éternité à jamais insaisissable par la vie qui se vit. C'est par la Grande porte qu'elle est entrée comme son art qui lutte contre la mort pour protéger la vie renaissante en prêtant sa peau de pierres, de papyrus, d'hiéroglyphes, de bas-reliefs, de peintures... Tant de

réceptacles de potentialités qui incitent nos élans pulsionnels et créateurs aux quêtes spirituelles d'un amourir toujours ressuscité.

J'évoque le bouillonnement tumultueux des eaux de la première cataracte et la silhouette du nouveau Neptune d'où jaillit la crue. Amoncellement de rocs à la bouche d'une source niagarante dont l'extrême cavité s'enroule en queue de serpent. A l'intérieur trône le Dieu-Nil aux cheveux flottant en trois immenses mèches de papyrus, trident de l'intrigue. En parfait androgyne, il (ou elle ?) arrondit ses seins fermes dans l'arrogance du désir ou bombe superbement le poitrail de la force voluptueuse. Se précise ainsi le profil de Hatchepsout émergeant de la double appartenance, majestueuse dans son sexe revendiqué. Elle tient simultanément renversés deux vases, époux écartés, maîtres des inondations ou de la sécheresse, vannes qui ont pouvoir de déverser le limon ouvrant ou retenant le cycle nouveau. Nilomètre du hasard et de la nécessité où la chance et le droit de regard correspondent à l'illimité du temps !

Imane est mon Croissant fertile, rencontrée en pleine mutation indépendante, à l'orée de la mienne, déjà cosmisée dans le scintillement funambulesque de mes Nord et Sud fusionnés, des influences levantines et africaines solidement encoquillées dans la langue de Descartes et de Rabelais. Parmi les lunes pyramidales... à la recherche de la parole qui bat les hautes marées du sensible, elle me prend en aparté :

— J'adore t'écouter... Tu vas me manquer !

Cette première confession emplit le vide de mes cercles comme une pierre jetée dans la mare qui précise ses rides

excentrées. Et voici que jaillissent d'autres sensations : mon visage frôle celui d'Imane, son toucher me chavire ; le couchant du soleil incruste son horizon légendaire dans mon corps qui court derrière Francine, aguicheuse et tentatrice, le long de la rue des Écoles jusqu'aux quais de la Seine... Traversée du désert. Elle me rend ma langue en exil comme un oubli qui reprend ses droits sur les sens.

Sur la blancheur paginale des chaises en attente, je brosse le croquis historique des trois couples emprisonnés dans des cercles en ellipse qui prennent le voile, barquettes de sentiments ivres de leurs astres. Ayman découpe le papier dessiné, le plie soigneusement et le met dans la poche gauche de son veston :

— Tu vois, j'ai ton histoire sur moi ! Ce coup de cœur m'accompagne... Il fait partie de ma chair... Tu peux compter sur moi pour m'en occuper.

— Ravi de pénétrer votre vie comme vous êtes entrés dans la mienne... Je compte sur toi pour tout me raconter !

A cet instant de la transparence, j'entends l'appel de l'au-delà proche, le cri d'une chouette en colère, verte de jalousie qui exorcise les démons :

A l'aube, je t'ai offert le jardin impérial de mes amours. Vivante, je chasse les nouvelles terres, et je crève les yeux des envieux et de celui qui me trahit ! Morte, j'effraie le Corbeau, ce combattant de dernière heure, qui ne peut se passer de moi.

Je garde les portes des quatre saisons pour que Brebis galeuse soit prise au mauvais sort...

Et s'évanouit la voix de Hatchepsout dans la vallée des Reines...

VII

Au tournant de Bagatelle : Francine / Bousiris

— Il me revient toujours !

Francine Castel m'a invité à "*Mounira, 1, rue Madrasat el Huqûq el Firensya*", pour réhabiliter notre langue en perte de vitesse, poursuivre mes recherches, et instaurer dans le cœur des Égyptiens l'amour initial des pharaons, effrité de nos jours, mais qui a fait leur originalité.

Je découvre le côté vieillot et décrépi de la chambre numéro 3 du Hilwane, situé dans un jardin, juste sur le bord du Nil. Je dors très mal. Le lit bancal semble partir en dérive vers un sol douteux sur le côté gauche. Aucune table pour écrire, ni chevet, mais sur un coin de l'armoire branlante, un appareil pour moustiques, sans prise pour le brancher. Mes jambes pliées me servent d'écritoire. Scribe des temps modernes, je fais mes rapports à Francine, seule, entourée de ses conseillers, ou en public.

Tous les matins je prends mon petit déjeuner à la terrasse, immensément vide, attablé devant trois tranches de pain grillé aussi dures que martel en tête, une plaquette de beurre, de la confiture, de l'eau bouillante, un sachet de thé et l'inévitable verre de carcadé atrocement sucré, servi glacé en guise d'un jus indéfini.

Un coup de fil me tire de ma rêverie, et je me souviens de cet appel de Francine à trois heures du matin voilà plus de vingt deux ans. Elle avait laissé tomber l'écouteur, et je pressentis un malheur. Arrivé en catastrophe, je fis ouvrir sa porte par le concierge et je la trouvai complètement évanouie dans sa salle de bain. Le Requiem de Handel emplissait, de son fond sonore, la mansarde exigüe, la faisant éclater de la morbidité du chant funèbre. Épave perdue, effondrée dans le bac à douche, elle gisait avec sa natte blonde qui lui fendait le buste : rivière de miel barbouillée de sang coagulé, tatouant son corps de marbre. Je l'ai soulevée. Nudité magnifiée. Offrande à poser sur le lit du printemps. Ses paupières baissées la faisaient disparaître dans l'éternité. Francine était si obsédée par la mort qu'elle s'identifiait à elle, tout comme elle était fascinée par Hatchepsout, non en sa qualité de femme de pouvoir, ou Déesse d'un peuple, mais en personnage d'une fabuleuse magie, écho du dialogue de la pleine lune avec les étoiles.

Par connivence, jamais explicitée, Francine aurait voulu que je la suive dans l'au-delà des lumières, fracassant les frontières de nos corps, ces affres de la solitude. Chemins inversés... à travers les dédales d'une vie mythique, vécue à la charnière de l'émotif exacerbé, je n'étais pas prêt à déboucher sur la voie royale du retour, ce corridor illuminé qui mène droit à la concrétisation du rêve.

Je garrotte son bras pour arrêter cet écoulement de vie qui s'anéantit, attirée par le vide basculant les ombres. Je la ranime, lui insuffle de nouvelles syllabes de mes lèvres ardentes qui laissent leur marque en coquillages trismégistes sur le flanc de sa citadelle inanimée. Peu à peu, à force de lui caresser le visage, ses paupières frémissent, ses seins gonflent leurs tétons, comme le terrain attribué à Mélusine pour construire son château à Lusignan, ou telle Didon lorsqu'elle fonda Carthage. Ses seins marbrés s'ombragent dans le marron foncé de leur bec de vautour, supports de la redoutable Magicienne des remplacements et des régences. Ils pointent alors leur message royal, conférant une nouvelle vie au corps tailladé et aux voyelles étranges du visage défait. Veillant au culte funéraire, je lui consacre une chapelle de silence qui la ramène à l'existence. Je l'emporte dans la barque sacrée de l'amour qui irrigue la tourbe tutélaire de ses périples inaccomplis...

— Pourquoi ne m'as-tu pas suivi ?

— Je voudrais encore scribe-voyager libre et dans la joie.

— C'est pourtant le vaisseau des sources que je t'ai proposé ?

— Non, il est toujours ancré à l'incertitude.

Je ne retiens pas ce tournant de Francine vers le désespoir des ténèbres serpentine, mais je ressasse souvent le comble d'apothéose partagée dans notre paradis d'enfance à Bagatelle, premier jardin des enchantements. Francine aime jouer à cache-cache dans les grottes et les dédales où nous entrons, aubépines en fleurs se ressourçant aux temps des nimblitudes. Le premier jour de printemps, le soleil éclate sa transparence joyeuse qui fait communier les pensées. Nous nous enlaçons, lierres avides, sur un banc vert dans les champs d'iris, les parterres de thuyas, mi-humour, mi-curiosité, taillés en parallélépipèdes crénelés de buis en

boules et d'ifs en cônes. Nous respirons à pleins poumons divers arômes qui achèvent de nous égarer... Les parfums mêlés se fusionnent à notre complicité d'être, unis dans la verdure taillée en obélisques, sanctuaires, portiques, ou niches dans les passages champêtres.

La sinuosité de nos corps mêlés s'harmonise à l'ensemble architectural de la verdure, aux jeux des tailles et des espèces, leur conférant l'itinéraire magique des légendes. C'est dans ce royaume floral que Francine décide de me nommer «scribe favori», architecte de Sa Grandeur au service de la paix et de la mort. Et c'est aux pieds d'une source qui coule en rigoles dans l'axe du sol mosaïqué de fleurs qu'elle choisit de faire remonter le cours de son histoire au-delà de la paternité de son art gréco-romain, vers l'Égypte osirienne. Comme s'il s'agissait d'une ville inconnue, inscrite dans un champ d'iris, Francine visitait annuellement l'Égypte, essayant de la comprendre dans l'exotisme du parfum-fantôme qui lui rappelle son «homme de confiance», exilé volontaire en Amérique, toujours perdu et retrouvé dans des voyages plus ou moins annoncés !

Francine me présenta le couple Imane/ Ayman :

— Préparant une thèse en littérature, Imane est venue me consulter à mon bureau. Je lui ai conseillé de se pencher sur les écrits de Senmout dont elle n'a jamais entendu parler, et des auteurs maghrébins, mais c'était Simone de Beauvoir et Marguerite Duras qui l'intéressaient. Elle projetait d'étudier *Le Deuxième sexe*, et *L'Amant*. Aujourd'hui, elle me confie, en pleurs, que son ami Ayman est pris dans l'engrenage du refus paternel, financier et religieux. Il s'est fait matraqué par trois loubards juste à la sortie du Nil Hôtel. Des inconnus l'ont cogné de partout en lui

répétant la même phrase : «Ouvre tes yeux, fils de chien...
Ouvre tes yeux, fils de chien...»

Ils avaient l'air de l'intimider pour lui faire la leçon, le harceler tout en lui assenant des coups violents, malmenant son corps ensanglanté qu'ils se passaient, ballon de football rebelle au tir ! A peine a-t-il eu le temps d'ouvrir les yeux qu'une foule s'attroupe autour de lui, mais les malabars se sont volatilisés dans la cohue.

— Pourquoi l'a-t-on attaqué ? Il n'a fait de mal à personne ! Qui veut sa peau, Francine, répète Imane, qui ?

— Je ne sais pas... Peut-être est-on jaloux de son succès auprès de toi, ou des touristes... Des envieux qui détestent les gens qui réussissent... Un collègue qui veut sa place ?... Tes parents qui souhaitent le dissuader d'avoir un quelconque rapport avec toi... Des membres de son église qui ne peuvent souffrir une alliance avec une musulmane... Ou encore des extrémistes de part et d'autre de la frontière religieuse... qui sait ?

— Je n'ai jamais eu de rapports sexuels avec lui.

— Je te fais confiance à ce sujet. Pourquoi mettez-vous tant d'acharnement à sauvegarder votre virginité ? En France, nous n'y attachons pas d'importance !

— La liaison hors mariage est intolérable chez nous. Elle peut mener à la mort !

Pour le programme du mois de décembre pour son Centre, Francine a choisi de mettre sur la couverture l'illustration surréaliste suivante : Deux statues gigantesques de pharaons assis, contemplant de leur regard absent une nuit à peine étoilée. A leur coude, une planète vogue dans son aura lumineuse, concentrique, en disque illuminé. Au niveau des jambes, un mur perd ses blocs de

Pierre, patrouillé par des faisceaux multicolores jusqu'au regard du lecteur. Devant, deux oiseaux aux ailes déployés, pattes en l'air, tiennent dans leur bec un collier de rubis qui prend la forme d'une pyramide inversée. Sur les carrelages en damiers noirs et blancs, au premier plan, une fille blonde agenouillée, le bras gauche relevé en angle droit, la main posée sur la tête. Elle est vêtue d'une légère robe de nuit transparente qui laisse l'épaule droite et les cuisses complètement nues. Ses longs cheveux dorés cascadenent lascivement sur l'épaule découverte, et le sein voilé, érotiquement moulé, se lance dans le cours douloureux des tendres rencontres.

A l'intérieur du dépliant et parmi les nombreuses publicités de Renault TT sortant des entrailles de la Tour Eiffel, d'Air France avec Marianne et son bonnet phrygien, du Méridien du Caire et son restaurant, Le Champollion, offrant une grande carte dans un cadre intime et somptueux avec sa terrasse surplombant le Nil... vient l'annonce de la conférence à l'Institut Mounira, puis les activités au jour le jour. Je suis ainsi présenté :

Mercredi 13 Décembre à 19 h 30

Conférence de Monsieur Barka Basiris (sic)

Le nez du Sphinx et le dilemme de son impact.

Né à Carthage, Barka Bousiris est conférencier de réputation internationale, chercheur en arts et lettres, architecte et scribe du Temps aléatoire au service des Pharaons. Il poursuit cet idéal hypothétique qui nous hante tous, en voyageur infatigable dans les sphères de l'histoire et les arcanes des mots.

Comme l'ancêtre Senmout, il est le Chef qui «dirige les activités de tout le monde» en rythmant «la marche pour chaque homme». Il sarcle les mauvaises herbes des intrigues sans jamais toucher la houe ou la pioche ! C'est pour cette raison que ses mains sont d'une douceur de soie. Dispensé de manier la rame des figures, il est passé maître et exécuteur des projets de l'État. Derrière le Gratte-papyrus se profile un fin lettré qui a produit bon nombre de dessins, mémoires, listes, calculs, plans de tombes, et textes théoriques, funéraires et littéraires dont : *Satire des Métiers*, *Conte de Sinouhé*, *Enseignement d'Amenemhat Ier*.

La mémoire transculturelle constitue, pour lui, l'horizon en dents de scie de sa recherche. Il aborde sans relâche toutes les rives, sa «Cosa mentale» investit la tradition dans les changements de l'actuel. Ce Protéen reste, en dépit de tout, le générateur de rêves dans le labyrinthe des passions. Et comme le dit un de ses admirateurs : «une sentence sortie de sa bouche pèse plus de trois livres».

Dans cette conférence inaugurale, Monsieur Barka Bousiris traitera des faits et gestes étonnants de la Pharaone Hatchepsout. Venez nombreux écouter la voix royale du passé.

L'esquisse de ma biographie élaborée par Francine et l'Attaché Culturel présente un portrait robot juste, mais qui occulte les croc-en-jambe que je me donne pour ne pas me prendre au sérieux ! S'il est vrai que je me voue corps et âme à toutes mes entreprises - on me targue souvent d'égoïste ! - il n'en reste pas moins juste que je prends des

distances par rapport à mes engagements pour me critiquer et m'ouvrir aux autres. Sinon où se logerait le rire dans ce visage détestable ?

Mon amie, ma maîtresse, ma sœur, en quelque sorte, écorche mon nom — ou est-ce une faute d'impression ? —, me renvoie au promontoire passionnel que je porte dans mon cœur-fleuve qui m'inspire les chants les plus beaux et les plus douloureux. La coquille dans mon nom est une façon de me condamner à la pire des morts. Toutmosis III a lui aussi martelé le *nom* sur tous les monuments de Hatchepsout afin de l'enterrer dans l'oubli. Heureusement, elle reste présente à Ermant dans le temple de Montou !

Mais je viens de lancer mes auditeurs, comme des chiens enragés, dans le sanctuaire splendide consacré par la Reine à Hator, la vache sacrée, à Deir el-Bahari que les Grecs prirent pour une Cité d'Aphrodite. Le culte de l'amour et de la joie, du rire, de la danse et de la musique, console des tressons de la vie et recule la mort aux confins de la mémoire.

Ici le temple raconte son histoire gravée sur la pierre qui ne trahit pas. Hatchepsout, avatar de Hator, se fait homme mais réclame sa force du côté de cette Déesse, mère nourricière et éducatrice, comme Amon Ré son père, générateur de sa divinité. Et l'on ne lui pardonne pas à elle qui a aboli les frontières des sexes, son audace à naviguer dans la virilité de l'homme «au poitrail de lutteur et aux hanches fines». Tant de questions restent ouvertes concernant l'épopée de cette Femme-roi dont la mémoire est ternie — peut-être par son successeur ? —, mais certainement par Ramsès II, le gardien de l'orthodoxie amonienne, qui a martelé son nom sur les deux pharaons les

plus coupables de tous, Akhénaton et Hatchepsout, des hérétiques, l'un changeant de Dieu, l'autre de sexe.

Voici comment Hator a élevé la reine qui garde encore les traces de cette éducation juvénile inscrite pour mémoire dans les chapelles et les sanctuaires :

Je te donne vie

Je te donne force et émois

Je te donne le soleil radieux de ta stabilité

Je te donne tous les soins pour ta santé

Je te donne les joies et les plaisirs du cœur

Je te donne le savoir pour ceindre les deux couronnes

Je te donne les terres d'Égypte et tous les pays étrangers

Je te donne le monde à diriger pour les temps infinis

Je te donne tous les vivants à aimer

Tu vas les diriger dans la gloire radieuse de ton père

Que sa volonté soit faite

Ainsi tu t'élèves, amoureuse et puissante, sur le trône d'Horus.

Hator, régente et corps du ciel, fait vibrer l'âme des êtres et des arbres, tire le souffle miroitant de leur insomnie. Déesse d'or, dans son corps de vache, flamboyante dans les regards qui lui font prendre l'aspect d'une lionne et la confondent avec Tefnout !

Je propose l'éclaircissement d'une autre confusion : le Sphinx de Hatchepsout n'est pas banni par Toutmosis III, mais voué aux gémonies sous les pieds de Ramsès II. En déterrants ce colosse favori des historiens, Gian Battista, dit «le Titan de Padoue», l'a peut-être trouvé et emporté ! En 1817, Belzoni triomphe des sables et rend au monde le beau visage de Ramsès et sa gloire, hautement proclamés à Abou Simbel, et que l'adversité des vents a savamment enfouis. Il ne repart pas les mains vides chez lui ! Désabusé et déçu, d'abord, parce qu'il croyait trouver des tré-

sors plus fantastiques que son espoir, il emporte, en fin de compte, deux lions grandeur nature à tête de faucon et le Sphinx de la Pharaone sans en connaître l'origine ou l'appartenance. Ainsi ce temple émerge de la profondeur des temps inviolés et de la montagne aujourd'hui excavée et aveugle, pour évoquer l'horizon illimité du Pharaon qui domine l'univers.

Je pèse et soupèse mon for intérieur, non pour percer les secrets de cette appropriation caractérisée qui ne laisse aucune trace ni dans les croyances populaires, ni dans les superstitions, mais pour repenser l'énigme de la disparition du nez du Sphinx de Hatchepsout : défiguration à rapatrier au sol natal. Comment réintégrer le nez au visage de la reine, aujourd'hui séquestrée au musée de Rome ?

La salle gronde sa venimosité et crache sa colère sur mon visage. Accuser Ramsès d'être le vilain de cette histoire de pouvoir et l'Italien d'être coupable de désacralisation par amputation d'un des sens les plus importants de la Pharaone relève du sacrilège ! Des femmes voilées me poursuivent de leur haine meurtrière. Qu'ai-je à évoquer ? Une usurpatrice de couronne qui s'est prise pour Dieu ? Allah est grand... et ne permet pas un tel blasphème ! Et qu'ai-je fait de la *Omma el-Arabia* à cette période des discordes ? Les barbus veulent me lyncher ! Heureusement, je suis protégé par le pouvoir magique du scribe et la police qui me considère comme intouchable, parce que témoin de la survie d'une des plus prestigieuses reines de l'humanité.

La bombe de l'incrédule a révolutionné l'auditoire bercé par la léthargie ancestrale. J'ai l'impression d'avoir fait dérapier les textes, la grammaire, les gravures et les croyances. Le monde se révèle à l'envers et sème des dis-

sonances incroyables : «le féminin devient masculin, et le masculin féminin». Lorsque je gonfle le mythe, en rappelant à Francine que c'est Champollion «qui, tel un prince charmant, a réveillé la belle au bois dormant de l'archéologie après un sommeil de plus de trois mille ans», elle me questionne sur les rapports de l'artiste et du public, de l'historien et de ses écrits :

— Senmout, l'architecte-narrateur infatigable était quand même l'amant de la Pharaone... Sa façon de la rendre au monde n'est pas fiable !

— L'art, ce langage des Dieux... leur revient, ne crois-tu pas ? Il se crée pour traduire l'incompréhensible... cette vérité nous fait communier dans l'initiatique des parcours.

— C'est un amant aveugle, et elle lui a fait confiance ! Il s'en est servi pour sa réussite sociale. Il l'a donc vampirisée, non ?

— Ils se sont déroulés vers eux-mêmes. Entre amants, il y a ce filtre qu'est l'œuvre d'art... qui arrête l'histoire. Et il faut la voir de face.

— Là, tu te situes dans l'ordonnance. Quand le Sphinx et ton regard te font aimer une Déesse, tu sers l'anecdote, et le public ravi fantasme. La Figure sort de la pierre... taillée dans le royaume de l'inconnu... et toi, tu as envie d'ailes. Qui va capter le secret ?

— Oui, l'artiste copie, se crée et refait le code avant de devenir magicien lui même... et le public est roulé ! Nous avons besoin d'historiens pour nous le dire. Lui aussi invente : nous aimons ce qu'il nous dit parce qu'il nous initie à nous aimer et à aimer l'art.

Francine ressasse les valeurs classiques du plaire et du toucher, du beau et du vrai... sa passion racinienne nouée et dénouée par son amour pour moi :

— L'artiste, c'est l'enfer des autres !

— Au contraire, l'œuvre d'art fait briller le paradis des autres.

L'épreuve mortelle de Hatchepsout est dépassée parce que son nom reconquiert la durabilité, comme je le suis moi, Bousiris, une valeur sacrée de médiation ! Osiris, grande divinité, garantit le voyage et tous les transits intermédiaires entre cet univers et celui de l'au-delà. Il en est ainsi de l'œuvre où l'artiste garantit la vie et la mutation de l'être. Cependant le scarabée qu'incarne Imane s'efface ce soir de la stabilité des pylônes :

— Et où est donc le jour, mon âme ?

Et le Scribe de répondre :

— Dans l'incontournable silence qu'impose le mystère du passage.

VIII

Charme Vili : Magie ou Mektoub ?

Quelques jours après la colère tempétueuse des auditeurs à ma conférence, Ayman me retrouve pour m'alerter du danger imminent qui nous menace tous les deux. Il m'offre un petit cadeau, pris dans l'autre où vit Imane, en remerciement de l'exhortation au retour hat-chepsoutique. Il a été le seul Égyptien à apprécier la façon dont j'ai fait revivre la mémoire :

— Plus Imane réussit à me convaincre, plus sa famille, son clan religieux et le mien me menacent. Je suis prêt à tout pour l'épouser. Le chapitre de Margaret est clos, mais sa fille Betty vient d'atterrir au Caire... sans doute pour prendre le relais. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle a conquis l'amitié d'Imane, toujours jalouse de sa mère !

Le «Charme Vili» qu'Ayman m'a offert, représente une minuscule sculpture de bois d'ébène taillée en une colonne sur laquelle sont posés trois oiseaux picorant une

grappe de raisin. Ils contemplent en même temps le sommet où est juché un homme assis, jambes en tailleur, main gauche tenant l'orteil du pied droit, main droite posée sur la tête en geste du penseur rappelant celui de Rodin. C'est un scribe africain perdu, comme moi, dans les épanchements pour ravir les songes qui découlent de leur peau, leur permettant ainsi de vivre dans l'aurore des temps.

Cette amulette, je la porte souvent sur moi. Elle me protège et fait circuler en moi le fluide du verbe, la vitalité de l'amour, le succès de la quête. Du moins, c'est ce que je crois ! «Un œil rit, un œil pleure» dit le proverbe, et il restera dans l'air des blessures à expliquer, des éclats de lumière à incruster dans les yeux du sanglot et du deuil. Ainsi, je me coule dans la douceur du secret : le nez du Sphinx et le regard absent du Charme Vili m'incitent à remonter le cours du Nil et à descendre les méandres de la mémoire dans cet espace de violence et de désir qui défie le temps.

Comment faire triompher ma cause chez les vivants au cours de cette croisière ? L'amulette m'encourage à continuer mon aventure dans le cœur de l'histoire pour gérer les polarisations qui naissent du sacré et du profane. Désirables mais difficiles à identifier, ces polarisations sont à mettre par écrit pour maîtriser le chaos qui nous régit. Des temps immémoriaux à nos jours, le sacré est indubitablement lié au politique et à l'économique. Son exacerbation fait notre modernité. Comment la vie se met-elle donc à échanger et à engloutir des vies ? Comment choisir les boucs émissaires nécessaires à ce besoin salvateur qui quadrille l'existence de ses fibres invisibles ?

Ce vendredi, Imane est perdue dans un chagrin insupportable. Piégée dans l'inattendu de sa propre fuite, elle s'obstine à percer celle, mystérieuse, de son père, disparu brusquement sans laisser de traces. Peut-être a-t-il été licencié comme un malappris pour avoir négligé le trousseau de clefs où elle a puisé la source de sa liberté et de son indépendance ? Et, indirectement, peut-être m'a-t-il permis, sans le vouloir, d'obtenir le Charme Vili, clé du mystère et des voyages ?

Quelle est cette déviation dans l'ordre des choses ? Je transcris mal l'affolement nerveux qui détraque l'âme d'Imane, d'habitude si posée, si sûre d'elle et de ses convictions, apte à mesurer les faits de la vie selon l'harmonie d'un balancier d'horloge. Pourchassée de toutes parts, elle est incapable de trouver le moindre refuge sous l'arbre paternel abattu.

Mais où est donc Rahmane Abdel-Kader, l'homme ouvert aux tractations, le libre-penseur qui se veut syntaxe nouvelle dans l'incertitude des saisons ? Imane poursuit le cours des investigations, à la recherche de celui auquel elle n'a désobéi qu'une fois dans sa vie. Elle s'y est dévouée corps et âme parce qu'il a pris en charge ses rêves de bonheur et ses cauchemars.

Bourdonne encore dans l'oreille d'Imane la phrase sanction de son père : «Je ne donnerai ta main qu'à celui qui t'aimera comme moi !». A cette époque son père ne posait aucun défi. Il oubliait sa vie pour assumer la sienne. Prévenante et délicate, elle lui a baisé la main et s'est dissoute comme une prière.

La disparition de Rahmane excava le nom du père de sa matrice, arrachant, pour ainsi dire, dans une violence courroucée le nom du géniteur à sa progéniture. Pour

Imane, l'absence physique du père conduit à un effacement angoissant du *nom*. Ce manque lui fait sentir qu'elle n'est plus rien, ne possède plus rien. L'absence du Nom, l'origine et sa lisibilité persistent. *Rahmane*, ce béni infini devrait perdurer dans toute sa puissance, mais il se désagrège comme un trou dans la terre qui suce de l'intérieur sa substance. Sphinx en décrépitude, s'il est englouti dans l'horizon borné, va-t-il renaître et réapparaître en tenue occidentale de haut fonctionnaire modèle accomplissant sa tâche dans le sommeil emmailloté de la routine ?

Chaque matin, il se munissait de son courage de lion pour faire marcher les rouages d'une machine encrassée ne tournant qu'à rebours, une horde d'ouvriers à son service qu'il surveillait du haut de sa plate-forme, assis comme un pharaon en face d'un énorme verre de thé bouillant, siroté dans la nonchalance d'une statue vivante. Ainsi faisait-il circuler l'idée de préserver le patrimoine, et des objets d'art et de culte d'un bureau à l'autre dans un échange qui ne menaçait en aucun cas la vie. Parallèlement, il gérait des circuits hérités de l'occident qui ont fait leur temps ! Des pièces de rechange balancées par les Russes à prix fort et qui s'avèrent inutilisables, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre ! *Rahmane* avait réagi fortement contre ce sous-développement générateur de crise existentielle. Mais quel pouvoir magique a fait se volatiliser l'illustre géniteur chargé du *mektoub* de sa fille et du destin de la nation ?

Imane n'a pas momifié son père ni conservé ses viscères dans des vases dorés. Elle ne croit plus à ces divinités qui protègent le foie, la rate, la tête, les poumons, les intestins... Quelle force hostile a menacé sa vie ? Quelle âme échappée de la tombe a bien pu le ravir ? Elle n'est pas là

pour ouvrir les yeux et la bouche du cadavre et lui rendre le souffle. Ce n'est pas lui qui est mort, c'est son nom ! Essence de tout être, le *nom* fait jaillir l'expérience et la pensée, l'amour qui se donne et l'intérêt qui le chavire dans l'insensé.

Je me mets à expliquer à Imane comment Isis quêtait le Nom secret du Dieu, le père lumière, par le biais de la magie, seule voie possible. Comme Râ se mit à baver en vieillissant, elle recueillit un peu de salive et pétrit la terre avec ce fluide translucide. Elle en modela un serpent qu'elle plaça sur le chemin du Dieu. Vieillot et distrait, il ne connaissait pas ce reptile malfaisant puisqu'il ne l'avait pas créé. Il se fit donc piquer. Le venin lui coulait dans les veines et le faisait souffrir atrocement.

— Révèle-moi ton Nom Secret, Père des Cieux, lui dit Isis. Il me le faut pour conjurer le mal qui te taraude et pour te garder en vie près de moi. Et le Dieu de répondre sotto-voce :

— Je suis Khepri au matin, Râ à midi, Atoun le soir.

— Cela ne suffit pas, Père Céleste. J'ai besoin du nom secret pour extraire le poison qui t'a envenimé et te rendre à la vie. Confie-le moi et tu seras guéri.

Comme son état de santé empire, il dit à sa fille de s'approcher tout près pour lui susurrer le secret inarticulé, afin qu'il puisse passer de son sein au sien. Ainsi, Isis est initiée au mystère des Dieux. Mais aucune oreille humaine n'a entendu ou saisi le murmure divin, mémoire voilée, sédiment de l'idiome sacré. Cette parole nomme, crée et rend durable au-delà de la mort tout en gardant sa valeur sociale durant la vie.

Imane a bien compris ce drame, si proche du sien, mais son père n'était pas à proximité. Se penchant sur moi, je lui souffle :

— Ton père, celui qui fait miséricorde volera à ton secours !

— Cela ne suffit pas. Dis-moi le Nom.

Alors je lui parle en langage de scribe. Je me rends compte qu'elle a des difficultés à déchiffrer un seul mot qui ressemble à : "foi" ..., "à la fois" ..., "foi" ...

Ayman était présent à l'agence de Sėti Ier où Imane m'avait réservé une place pour la croisière sur la peau satinée du Nil. Le scribe-en-moi, charroyeur des éclairs et des étoiles, fit semblant de ne pas apercevoir le billet doux qu'Ayman remit en catimini à celle qui l'avait ensorcelé :

Tu es apparue devant moi, Imane, Grande Ourse, amour en abondance dans cet horizon lacéré de croyances. Je me convertis à ta foi après avoir vécu dans le brasier des souvenirs. Quels déchirements pour te rejoindre dans le cœur même des étoiles nuptiales ! Là nous accorderons nos arcs à la musique d'Oum Kalthoum, notre incontestable mère des voix.

Salut à toi, Imane, ma Déesse qui protège le pays, agrandit ses frontières, nie l'ennemi sur son sol, enlace mon esprit par le feu follet de son pouvoir.

Tu fais brûler l'encens du sacré dans le creuset de mon corps en prières.

Tu me livres énigme à résoudre par les gens de ma foi, perdus dans la vergogne insoupçonnée de nos amours !

Je suis le vêtu de tes sourires d'ivoire. Le lin de mes ancêtres volatilisés m'a oint de ma propre myrrhe, celle qui ragailardit ta sollicitude.

Moi, Ayman, qui suis parti à la recherche de sa complétude imanienne, te jure fidélité pour la vie.

Unissons-nous ma Déesse aux confins des discordes sur le bord du Nil pour que, poussière dorée, nous bâtissions ensemble l'unique temple de l'amour et de nous-mêmes.

Perte du Père. Époux futur retrouvé ! Imane se sent à la fois réconciliée et perturbée. Son visage revêt l'aura et l'apparence de Hatchepsout unissant les Deux Terres, et sa majesté réveille l'hostilité de ceux qui croient qu'elle a usurpé le trône coptique. Elle possède enfin la pensée intime de la mort et de la résurrection. Elle est devenue la rivière du transmissible qui laisse couler la syntaxe oraculaire à visage découvert.

Insidieux est le désir fou d'aimer pour s'adonner aux caresses de l'aloès, aux mains errantes d'Ayman qui la parcourent dans l'aveuglement des fossoyeurs, telle une fièvre qui ne recule devant rien. Imane est à la fois forte et vulnérable lorsqu'elle consent à être conquise dans les infimes recoins de son cœur réputé inviolable et, en même temps, de conquérir et dominer cet autre monde, arrogant dans les affres de sa minorité.

Même mektoub de révoltée pour Betty. Ou est-ce le Charme Vili qui accomplit ses miracles ? La fille de Margaret, animal blessé, prend la fuite pour se lécher seule dans la dignité. Sa blessure béante remonte à contrecourant le lait de sa mère qui l'a spoliée dans la surenchère des parents divorcés. Dès qu'elle a reçu la première carte postale, elle s'est immiscée entre les lignes, dans les blancs qui lui ont épilé l'énigme : «ma mère est perdue dans ce pays de désert, son cœur ne lui appartient plus... je vole à son secours, histoire de dévier le cours tyrannique de ses amours !»

— Comment peut-elle aimer, ne serait-ce qu'un instant, cet homme sans le sou qui ne rêve que de quitter son pays ? «Un pays-prison qu'il veut fuir à mes dépens...», se dit-elle en prenant le premier avion en partance pour le Caire. Elle arrive le jour même où sa mère est partie pour sa croisière sur le Nil, ayant pris pour guide Ayman, coup de foudre sous le regard doux et langoureux du Sphinx millénaire qui veille encore sur les fantasmes.

Arrivée à l'improviste au Hilton Nile, elle demande sa mère.

— Déjà partie à Abou Simbel.

Elle me téléphone. Je lui fais rencontrer sur le champ son âme sœur Imane, aussi blessée qu'elle.

L'Égyptienne admire la liberté de mouvance chez Betty, décidée à brouiller la carte du tendre de sa propre mère. Et quelle joie de se découvrir une alliée pour éloigner à jamais l'intruse qui tente de s'éveiller au parfum d'Ayman, comme jadis la mère de Hatchepsout au sourire d'Amon, seigneur de Karnak. Betty est libre de voyager sans le consentement de son père, ouvrant toutes les portes au gré de ses humeurs et de ses envies, tout en réclamant sa part du ciel sans ramper ou déformer aucun esprit. Mais elles se rejoignent dans leur jalousie foudroyante et leur colère exacerbée par cette liaison qui leur a enlevé à l'une un amour, à l'autre une mère... Deux lobes du même poumon qui respirent la jeunesse bouillonnante et l'intransigeance des souhaits. L'une, surprotégée par sa famille, mesure ses actions à l'autorité suprême d'Allah et du père ; l'autre, engluée dans le surcroît matériel mais abandonnée, comme la folle du logis, à ses désirs et à ses lubies, crée dans l'acier du jour et les bronzes de la nuit des éclats de

lumière dans ses chemins de traverse. Ainsi l'amitié spontanée qui a vu le jour au premier regard, leur a facilité la parole à cœur ouvert :

— Mon foulard n'est pas signe de fanatisme. Je le porte, étendard de ma personnalité et de ma foi.

— Pourquoi l'afficher ? Je niche ma croix dans mon corsage !

— Je veux être transparente.

— Laisse la foi de côté. Parle-moi de ton amour.

— C'est difficile et complexe... On veut m'enfermer dans l'amour à réclusion solitaire... L'amour Unique ! N'est unique qu'Allah et je l'aime de tout mon cœur, comme j'aime Ayman et mon père... et je commence à aimer Barka qui m'a ouvert la porte des découvertes... Ce monde lumineux de mes ancêtres lointains... enterré par ma foi !

— Mais ce n'est pas de l'amour, c'est de l'amitié. Tu confonds sensuel, sexuel, mystique et fraternité...

— Je ne sépare rien. J'aime tout court. Peut-être à l'orientale, avec un cœur si grand qu'il peut contenir le monde entier ! Le Coran permet à l'homme d'épouser quatre femmes. Nous devrions, nous, avoir droit à quatre maris ! L'Égypte ferait basculer l'injustice et serait alors équilibrée. Mon père n'a eu qu'une seule femme dans sa vie et je t'apprends aussi qu'il vient de disparaître.

— Je t'aiderai à le chercher. Mes parents ont divorcé, chez nous c'est devenu la loi du marché.

— Barka m'a appris que Ramsès II a épousé deux hittites pour sceller l'amitié et la paix avec ses ennemis, et le Prophète - Dieu le bénisse et le sauve - quatre dont une chrétienne. Chez nous le chemin est tracé. Il faut le suivre avec l'aide d'Allah... Rien ne lui échappe.

— Mais Imane, il faut que tu inventes ton chemin !

Les deux jeunes filles se mesurent sur la corde raide de l'espoir. Chacune se retranche dans la vie qu'elle connaît pour en extraire l'essence qui éclaire son identité. Jamais Betty ne s'était posé de questions pareilles. Elle vivait heureuse dans l'aisance qui lui fournissait une sorte de protection contre les chocs durs de la vie. Oui, il y eut le divorce de ses parents, mais l'un et l'autre ont poussé la surenchère des gâteries...

Imane, pondérée et réfléchie, accablée par le poids de son histoire, la perte d'un père et les dérives d'Ayman, colle cependant à la *charî'a* et à la tradition. Elle n'en est pas moins révolutionnaire sans tomber dans le fanatisme ou l'intolérance. Elle suit le chemin tracé par Hatchepsout qui adhérait à l'autorité de son père Toutmosis I et son père divin Amon. Elle n'avait pris les rênes du pouvoir qu'après la mort de son mari Toutmosis II, dans la légalité de la régence, Toutmosis étant trop jeune pour régner. Imane porte le charme des personnalités fortes et dégage une confiance en elle-même. Betty, caractérielle par nature, admire cette force qui l'attire.

Musulmane pratiquante, Imane l'est par respect de sa tradition et parce que, pour elle, l'Islam c'est la voie de la paix à tout prix et en toutes circonstances. Mais elle ne se doute pas que cette paix provient de bien loin... plus loin qu'elle ne peut l'imaginer ! Aussi, ressent-elle une joie viscérale à parler à cette étrangère chrétienne venue d'un autre continent et pourtant si proche d'elle par la présence et la foi d'Ayman. Pour convaincre son amie, elle est tout inspirée, trouvant les mots qu'il faut pour les graver dans sa mémoire. De cette façon elle lui parle, à la fois, de ses convictions et de l'opposition de son frère Béchir à fréquenter Ayman. D'ailleurs pourquoi Margaret n'a-t-elle

pas emmené sa fille avec elle dans son voyage de liberté ? Imane n'a pas tardé à introduire Betty auprès de Béchir. Elle ne sait pas ce qui l'a poussée à les présenter l'un à l'autre mais avait le sentiment qu'ils auraient des affinités à partager malgré leurs origines différentes.

Sorte de frère et sœur par delà les mers et les continents, les sautes d'humeur de Béchir et de Betty leur incurvent des cascades rocambolesques et inexplicables qui les font se propulser de tous les côtés à la recherche d'un je-ne-sais-quoi. «Curieux que ma mère octroie autant de liberté d'action et de pensée à mon frère alors qu'elle ne le fait pas avec moi», se dit Imane.

Et aujourd'hui les voilà au cœur de *Om ed-Dunya*. Ils sillonnent ses artères pour se découvrir et combler ce manque d'ossature et de muscles qui pourrait conférer l'épaisseur historique nécessaire à leurs corps géopolitiques différenciés. Betty ne cesse de répéter :

— Le Caire m'a ouvert les yeux grands comme cela ! Et elle écarte les bras pour étendre l'horizon illimité de la perspective.

Pendant la période où Betty est emportée dans ses rêves de découvertes d'elle-même, du monde pharaonique, et d'un amour naissant pour Béchir, attentif à ses souhaits et la faisant vivre à la charnière du fantasme, moi, je reçois cette lettre de Francine :

Mon cher B. B.,

Il faut croire que lorsque je te revois, je ne peux me passer de toi. Tout ce qui te concerne m'interpelle, mais j'ai horreur de ce verbe. J'ai bien le droit d'aimer et de haïr certains mots de ma

langue, celle que tu malmènes à ta guise, et que tu maries si bien à la sauce Hatchepsout pour te faire un Nom dans la postérité...!

Ne te prends surtout pas pour un «déchiffreur de pierres», Champollion l'a mieux fait que toi et avant toi. Bien sûr il devait paraître plus Arabe qu'arabe avec sa barbe et son turban, baragouiner pour se faire entendre, afin qu'on le prenne pour un égyptien pur sang. Rien de cela pour toi. Tu pars gagnant puisque tu possèdes la graine et la voix. Avec le Charme, les vents vont t'être favorables, profites-en, mon amour de Sphinx !

Imane vient de me confier que tu lui plais beaucoup, si tu préfères, que ses yeux aiment te contempler. Ton passage au Caire est loin de la laisser indifférente. Je sais que ta capacité d'aimer est illimitée, comme d'ailleurs ta curiosité intellectuelle et ta voyance de marabout... Mais quand même ! Ma compréhension a des limites. Au fond, tu es comme l'eau du Nil qui change les paysages par ses infiltrations.

Attention à un cœur qui est, en ce moment, fragile, désespéré d'avoir presque tout perdu, et donc prêt à basculer dans le tragique ! Attention aussi à ta réputation ; ton séjour ici a déjà bouleversé les mentalités, habituées à ressasser la même Wihda el-Arabia, même si au fond, le peuple n'y croit plus depuis longtemps. Et qu'est devenu le grand fondateur de l'Égyptologie ? Un nom mal prononcé, «Champignon», disent-ils, moi j'ajouterais «sacré», ne crois-tu pas ?

Le pauvre Champollion va virevolter dans sa tombe. Il se plaint des Wisigoths qui ont détruit les plus belles sculptures de pierre pour en extraire de la chaux à badigeonner d'horribles demeures et avec ça, en même temps, il se vante d'avoir acquis une statue de Ramsès II pour un piastre. Je n'ai pas besoin de te demander ce que tu en penses, mais ne crois surtout pas que nous sommes tous des pilleurs ! Si tu allais fouiner par là, tu trouverais dans une tombe le nez de ta Princesse... Qui sait ?

Quand même, la France a mis au monde toute l'Égyptologie, ce qui t'a permis de résoudre tes énigmes, ces nouveaux savoir et pouvoir dont tu t'es entiché. Mais je refuse d'ajouter de l'eau à ton moulin !

Betty vient d'atterrir au Caire, les traits creusés par la fatigue. Elle s'est liée d'amitié avec Imane et son frère et a ainsi ranimé bien des problèmes ! J'espère que tu parviendras à les dénouer. Et si Betty est à la recherche de sa mère, elle n'en est pas moins atteinte par le curieux amour de Béchir, comme l'était Margaret avec Ayman. Je ne sais comment Imane a pu reconquérir le cœur de l'égaré. Par contre, elle vient de découvrir que son père Rahmane a été licencié de son poste de cadre. Il a perdu jusqu'à son nom et est devenu Wala Hâga, M. Personne, dans une société où, pour s'agripper à la vie, un patronyme est indispensable pour ouvrir n'importe quelle petite porte. On me dit qu'il s'est volatilisé sans un mot. Il se peut que cette disparition mystérieuse va lui rendre (et à nous tous ?) la mort plus acceptable d'autant plus qu'il a déjà perdu son identité. Noyade du Nom dans l'anonymat.

Imane invoque le Nom d'Allah. Armée du pouvoir de ce Nom, comme tu l'es de ta Déesse, elle reste silencieuse dans sa quête au lieu de développer son agressivité. Seule sa foi intense va lui donner cet équilibre.

Et toi, Barka, que deviens-tu sans moi ? Ne te crois pas en Terre Promise ! Et ne prends pas tes rêves pour de piètres réalités.

Je connais ta manière de brouiller les cartes, de mélanger les territoires, et d'enchâsser les univers les uns dans les autres. Je te sais à la fois enthousiaste et distancé. Bonne manière, tout compte fait, de rééquilibrer les frontières dans le cœur même de tes amours. Tu ne feras pas comme Champollion qui associe l'Égypte à la «résurrection des pays perdus» ! Le tien, "Temps retrouvé", est du à la faveur des Cieux, et surtout au rôle que tu

as joué dans l'éducation d'Imane, sosie de Néférourê, fille de Hatchepsout, éduquée par Senmout. Je ne t'insulterai pas en te retraçant la complexité des filiations ! Le Charme Vili a dû te dire que tu feras revivre la Pharaone comme personne... Mais à quel prix ?

Tu me manques tu sais, mon cher Barka, comme la rosée que l'herbe flétrie attend dans l'impatience.

«Ne mords pas plus que tu ne peux mâcher», comme on dit chez vous en anglais. Et ne m'appelle surtout pas parce que tu as reçu ma lettre. De ce côté, tu es formel et programmé. Je voudrais tant que tu agisses et réagisses sous l'impulsion de ton cœur ! Mais là c'est un autre chapitre que je n'ouvrirai pas avec toi aujourd'hui. Tu connais mon franc-parler... et tu ne l'apprécies pas toujours !

Je t'embrasse fort.

Francine

IX

Au souffle du délire : s'effeuille la raison

Pourquoi et qui veut me tuer ? Des menaces pèsent sur moi, scribe de première et dernière heure, depuis que je suis arrivé dans ce pays qui ressemble à un cerf-volant dont la tête, composée du delta, vogue vers sa disparition par une mer dévorante. Pourtant je suis choyé des Dieux, de la critique et du public, comme cette rainure triangulaire dont la queue ondoyante lézarde le désert, tout en le ranimant lorsque la nature agonise. Cerf-volant, dis-je, je plane dans le ciel de *Om ed-Dunya*, ourlant le néant de mon verdir, ces taches d'écriture vues d'en-haut qui accentuent l'or des sables par leur floraison foncée.

Les nuées du fleuve cerf-volant me renvoient à l'origine Nout, fille de Shou et épouse de Geb, femme arquée sensuelle et maternelle. Ses pieds touchent l'horizon oriental ; son corps se courbe et forme la substance et l'âme du ciel, et ses bras s'ancrent aux frontières du Couchant, comme

des ramures enlaçant la terre de leur charme infini. Dans son corps azuré, je navigue lors de cette expédition au royaume de Pount dont l'amulette Vili est la preuve irréfutable que ce pays se situe sur la côte africaine et non celle d'Arabie. De plus, ma Déesse et moi avons conçu et nommé les terrasses du Deir el-Bahari, «Myrrhe de Pount», pays originel des Dieux. D'ailleurs les historiens de l'époque ont prouvé que Hator et Horus étaient originaires du même pays, que mon portrait est certainement gravé dans le bas-relief du temple. L'usage de l'encens dans la tradition judéo-chrétienne remonte aux ancêtres de la reine de Pount.

Mon portrait, en compagnie de Hatchepsout, devant son cartouche ou en audience avec elle, a fait couler des flots de haine dans le cœur des jaloux et délié les mauvaises langues. Peut-être est-ce aussi cette merveilleuse idée de creuser le sanctuaire principal dans la falaise et de le border de niches contenant des statues de la reine ? Une enfilade de trois chapelles dont la première est consacrée à la barque sacrée, plusieurs «ruptures de plans» que j'ai astucieusement harmonisées avec le cirque naturel des lieux, ou simplement l'ensemble d'une architecture souterraine généralement réservée aux tombes et autres cultes divins. Ce qui a enflammé les esprits. La mise en scène dans ces bas-reliefs de gloire a-t-elle déclenché la fureur des envieux qui m'ont lâchement gommé de l'histoire ? La métaphore du scribe revient, pernicieuse ! J'aurais du dire «détruit» ou «abattu» de l'histoire qui perdure, après tout. Elle est gravée sur les parois des murs.

Pourtant j'ai bel et bien fait cette expédition à Pount avec Hatchepsout. La reproduction du bas-relief, qui

narre toutes les péripéties de cette aventure, est soigneusement conservée au Musée Royal de l'Ontario, mieux que son original à Deir el-Bahari ! Betty vient de me le rappeler. Elle se souvient encore de mes commentaires à la suite de notre visite avec sa mère :

— Tu prétends qu'on a accusé la Pharaone d'être «ambitieuse, agressive, vaniteuse et sans scrupule»... C'est incroyable après tout le bien que tu m'as dit d'elle !

— Certains calomniateurs ont répandu la nouvelle qu'elle voulait «faire de l'argent» comme on dit aujourd'hui. En réalité, elle comptait échanger son or, abondamment offert, contre l'encens si rare au pays des deux couronnes : «Qu'on m'apporte les racines de cet arbre pour que je les fasse planter à l'intérieur de mes temples, a-t-elle dit ; et elle a partagé ses richesses et les a troquées contre le parfum mystique.»

— L'expédition avait-elle d'autres motifs ?

— Le voyage fut aussi amical et pur d'intention que le lait de Hator. D'ailleurs, Hatchepsout souligna sa propre filiation divine, invoquant son père Amon qui lui ordonna d'entreprendre cette quête pour instaurer «un Pount dans sa demeure céleste».

— Comment avez-vous été accueillis ?

— Je me trouvais avec la reine sur l'un des cinq navires et nous avions le vent en poupe. Hatchepsout était accompagnée, à l'allée et au retour, par la liesse du peuple attroupé le long des côtes de la Mer Rouge - nous avons opté pour cette route pour atteindre Pount - et j'entends encore les gens psalmodier à son passage.

Pour éviter les marées et ne pas se laisser emporter par la force des vagues, Hatchepsout amarre sa flottille à l'em-

bouchure du fleuve. On lui reproche souvent de s'être attachée à moi, d'user et d'abuser de mes services. Certains nous soupçonnent de relations intimes, d'où ce désir de vengeance qui torpille les cœurs endoloris ! Pendant près de vingt ans je suis allé partout avec elle sur la terre, le fleuve et la mer sans que personne ne considère ma présence comme incongrue. Personne ne s'étonne. Tous les regards sourient au citoyen modèle qui sacrifie sa vie par amour pour la Déesse. Comparable à ce pouvoir, j'avale chaque soir le disque solaire pour le remettre au monde chaque matin, boule de lumière fraîchement née dans le murmure de l'aurore. Que de naissances parfaites qu'un Khamsin ne peut délivrer du supplice et de la solitude.

A mainte reprises, on s'arrête pour me demander un chemin ou une rue que tout citoyen de ce pays est censé connaître. Mais il suffit que j'ouvre la bouche, «ces lèvres pincées de Jean Gabin, me dit Francine», pour qu'on me renvoie à mon altérité ambiguë, à mon corps qui n'appartient pas aux royaumes des pharaons et dont il faut, de toute façon, se méfier ! Étrange étrangeté de l'être qui fait basculer les frontières pour qu'identité éclate, nouvelle constellation, s'installant dans la douloureuse et jubilante orfèvrerie d'un humanisme nouveau.

— Et pourquoi cette disgrâce et cette mise à l'écart ?

— Tant de raisons dont je ne saurais démêler les causes et les effets ! D'abord, le mariage de Hatchepsout à Toutmosis II, son demi-frère qui monte sur le trône. Mariage qui ne laisse aucun héritier mâle, mais une fille unique Néférouré dont l'éducation m'a incombé, lourde charge freinant le temps consacré à ma création. Les historiens ont supposé qu'après la mort de cette fille, en l'an

11 du règne de sa mère, je me suis mis à favoriser Toutmo-
sis III, né lui aussi d'une concubine nommée Isis, et que
Hatchepsout mariera à Néféroûré ! Beau-fils et tante vont
aussi se quereller... Mais la reine ne m'abandonne, en réa-
lité, qu'en l'an 19, soit trois ans avant sa propre mort.

Cette triade aura des répercussions sur ma vie. Les
siècles s'écoulent, mais n'occultent pas la tragédie en pro-
mettant la transparence : sortir à visage découvert, éluci-
der les liens qui m'enchaînent au couple Imane-Ayman
auxquels je suis venu renouveler mon indéfectible fidélité,
ne point trahir Francine, celle qui m'a nanti de sa langue,
cette splendeur du lys à l'aube de l'amour qui ensor-
celle... et expliquer cette fascination du Nil qui coule au
miroitement du Soleil, ce caractère universel de mes
ellipses scripturales.

Mais l'histoire ne s'écrit pas à coups de sonde oubliés
dans les traces d'un ancêtre lointain, un jardin des mots
que je ne finis jamais de désherber avec le râteau de mon
cœur circonflexé. Bref, tout ce que je crée et qui me mène à
ma perte : me dissoudre dans les phrases que j'incarne, les
plans que j'érige, non pour donner l'exemple à suivre,
mais pour éviter le drame, le rituel sacrificiel de ma repré-
sentation mimée ou sculptée ! Ainsi se dressent les obé-
lisques hiéroglyphés qui synthétisent l'abstraction en
ordre du jour. Les érections d'écriture sont lues comme des
idéogrammes par mes lecteurs à l'affût de sens cosmique,
garni d'histoires à comprendre et à interpréter.

Au Caire, Imane reconnaît son père délirant entre deux
tombes en ruines, dans la cité des morts, parmi des objets

brisés, du linge sale, usé et déchiré. Installé dans un taudis de taule et de chiffons, abrité dans sa folie, revenant de la nécropole et du prestige. Gavé de détritux, de litanies démembrées, d'immondices, il fait le gros dos en bon chat satisfait. Une autre aurait rejeté ce père en train de se dissoudre de cimetièrre en cimetièrre parmi les clochards et les mendiants, les boiteux et les aveugles, les culs-de-jatte et les détraqués. Mais Imane refuse ce *no man's land* des oubliettes où vit Rahmane, homme épouvantail du manque qui marche vers sa disparition.

Elle compte le prendre en charge pendant cette crise inévitable dont elle se sent, un tant soit peu, responsable. Elle tente de le ramener chez lui pour racheter la faute commise. Imane n'a d'autre alternative que d'entrer dans le délire paternel, comprendre sa situation actuelle, lui qui a été sapé de ses assises sociales et financières puisqu'il a été «injustement» licencié. Elle pénètre dans son univers chaotique, assume son rôle responsable vis-à-vis de ce père infantilisé, tombé de son piédestal dans la déchéance physique et morale.

Rahmane traîne en loques, emporté non par un instinct de survie, mais par les lubies qui grésillent dans sa tête, braises sur narguilé, et nul ne peut deviner le mal qui l'étouffe ou la souffrance qu'il expire dans l'indifférence du pays.

— Baba, je t'ai préparé du *foul ou taâmia*, dit Imane à son père qui la regarde, hébété. Puis, éclatant en hoquets incompréhensibles, en lamentations rauques du fin fond du Monde, il se met à la chasser de sa cité des morts. Ses cris, à l'image d'un camp de *zabbalines*, déchirent le cœur d'Iman.

Rahmane se parle, soliloque de l'esprit du pays dont la voix à peine audible s'estompe dans la clarté de la modernité. Ventriloque du siècle à venir, il souffle son vent de folie, non pour se faire entendre des passants, des policiers, de l'état, du pouvoir, de la mosquée... mais pour disperser les graines divinatoires dont son esprit n'a plus que faire :

Souffle, ô vent souffle.

Souffle dans ma gorge et dans les Kosours.

Qui m'a volé ma fille ? Quels détours de ma mémoire ! Qui ? Ayman, ce vaurien ou Barka, ce revenant ? Moi, le condamné ? Le Pharaon moribond des âmes ? Farouk, Nasser, Sadat ? Barka mahboul, qui va semer le grain ? Qui ? La perle de mes yeux ? Je perds le Nom. Je perds mon sang ! Qui a ensorcelé ma fille ? Lequel des Toutmosis ? Des Ramsès ? Qui légitime le trône de ma Pharaone ? Prisonnier, Moi ?, de mon Imane des souffles ! Qui a creusé ma tombe ? Dans ses yeux ? Attention à l'embuscade. Les pétrodollars. Ma maîtresse, Hatchepsout. Non, nous n'avons jamais fait l'amour ! Raconte l'oubli d'Ayman. Où est le mur des lamentations ? Je cogne ma tête, j'ouvre un sourire. Où est le fils de la victoire ? Ô, vent, féconde ce Nil qui coule dans mon sang. Pourquoi renverse-t-il les felouques ? Amira, je t'aime, ma terre folle. Qui rit ? La rive de l'avenir ? Je suis Wala Haga. Je voyage, diplomate de la farine ! Qui se souvient de l'émeute du pain ? Les larmes tournoient, étoiles sur la peau ! Om ed-Dunya. Noire, sans mission. Mots pourris dans la main de Barka. Fossoyeur. Ma tête. Dans mon jardin. Mon Nil. Mon Nil bâillonne ma voix. Serpents me piquent. Finir mes jours avec toi, Amira. Je t'ai trahie, coupée en morceaux. Dis-moi, vent. Éclaire-moi. Sors de ma nuit. Empoisonné, je suis ! Je n'ai plus de secrets. Muezzin bourdonne dans ma tête. O linceul de Moukattam, ouvre-moi le chemin. Sang et désert.

Moi, père de Nisr ed-Dunya. Fruit de mes entrailles. Barka. Père. Ouvre, Imane. Ouvre Victoire. Ne me touche pas. Vent. Ma Victoire. Vent. Reviens. Viens avec moi. Viens. On va chercher la mort... Viens...

A l'ombre d'un palmier, par un jour de grâce, Betty effleure la joue de Rahmane de sa main ferme. Elle rend ainsi cet homme mûr à sa conscience juvénile.

— Je ne te laisserai pas mourir de faim, papa Rahmane. Demain nous rentrerons à la maison.

Dans un flash de raison qui tient du miracle, Rahmane suit la jeune fille jusqu'à chez lui, cette maison qu'il a quittée sans savoir pourquoi et où il retrouve Imane, préparant la fête et un feu de joie. Sans reproche, on se presse autour du revenant, on le lave, on l'habille. Rahmane se laisse choyer comme un petit garçon après une escapade. Les larmes coulent sur les joues d'Amira et d'Imane, et elles ne cessent de gesticuler pour servir à boire à toute la famille et aux invités. Amira et Betty se toisent du regard. Mais chacun peut deviner la réflexion douloureuse qui mine l'épouse, pourtant émerveillée par le retour de son mari : «Pourquoi a-t-il fallu une étrangère pour le ramener au sein de ma propre famille ?»

Et je me souviens de cette réplique de Hatchepsout :

— Pourquoi un homme de famille modeste peut-il me servir mieux qu'un pharaon ?

Toute la tendresse et tout l'amour prennent une tonalité plus intense. Le déclin du sentiment, sous l'effet de l'inefficacité, n'est plus de mise.

L'odeur de la *mouloukhia* s'est répandue partout dans le quartier, ameuté par ce parfum fort, au point de vider les

ruelles. Après le retour du père, l'attroupement des curieux et Imane me regardent d'un œil nouveau, comme si j'avais vieilli d'un siècle, tandis que Betty porte son dévolu sur le frère de son amie, le jeune Béchir.

Petit bonhomme trapu, noyé dans une grande veste noire au dos de laquelle est écrit «Caligula» en grosses lettres rouges et enfilant un blue-jean et des chaussures de tennis d'un blanc douteux, Béchir est spécialiste chez un fabricant de papyrus, ami de son père, et dont l'atelier est situé près de la prison. Il se propose de nous faire connaître les ténèbres de sa ville natale. D'abord il éclate en sourires jaunâtres, en me serrant la main du bout des doigts. Sans doute, il se demande, en son for intérieur, s'il doit rire ou exploser, accepter son sort de fils outragé, où se révolter contre moi, l'intrus vampirique et l'évanouisseur des signes. Chaperon de Betty, pin-up qui montre ses exigences, et de sa sœur qui est loin d'épouser la cadence de la sacro-sainte tradition, il aimerait me faire disparaître sans ambages, comme d'ailleurs tout autre mâle susceptible de s'immiscer dans la cohésion du clan.

La promenade à pieds nous a conduit jusqu'à la place el-Tahrir où trône le Musée du Caire dans son linceul de suie et de noirceur. Je me prépare, tel un écolier avant sa classe, à faire l'apprentissage des faits et gestes de ma reine — comme je l'ai fait pendant ma vie et surtout depuis mon arrivée au pays des deux couronnes — avant cette croisière finale, prévue comme la mort sans savoir quand elle va frapper !

L'intérieur du Musée est émaillé de merveilles qui datent de cinquante siècles avant notre ère. Impressionnants objets d'art amoncelés dans un désordre intraitable

où j'ai pu reconnaître deux sarcophages de Toutankhamon, l'un en or massif pesant 110 kilos et l'autre en ébène plaqué or. Pas de momie de Hatchepsout. Encore aujourd'hui, les recherches sont vaines !

Le Musée se révèle être un véritable marché où les objets d'art n'ont d'égal en nombre que celui des visiteurs attroupés en grappes bruyantes, cacophoniquement soutenus par des regards qui rôdent sans rime ni raison sur les légendes censées être explicatives ; en fait tellement mauvaises, tellement mal rédigées, mal résumées, que je me demande pourquoi je me suis attardé sur ces amas de trouvailles archéologiques entassées là.

Je tourne en rond comme Béchir, ce prisonnier dans sa cellule mentale. Je recule, j'hésite, je trébuche et je m'interroge sur la façon d'aborder Hatchepsout, cloîtrée dans son mutisme millénaire. Rien que ce nez fin, tellement distinct de celui de Toutmosis III empâté, étalant ses narines comme une tente du désert.

Béchir palpe l'amour qu'il ressent pour Betty et que la destinée lui a envoyée, casquée de certitude. Au lieu du foulard sur la tête, écho de toutes les tergiversations, c'est la petite casquette qu'elle porte, visière sur le cou, qui l'intrigue par sa façon de rehausser la féminité de Betty.

— C'est un miracle ! Je suis fou si je ne m'empare pas de cette Beauté...

Dans la force de son élan amoureux, il lui propose le mariage, justement là dans le Musée du Caire, devant tout l'or étalé aux quatre coins des temps et des prestiges. Ici la richesse est de mise, égale à celle d'antan quand les ancêtres l'exposaient partout, alors qu'ils tenaient cachés

les flacons d'huile, de parfum et d'encens, seuls objets susceptibles d'être dérobés. Betty accepte la proposition de Béchir avec une petite étincelle de joie dans le coin de l'œil. Des soleils torrides se mettent à tourner dans sa tête et son corps en feu craque sous le poids de cette nouvelle charge de bonheur dont elle est prête à assumer les avantages et les responsabilités.

Betty prend plaisir à vivre parmi la surpopulation égyptienne, sa profusion nauséuse, ses intrigues baroques et sa saleté prévalante. Elle n'a pas hésité à s'engouffrer dans le «trou» cédé par Imane au flanc de la pyramide, qu'elle habitera peut-être avec Béchir. Mais ce ne sont là que des projets en l'air, élaborés dans le feu de l'émotion. Ils découvrent la cité des morts incrustée à l'intérieur de grandes ténèbres. Betty aime aussi flâner dans le métro rutilant construit par les Français, seul endroit au Caire où la pollution et le tabagisme sont exclus. Le métro restitue l'atmosphère aseptisée d'une ville moderne. En partant de la place el-Tahrir, nommée Station Sadat, elle parcourt un tronçon de cette ligne unique, traverse celle de Nasser pour aboutir à celle de Moubarak, avec la sensation grisante d'avoir empalé l'histoire turbulente de l'Égypte actuelle. Incompréhensible trajet d'astéroïde dans la réalité du passé récent. L'amour, heureusement réputé pour déplacer les montagnes, sait ébranler l'épaisseur du temps !

Je demande la salle 43 pour admirer une dernière fois la merveilleuse sculpture de Hatchepsout au visage gracieux, décidé et volontaire : petite bouche en cœur, sourire à peine esquissé, nez divinement effilé faisant rayonner

les joues et les yeux en amandes... Au moment même une manifestation inattendue éclate juste en face du musée, place de l'indépendance.

Rahmane, pris au piège d'une foule déchaînée, s'interpose en médiateur fantoche entre les manifestants et les forces de l'ordre, boucliers en mains et gaz lacrymogène en éjection. Complètement dépassé, emporté par la rage qui torpille les corps et les esprits, il est violemment pris à parti, agressé et déchiqueté par la brutalité qui trouve là un terrain favorable à son déploiement sauvage. Patriote inconditionnel, Rahmane s'est interposé pour que les citoyens vivent leur soif de vie dans la lumière foudroyante du caprice des jours.

On ne saura jamais s'il est allé droit vers son trépas, conscient de la gratuité de son intervention, s'il a été poussé par quelqu'un dans cette catastrophe, ou s'il s'est simplement trouvé là par hasard tirailé entre policiers et manifestants. Sa mort sans but ne suscite aucune réaction publique, étatique ou religieuse. Elle contribue seulement à augmenter le chiffre des tués par cette mécanique additionnelle, seule à déclencher la fureur de connaître la vérité.

En sortant du Musée, je me trouve confronté à la violence. Surpris et perdu dans cet imbroglio inattendu, Imane m'apprend le décès de son père. En larmes, pétris de douleur, nous irons identifier le cadavre : un corps tailladé recouvert d'un sac en plastique, comme une trouvaille archéologique sans note explicative. Il est emporté par une ambulance pour une autopsie hypothétique qui n'apportera aucune réponse à la tragédie. Amira et sa famille iront s'enquérir à l'hôpital des différentes versions de cette agression qui les a décimées.

Le lendemain, on expose Rahmane linceulé auprès de la mosquée Omar Makram dans un Siwane, parloir funéraire où l'on retient les défunts pour des prières spéciales, juste à côté de la place de la liberté. Le lieu de recueillement, délimité par une sorte de tenture faite de tapis persans rouges et éclairé d'ampoules foudroyantes, contraste avec les autres bâtiments par son aspect temporaire mal adapté à la permanence de la mort ! Au fond, des haut-parleurs assourdissants diffusent des versets coraniques que tout le quartier est censé ingurgiter au passage.

Une partie de moi vient de mourir. Je me revois dans l'aura de cet homme loyal dont la vie, un tant soit peu identique à la mienne par la gérance du patrimoine de l'état, m'a rapproché de lui surtout lors d'un échange de vues, parcelles d'une réalité encore toute proche. Je me souviens du dialogue récent à Garden City, face à la tour des télécommunications, entre les deux rives paisibles du Nil. Impression d'un soliloque. Sortant de sa mélancolie, il me demande :

— Parle-moi de la mort et de son absurdité. Je n'ai de réalité que mon corps pensant... et la pensée ne m'empêchera pas de mourir !

— Ta ville regorge d'hommes et de femmes qui vivent, justement, à la recherche de ce sens qui t'obsède. Chercher un sens à tout, c'est de la folie !

— Je suis peut-être fou... J'ai toujours voulu poursuivre l'Éternité.

— L'éternité, beau corps que tu veux posséder pour survivre, n'est à posséder par personne. Je la poursuis moi aussi, même si elle m'atrophie, au passage à l'écrit,

juste pour sentir son frisson, le temps d'un éclair... et puis, c'est la mort ! Et j'ajoute, non pour clore la conversation, mais pour saisir au vol le souffle qui nous a fait exister en paroles :

— Tu vois, c'est toujours cet obélisque sacré qu'il faut bander pour scribe-voyager l'amour au Ciel... tout en sachant que les nuages qui s'y gravent se dissoudront en pluie illico !

X

Détour et révélation : Abou Simbel des lunes

— Un détour à ne pas manquer, me dit Francine, tout en me recommandant de me lever très tôt pour ne pas rater l'avion.

En annonçant à Ibrahim qu'il va faire beau aujourd'hui, je reçois une réponse qui me méduse :

— La journée est belle par votre présence parmi nous, *Ya Bacha!*

Accéder au rang de Pacha semble chose naturelle dans ce pays ! Il faudra attendre des semaines et des mois pour mettre pied sur le bateau sacré des croisières et pour que je sois considéré comme un simple mortel. En attendant de m'embarquer sur le Sėti Ier, je poursuis ma quête par un voyage-éclair à Abou Simbel, lieu des grandeurs agrées déjà par la sonorité d'un nom cymbalant dans les airs et dans ma tête !

Mais, au fait, pourquoi Francine veut-elle m'arracher à l'histoire en train de se créer sous nos yeux par le lâche meurtre de Rahmane ? Elle insiste pour m'écartier de la scène de l'enterrement en me lançant sur d'autres pistes dont elle seule connaît les aboutissements ? Le Barka, en moi, n'est pas dupe, il aime jouer au naïf en faisant l'âne pour avoir du son ! Je me suis pourtant rendu compte que Francine n'a pas ménagé ses efforts pour rapprocher le jeune couple égyptien d'un mariage de plus en plus certain. Elle élimine par la même occasion le lien qui m'attire, mais qui reste gênant à plus d'un égard ! Francine possède le talent d'enfourer sa jalousie sous des torrents d'actions de grâce, comme des nuages qui obscurcissent le paysage sans pour autant lui enlever ses formes ou sa visibilité.

Dans l'avion, je me perds dans le désert infini qui déclenche en moi une angoisse poignante jamais ressentie auparavant. Les dunes de sables à perte de vue, les arêtes tranchantes d'éminences rocheuses me menacent de leur solitude ; l'absence de végétation m'emprisonne et suscite une nausée incandescente qui creuse en moi la tourmente de mort que seul le Nil pourra réhabiliter de sa verdure. Solitude à tir d'aile qui m'isole aux yeux narguants du Dieu au corps d'homme, à la tête de faucon coiffée du disque solaire.

Dans ce désert sans frontières, je comprends la vitalité du Nil, source absolue de tout embryon propulsé vers l'existence. Immense page blanche aux bosselures qui créent l'extase pour mon esprit, prêt à sauter sur le moindre indice, afin de camper mon réel hatchepsoutique. Le fleuve de son encre bat son cœur, coule, méandre et arpenne, dans l'éclat et l'ordre d'un soleil enflammé, la trame du voyage et l'illimité du même.

J'aperçois une route goudronnée qui coupe en deux l'horizon désertique régulier et un nouvel espoir naît de cette traversée aérienne. Des myriades de visages sans voix gravitent autour de deux temples calfeutrés dans la chaîne libyque. Au Sud, dans la falaise taillée, la gloire de Ramsès II ressasse, à haute voix, l'histoire de sa parole de pierre confirmée par Amon Ré, le Père de tous les dieux. Au Nord, se faisant plus petite, à l'échelle humaine, Néfertari, l'épouse du pharaon, ose à peine lever le doigt bien qu'elle ait été, elle aussi, nourrie et soutenue par Hator, déesse nourrice de Hatchepsout qui lui a prodigué son lait et son amour !

L'avion vire et le soleil m'éclate au visage, tel un poignard de vérité qui argente l'eau dormante de sa quête perdue dans le Nil généreux et insouciant :

— Saurais-je un jour si l'eau anime la terre qu'elle isole, en gouttes de rosée dans un vase délimité, ou si c'est la terre qui façonne l'eau en lui faisant épouser le charme et les contours de ses limites enfiévrées ?

Depuis des siècles, des Cheikhs ont prédit le désastre pour quiconque ouvrirait un temple et viendrait perturber la clôture du temps. Mais c'est le vent qui ensable et désensable le pharaon assis sur son trône ; les traits finement ciselés maîtrisent l'équilibre malgré la disproportion qui pousse à l'extase. Il en est de même du corps d'Imane voilé et dévoilé au gré des modes et des convictions. Alors le silence s'épanouit et se clôt pour que l'altérable s'entérine dans les esprits. Miracle du précaire qui résiste à l'oubli !

Ainsi, le bruit a circulé qu'Amira était présente à la manifestation des barbus devant le Musée, assez active même, non pour revendiquer des droits et la libération de la parole et des prisonniers politiques, mais pour mener son mari là où il aurait maille à pâtir. Tout le monde fait ce

rapprochement, incroyable au premier abord, entre le crime originel raconté par Ibrahim et le morcellement de Rahmane ! Serait-elle jalouse ? De qui ? Son mari avait la réputation d'un homme modèle qui forçait l'admiration. Peut-être cachait-il bien son jeu ? Pour moi, c'est surtout son autorité suprême qui fut la cause de toutes les tensions familiales et de son funeste destin. N'a-t-il pas refusé catégoriquement la demande en mariage d'Ayman, malgré l'intervention d'Amira et des amis ? Et qui dit qu'il ne maltraitait pas sa femme en cachette ? Rahmane avait un caractère ombrageux ; sa perversité n'avait d'égale que l'eau qui dort.

— A supposer qu'Amira ait conduit son mari à son éclatement, elle ne l'a pas, pourtant, dissimulé dans un sac en plastique pour le jeter dans le Nil, me dit Francine.

— C'est vrai, mais l'imagination des gens les emporte au-delà du vraisemblable... et à partir d'un rien, ils brodent des histoires hallucinantes !

— Si l'exagération ne t'étonne pas, Amira va sûrement nier cette hypothèse. Il n'y a aucune preuve pour étayer les suspicions.

— C'est peut-être un crime d'intention sans qu'il y ait un homme à découper en morceaux ! Je ne suis pas sûr qu'Osiris ait été rondellisé en quatorze parties, mais son frère Seth a bel et bien tout fait pour le tuer.

On a pu extirper des eaux, afin d'éviter leur noyade, les quatre statues géantes de Ramsès qui le représentent à travers les âges d'une longue vie de quatre-vingt-seize ans. La solidarité internationale s'est monopolisée pour sauver des eaux du Nil un héritage déjà ébranlé par un tremblement de terre qui a fait craquer la deuxième statue à partir de la gauche, et lui a brisé le buste à hauteur des genoux.

La tête fracassée de Ramsès II gît au-dessous de ses pieds. Seule une oreille intacte, immensément ouverte, vigilante et attentive aux rumeurs des Grands Absents qui rôdent autour d'innombrables destins refoulés ! Oreille déchue pour avoir nié la leçon de la Pharaone, l'aïeule gênante dont il a gommé la mémoire avec tant de hargne.

Les trois autres têtes de Ramsès II restent magnifiquement coiffées du nemès que surmonte le pschent, symbole du pouvoir des deux Égypte. Dans une salle à huit piliers osiriaques qui aboutissent à trois nefs, Ramsès est ici gagné en Osiris. Décors de scènes militaires sur les murs : embuscades et attaques des Hittites et riposte du Pharaon lâché par ses troupes. Ainsi sa Majesté se tourne vers son père Céleste Amon, l'appelant du fin fond de ses entrailles :

— Ô Dieu des Dieux, me voici entouré d'ennemis, assiégé par l'inconnu. Tant de pays étrangers se sont ligués contre moi. Je suis seul. Mes troupes m'ont abandonné et mes appels butent contre le silence. Toi seul peux entendre mon écho du fin fond d'Héliopolis. Ta voix m'encourage et me prête main forte.

Et sa prière d'être entendue...

Victoire est remportée ! C'est ce triomphe de la paix sans guerre qui galvanisa Hatchepsout. La charpente de sa puissance se voit révélée par l'effet d'un rayon X. Que la paix soit !

Au lobe de l'oreille gisante, Francine s'est mise à lâcher petit à petit des secrets qui me spiralent dans l'histoire. Je capte avidement l'initiation qui perle d'un autre monde :

— C'est aux pieds de ces colosses qu'Ayman a tenté de résoudre son dilemme : quitter ou ne pas quitter son pays, sa terre d'enfer où s'enclave le paradis perdu de son enfance. Sa liaison avec Margaret lui a fait miroiter le rêve

de prendre la direction de son agence à Toronto, mais il s'est vite rendu compte qu'elle n'accepterait en aucun cas d'être reléguée au rôle de femme au foyer ! Cette incapacité d'endosser sa tradition sur le dos de l'étrangère lui a ouvert les yeux... Mais bref, d'après toi, comment ces pharaons ont-ils réussi à plier tout un monde à leur magnificence ?

— Au départ chefs de bandes organisés en tribus, ils se sont monarchisés dans des Soleils déifiés par tant de guerres et de victoires, non seulement pour qu'on chante leurs faits et gestes, mais aussi pour sauvegarder le Nom de l'équinoxe qu'effeuillent les faucons sur leurs têtes.

A l'intérieur, intime, la salle hypostyle exhibe discrètement la modestie de ses deux rangées de piliers où le beau visage de la Déesse est flanqué d'oreilles de vache, en aucun cas semblables à celle que le tremblement de terre a fait cascader aux pieds de Ramsès II. Hator, vache sacrée dans le sanctuaire de l'amour, fait rêver dans ce lieu accueillant et frais qui contraste avec le monde extérieur, hostile et écrasé par un soleil torride. Les oreilles maternelles qui ont incité Hatchepsout à sa parole, semblent lancer leurs boules de cire prégnantes de silence. J'écoute religieusement :

Et soudain, tout mon être se met à frissonner, mon visage à brûler sous le brasier de mon émotion et de ma timidité, car je sais que Hatchepsout se tient là, bien vivante, derrière la présence cachée de sa momie. Inutilité de ce magnifique sanctuaire construit rien que pour elle puisque je découvre là, au comble de l'émoi, que mes pires ennemis ont déplacé ma bien-aimée dans ce temple hatorique. Je me sens digne d'elle, des vagues de confiance m'envahissent et mon cœur affamé d'amour s'emplit d'un feu de joie. Tout naturellement, chacun de nous a su

trouver sa place : elle, divine par filiation et droit de naissance, moi, créateur et conseiller par mon bon vouloir. Pas de lutte pour le pouvoir, aucune contrariété... sauf à la fin, sans doute par usure ou calomnies.

Francine, par contre, bafouée et évincée par ses exigences, conséquence de ses mouvements de faiblesse, se comporte en femme aigrie. Je lui pardonne ses sautes d'humeur. Parfois, généreuse malgré tout, elle m'aide dans ma quête :

— Tu es un homme gâté, me dit Francine.

— Non, morcelé, tu veux dire ! Et chaque morceau offre ses gâteries... tout le reste, il a fallu suer pour l'obtenir !

— Les femmes t'aiment, moi la première.

— Pourtant, tu viens de me confier à la Déesse.

— De celle-là, je n'ai pas peur ! Elle est morte et enterrée.

— Oui, et on ne sait où... Mais, maintenant je viens d'être miraculé par sa momie, plus vivante que jamais, sous la troisième nef du temple. N'as-tu pas vu la craquelure du sixième pilier juste à sa base ? Elle m'a été révélée par le Charme Vili ! D'ailleurs, je cherche encore le nez de son Sphinx.

— Oui, tu nous en as rebattu les oreilles ! Ayman peut t'aider.

— En m'offrant le Charme, il m'avait promis de me raconter d'autres faits et de me fournir d'autres renseignements qui pourraient m'ouvrir la voie.

Les souliers blancs Adidas s'étouffent sous la poussière ocre qui pénètre jusqu'à la plante des pieds malgré l'étanchéité du caoutchouc. Les chapeaux et les visières s'aurolelent d'une sueur qui dégouline discrètement sur les fronts et les sourcils. Les caméras s'épuisent à force de prendre des clichés de cette tribu des Ramsès, nichée dans le flanc de la montagne et sauvée des eaux pour la postérité.

Tableau d'une famille sereine. Chacun de ses membres occupe la place exacte qui lui revient selon son rang et son prestige. Portraits finement ciselés dans les arcanes d'un temps pourvoyeur de paroles sous l'éclat d'un soleil présent, déliant ainsi les langues assoiffées d'anecdotes pour meubler le vide qui taraude les visiteurs du jour.

Isis est assise royalement sur son trône, la tête surmontée d'une paire de cornes de vache qui avalent un superbe disque solaire virant au marron. Elle pointe de sa main droite la clé de vie et, de la gauche, tient le sceptre Ouas, dit «le flux du verbe, la sève nourricière». C'est, au fond, celui qui s'est créé lui-même, celle qui s'est créée elle-même...

Margaret reste séquestrée dans le mystère. Elle est présente là dans la densité de l'histoire qui fait sentir la légèreté de son ancrage. Sans complicité, elle est rejetée dans l'admiration béate comme si un jeteur de mauvais sort lui avait enlevé tout jugement.

«Self-made woman», pense Margaret. En une série de clips-éclair, elle revoit les divers pans de sa vie : sortie des carcans de la famille et de l'église catholique pour tomber dans l'adolescence douloureuse des années soixante, puis amoureuse de ce jeune et brillant avocat — mais était-ce de l'amour ? — qui l'a faite tomber à ses pieds. Elle a tout fait pour l'épouser, allant jusqu'à sacrifier ses propres études à la carrière politique de ce mari, émule de Trudeau, celui qui a ouvert la porte à l'immigration, œuvré à l'unification du pays en incisant la *Troisième Solitude* entre les deux peuples fondateurs, ces pôles opposés du Canada. Elle a cru au nouveau sang qui viendrait irriguer les ethnies fondatrices de sa nation. Et pourquoi pas à celui d'Ayman, l'Égyptien affable et sentimental que sa féminité à fleur de peau attirait ?

— Ça y est ! se dit-elle : il est là ce Double Pays compris

entre les deux cornes de Hator, et Ayman tient la clé de vie toujours à la main.

Il lui avait expliqué que la boucle représente le delta de la Basse-Égypte, le trait horizontal la capitale Memphis, le vertical le Nil de la Haute-Égypte. Mais sa clé de vie esquisse d'autres seuils que l'amour salue, tel un ange de Michel-Ange dans la Sextine du verbe *in voto* : l'arrondi féminin et l'ouverture de son sexe que pénètre un Nil se fluidant, phallus auréolé confirmant la loi fondamentale du vital.

L'amour fugace né d'un regard tendre sur un sol étranger a fait fondre Margaret comme les tourbillons de neige qui vite se volatilisent au contact d'une douceur printanière. Mais Ayman, sous un soleil d'incendie, se sent glisser malgré lui vers Imane qu'il essayera de ramener à lui aussitôt après la visite de Abou Simbel. Pourra-t-il se racheter ? En attendant, le nom d'Imane et sa foi soufflent en lui une voix pleine d'appréhension et d'espoir... Les noms de Dieux et de Pharaons qui neigeaient dans la mémoire de Margaret, s'agglutinent. Dans la sienne, ils sont partie prenante de sa vie quotidienne, en tissent la trame et la chaîne.

— Miracle ! lança Ayman en ma direction. Je ne sais comment la foi a fondu sur moi après mon aventure avortée avec la Canadienne. Toutes ces fois de mon héritage, du début jusqu'à la fin ! Arriverons-nous à cohabiter avec nos différences ? Seul *al-Imân* est capable d'y répondre.

Cet aveu ouvre les yeux de Francine qui, pour la première fois, prend conscience de son impuissance à unifier le corps morcelé de son amant, moi Barka Bousiris, scribe-voyageur dans l'épaisseur du temps. Reconstitution problématique et insoluble même si elle a tenté, de temps à autre, de la résoudre. Contrairement à Isis, pourvoyeuse

de vie à satiété, elle est de plus en plus convaincue que le seul moyen de me rendre un et indivisible eut été, en temps opportun, de me prendre gentiment par la main pour que, d'un commun accord, nous nous en allions à jamais folâtrer dans les jardins fantômes, jumeaux de Bagatelle, si pourvoyeur de bonheur. Mais, à cette époque, et sans le savoir encore, j'étais déjà infecté du germe maléfique qui a emporté tant d'égyptologues trop aventureux.

Avant de me rendre à Abou Simbel, détour conseillé par Francine, j'ai découvert la momie de sa momie, mon autre moi-même qui a réhabilité mon amour passionnel. Je m'imprégnais progressivement de Hatchepsout à travers la chair de Francine. Sans savoir exactement ni pourquoi ni comment, elle a obéi à ma douleur dans l'espoir de m'emmener dans son Éden aussitôt qu'elle a perçu le danger de mon éloignement. Bien sûr il me semblait que j'étais toujours le même vis-à-vis d'elle. Aujourd'hui, sans cet élan strié de brûlures, nos sentiments ne seraient pas les mêmes. En un éclair de temps, Francine réalisait que l'amour la traversait sans l'atteindre.

Comment les choses en sont-elles arrivées à ce point ? Comment ai-je pu en venir à idolâtrer cette Pharaone tout compte fait assez antipathique ? Francine, à peine remise de sa tentative de suicide manqué, a pris la décision héroïque d'attaquer le mal à sa racine. Michel la courtisait depuis longtemps, elle l'a épousé. Acte de bravade dans le secret espoir de me faire souffrir, de me chérir envers et contre tout, tout en se gardant physiquement intègre pour le mari attentionné, mis dans sa vie à défaut d'un «Barka» qui s'envolait en fumée. Me priver d'elle, c'était en quelque sorte me punir, mais en vain. Elle n'avait fait que me soulager. Le destin m'avait rendu libre, non sans m'avoir dédommagé en la faisant mère, ce qui avait atté-

nué et sa douleur et sa culpabilité. Je n'en avais pas changé mon fusil d'épaule pour autant !

Me revoir, c'est réveiller son ancien vœu. Je la quitterai bientôt, elle le sait, trouvant le mot de passe de son Sésame pour rendre Hatchepsout à la vie, ou moi à la mort... mais qu'importe ? Ce sera sans elle. Des idées sombres la tenaillent. Elle me veut pour elle à Bagatelle, sur le sol de notre enfance, et non dans les jardins de Thèbes. Là, près des iris nourris de l'eau de notre entente, elle sait qu'elle me retrouvera au nez et à la barbe de Hatchepsout.

Francine revoit l'image sur laquelle nous rêvions autrefois et qui représentait la reine Cléopâtre, belle et altière devant la mort. Nous admirions son courage à braver l'aspic caché dans les figues offertes par un esclave. Francine y avait sans doute puisé l'idée de son suicide, et moi ma révélation. J'avais regretté que le nez de la reine ne puisse pas subir une amputation pour avoir l'opportunité de lui en substituer un plus fin. Voilà, à coup sûr, d'où me venait l'obsession des nez, de ma culpabilité à remodeler Cléopâtre, bien-aimée naissante, pour la rendre conforme à mon désir.

L'ancienne angoisse renaît. Quelle autre ressource que celle de me voir disparaître le premier pour aussitôt me rejoindre ? Tentation que Francine chasse très vite, car elle n'en est plus là ! Curieusement elle ne peut s'empêcher de penser à l'astuce d'Isis qui avait pouvoir de créer le mal pour aussitôt le défaire, au panier de figues de la reine emportée en pleine jeunesse et dans la gloire de sa beauté. Quant à moi, je raffole de dattes, c'est bien connu. Elle m'en prive toujours, prétextant que le sucre est mauvais pour ma santé, mais Ayman dévalise les cales du Sêti Ier pour m'en apporter de pleins paniers.

Francine retrouve instantanément le calme. La tentante remontée du fond avorte. Est-ce aimer que souhaiter posséder ? Elle pense à Imane, à l'enfant à naître, fils conçu par l'union que j'ai soudée. Mais Francine a pensé le mal, et Hatchepsout élevait des crocodiles...

Activer la quête ! *Ce souhait de mort* francinien qu'elle est venue pousser en scarabée du renouvellement ! Je suis transporté, montagne d'histoire humble et modeste dans la légèreté de mon être. J'apprécie le raccourci, hypothétique au départ, mais qui a suscité en moi l'amourir, ce dispersé du sentiment qui, comme le sang, irrigue et ignore à la fois le corps pour y circuler dans la chaleur de la vie. Un bonheur inexprimable est en gestation dans mon royaume intérieur ; je resterai sans doute menacé dans ma percée du réel et du jour. J'accorde tout cet inexprimé à mon désir de la Nubie-chair de ma pensée. Ainsi, mon être s'inscrit dans les échanges qui le délivreront de ses tourments de fixité.

Cette provocation s'attache au hasard comme la pierre qui se fait tailler ou le mur qui subit l'agression du pic et du marteau pour que bas-relief soit. Sensation enfiévrée de velours : repartir à zéro, forger à chaud et créer une nouvelle vie avec Hatchepsout... peut-être un tournant qui étancherait ma soif de caresses, de tendresse et de volupté.

Dans l'avion du retour, Francine livrée à la fraîcheur d'un plaisir étrange, se réveille de ce rêve mirobolant où tout lui échappe : ma dérive semble la défaire. Ressuscitée dans son corps en transe par un soleil dédoublé qui la poursuit de son halo, elle s'y fusionne pour augmenter son intensité dans une sorte de fatalité perfide d'où elle ne peut s'extraire. Déjà elle se love, palpitante, dans mes bras, hirondelle blessée par tant d'adversités qui cherchent refuge dans la chair dorée du temps immémorial.

XI

Le corps éclaté : au Caire des litiges

L'autopsie du cadavre de Rahmane est formelle : il a été tué par la balle d'un policier, puis tailladé par des couteaux à cran d'arrêt. Comme la responsabilité du meurtre revient pour moitié à l'état, on a étouffé l'affaire. L'autre moitié restera dans le flou. Double anonymat, officiel et civil, qui s'ajoute au dédain pour le corps total. Rahmane ne sera donc pas transformé en la coulée de lumière qui est devenue la momie de Ramsès après son miraculeux sauvetage. On s'est simplement borné à le rapiécer, à recoudre ses lambeaux de chair éparpillés sur le sol natal ingrat, pauvre et récalcitrant. C'est à ce moment-là que l'on s'est aperçu qu'il lui manquait un membre essentiel, générateur de jouissance et de vie. Son pénis s'est volatilisé dans l'espace chamarré de la place el-Tahrir. Introuvable, aussi bien devant le musée, que dans les ruelles écœurantes, ou dans les artères qui fracturent le Mouquattam, ou encore

parmi la foule grouillante truffée d'Érinnyes qui tournoient au-dessus de son corps éclaté.

Où est donc passé le pénis tranché dans la vigueur de l'âge ? Quelle fêlure l'a englouti ? Quelle animosité a suscité cet acte barbare dont l'intention restera lettre aussi morte que le secret d'un tombeau ?

A l'instar d'Isis, les femmes que Rahmane a connues ne pourront plus jouer de sa trompette pour le ramener à la vie. Cette banditure du verbe érectile me revient, tel minaret fortuit qui indique les montées et les baisses du baromètre sentimental. Un monde vient de chavirer à quelques mètres du Nil. Ne persistent que des vagues de regrets qui ont du mal à remonter jusqu'à la source de la création. Mais le phallus étripé continuera à faire couler son encre douloureuse dans le chant des émois où moi, Barka-scribe, et mes amis nous nous débattons. Confuse parole aux répercussions incontrôlables à l'intérieur et au-delà du pays, des croyances et des suppositions.

Le défunt n'entamera pas, comme Hatchepsout, son voyage vers l'Adès, royaume souterrain d'Osiris, car l'accès exige la momification du corps. Les tombeaux pharaoniques défient les âges même quand on s'ingénie à les perdre ou à les disperser dans l'inconnu. L'enterrement de Rahmane à même la terre, selon la tradition islamique, ne laisse rien émerger sauf le doute connu des gens malmenés jusqu'à la moelle de leur identité. Le pays vient de perdre une de ses flammes, et aucun jugement ne sera rendu. Le corps en lambeaux de Rahmane n'a pas fait tressauter ses spasmes ultimes dans la nouvelle enveloppe nationale, mais il a emporté tout le monde vers l'écoute essentielle du devenir. S'il n'a pas retenu l'attention de la

presse du pays, il a fait vibrer la corde du souvenir chez moi qui n'oublierai jamais sa question scabreuse :

— Pourquoi cette société est-elle toujours pressée de perdre son sang dans des luttes intestines ?

Et dire que c'est la police qui a tiré sur la foule à bout portant ! Elle, censée protéger les droits du citoyen ! Et pourquoi les barbus se sont-ils acharnés à vouloir prendre le pouvoir ?

— Il n'y a point de fanatisme pur, il est toujours maquillé, m'avait dit un jour Imane.

Me voici aujourd'hui étouffant dans la pesanteur de l'atmosphère, écrasé par l'absurdité du sort, auprès de cette fille endeuillée, incapable de trouver le moindre indice pour clarifier les soupçons.

Personne n'est à blanchir ou à condamner totalement. Tous sont coupables. Le criminel se niche dans chacun des êtres de cette aventure audacieuse à la bordure du mythe et de la vie. Le crime ne s'est pas envolé dans l'anonymat : personne n'est tenté de révéler sa faute ou son secret. Le rituel subtil fait partie de la vie. Il est inscrit sur les bas-reliefs ou les parois des demeures éternelles. Osiris ne présidera pas, en blanc, à la pesée des âmes avant que Képri, porteur du scarabée de l'éternelle renaissance, ne rende le souffle au défunt grâce à la croix de vie.

Aucune distinction majeure entre la tombe de la pharaone et celle de son scribe Senmout. Celui-ci sera inhumé dans une *mastaba* qui comporte un caveau, sorte de puits inaccessible sans fond où l'on dispose son sarcophage et tout ce qui lui sera indispensable dans sa vie de l'au-delà, et une chapelle où seront représentées les scènes de sa vie

antérieure. Quand les survivants viendront se recueillir sur sa tombe, ils seront d'abord confrontés à sa statue, jambes croisées et papyrus en mains, puis à la stèle, une «fausse porte» qui leur permettra d'entrer en contact avec lui. Aux pieds de la stèle ils lui déposeront encens, nourritures et boissons. Par le *serdab*, impasse des impasses, le disparu pourra s'alimenter et respirer les parfums terrestres offerts en libations et en honneur à sa mémoire. Voilà pourquoi je cherche encore le nez dont Hatchepsout a été privée. Ce sens indispensable, lien indéfectible et persistant entre la vie d'ici et celle à venir. Toute ma vie, je me suis acharné à sauvegarder le patrimoine des sources langagières et culturelles de ma Pharaone. Pour rien au monde je ne souffrirais de la spolier, même un temps soit peu, de ce qui me revient de droit et de tradition.

Le repli des carcans religieux et politiques ne sauvegardent plus le rêve d'un monde meilleur ! Il est devenu si facile de sacrifier cette vie ici-bas. Plus rien n'est à perdre lorsqu'on se retrouve démuné. Après l'enterrement de Rahmane et les effusions de larmes, personne n'a faim.

Quelques jours plus tard, Francine invite la famille et les amis à déjeuner à Filfila, un restaurant typique qui porte bien son nom de «piment». Il n'y a pas que la nourriture qui soit relevée. Le goût fort entretenu par le redoublement de la syllabe «fil», m'excite le palais aussi intensément que le parfum des clochettes de jasmin qui a embaumé mon enfance. Ce fugitif retour aux sources de mon pays natal, par la voie olfactive, intensifie mon désir de rejoindre ma Déesse. Je ne me perd pas pour autant dans les nostalgies oiseuses ou le manque réel et imaginé.

Le restaurant est construit dans une impasse entre deux rangées de bâtiments. Cet entre-deux lugubre et mal famé est devenu, du jour au lendemain, un lieu de régal tout en bois sculpté. Singes empaillés, serpents, loups et autres animaux sont suspendus aux poutres. Toutes sortes de bibelots poussiéreux exhibent leur mutisme dans cette retraite qu'embaument les senteurs mêlées des plats traditionnels : *foul*, *taamia*, *basal*, *tahina*, *baba ghanouch* et *assir limoun*, en réalité une piètre limonade affreusement sucrée. Au dessert, la *Mahlabia*, sorte de pudding au riz gélatineux et sucré, fait s'esclaffer Béchir. Éclat de rire gorgé de sous-entendus. Cynique, il y voit une allusion aux seins blancs de Betty. Même balancement, même rythmique dont il aura tout loisir de gélatiner son avenir.

— *Mahlabia*... et il me tend un menu-souvenir en arabe et en anglais.

Betty s'est mise à évoquer le temps où elle rendait visite à Rahmane, le père substitut déchu qui gardait dans son délire quelques grains de sagesse. Elle l'avait adopté et parfois nourri à sa faim. Il lui offrait, en effet, l'occasion unique de vivre sur l'arête du temps, dans une famille égyptienne pas tout à fait comme les autres par la vigueur de ses soubresauts irrationnels. Songeuse, elle évoque avec nostalgie ses déambulations avec Rahmane, appuyé sur son bras gauche, sous un soleil de plomb. Ils allaient ainsi parmi les tombes et dans le labyrinthe de Khan el-Khalili. Curieux duo entre espoir et crainte. Le conflit a mené à la tragédie classique dont le dénouement néfaste ne couronne aucun héros !

Une fois dans Khan el-Khalili, ils paraissaient tellement circonspects qu'une fois la police intervint pour vérifier leurs cartes d'identité et extraire, en bakchiche, quelques

livres de la poche de cette jeune étrangère, intégrée à la rive orientale des «vivants». Épisode qui l'a renvoyée à sa colère de jadis quand son ami Bob lui parasitait l'écoute de son walkman et qu'elle hurlait sans enlever le casque : «fuck off... ass hole... son of a bitch». Au Canada, elle se droguait et quelques-uns de ses amis ont même succombé à une overdose. Ici, les gens meurent de faim, d'humiliation, de mécontentement et surtout de frustrations. Sans l'exemple et l'amitié d'Imane, les conseils constants de son «scribe favori», comme elle aime à le répéter, elle n'aurait pas réussi son virage à 180 degrés dans cet environnement décrépi.

Et elle raccompagnait le père retrouvé dans son trou entre deux tombes. Le gardien du cimetière lui apprenait l'arabe de la rue, et non ces bribes pour touristes baragouinées dans les salons feutrés du Hilton. Elle s'est aussi imprégnée de tradition égyptienne tant dans les mariages que dans les actes les plus courants... Elle a même assisté à une séance d'excision spectaculaire où elle n'a pas vu couler la moindre goutte de sang. Miracle d'une vieille sage-femme qui a mutilé le corps d'une petite fille afin que la procréation à venir soit nimbée de pureté ! Dans ces milieux de ventres vides, la moralité commençait dans la matrice, dans les entrailles de la femme scellée pour que la fille à naître soit de la race de l'honneur et non des hooligans ! Et cela Betty le comprenait !

Chaque jour, elle entrait ainsi dans la transe des esprits qui gouvernent les corps et les âmes, à tel point qu'on disait partout :

— Ce sont Eux qui lui dictent de rester dans notre cité.

Du même coup, la voici acquise à l'ambivalence des êtres. L'apothéose de possession, célébrée par les fifres et

les tambours, la fait renaître sœur d'Imane, nimbée de son air capricieux et subversif qui contorsionne l'étiquette orientale. Ses habits unisexe confèrent à sa voix un timbre masculin qui sème le doute dans l'identification de son corps ! Sa révolte, comme celle d'Imane, se veut sortie fracassante d'une destinée qui l'a clouée au pilori de la souffrance.

Devenues complices par-dessus les cloisonnements, elles conduisent la barque de leur vie à la rame de leur foi : Betty la fait avancer par ce virement d'esprit, et Imane par les fondements qui narguent son histoire. Ce ne sont pas des tombeaux qu'elles veulent construire pour y ériger les statues de leur amour respectif, mais créer les fêtes jubilaires de leur rêve révolutionnaire. Changer de peau dans la nomenclature du goût du jour. Betty affronte des choses surprenantes : elle reproche déjà à Béchir de ne pas avoir servi de «bouclier de chair» à son père. Cette incongruité de conduite lui est inexplicable, à moins que son prétendant ne haïsse son père inscrit dans les tergiversations de ses cauchemars ? Cela l'effraie, mais elle garde un calme anglo-saxon qui bafoue les orientaux ! Si elle est séduite par l'Égypte, elle n'oublie pas qu'elle y est venue arracher sa mère aux griffes d'un séducteur. Elle se méfie, un creux dans l'estomac, d'être prise dans l'engrenage des violences qui boursouflent la peau sociale de ce pays.

Francine insiste pour me ramener à mon hôtel. Elle porte un chemisier rouge piqué de noir, une jupe noire, des boucles d'oreilles triangulaires en argent ; ses cheveux blonds sont tirés en arrière, sa tresse chignon augmente la sévérité de ses traits. Tout compte fait, elle veut être seule avec moi pour me dire mes quatre vérités.

— Au fond, tu crois que toute la famille de Rahmane est complice du meurtre ! Et toi, pourquoi l'as-tu fait venir à ce souk mortuaire, ce musée de malheur ?

— Sorti de son délire, il était au courant de la manifestation. Qui te dit que ce ne sont pas les médias qui l'ont conditionné et qu'il était allé défendre le point de vue de son gouvernement contre les frères musulmans ?

— Alors, tu penses qu'il s'est précipité vers sa mort ?

— C'est ce que tu crois... parce que je t'ai empêchée de commettre ton suicide !

— Peut-être ! Et le morcellement du corps ? Et le pénis coupé ?

— Ça, c'est un acte prémédité qui reste à expliquer.

— Tu as une idée ?

— Oui, Rahmane a suivi aveuglément ses forces obscures et leurs excès, c'est-à-dire son atavisme à contrôler tous les êtres qui l'ont entouré. Mais j'ignore qui s'est vengé !

— Vraiment Barka, tu es pitoyablement amoureux de mythes !

— Dis-moi comment toi, Francine, tu peux être amoureuse d'un homme pris dans les dédales passionnés de la mythologie ?

— J'ai été piégée... je ne sais plus.

— Non, tu n'a pas été piégée, mais tu t'es figée !

— Explique !

— Tu as aimé un être éclaté... et chaque dislocation exige sa liberté. Si j'aime Hatchepsout, ce n'est pas pour son pouvoir, son prestige érigé en mythe. C'est parce qu'elle a bouleversé l'ordre des choses. Mais attention, ce n'est pas l'anarchie que je cherche, c'est la liberté de jugement qui remet en cause l'opinion commune acceptée sans questionnement.

— Tu t' es asservi en te mettant à son service !

— Je suis au service de la vie consciente, celle, seule, qui dévie les massacres... Quand le navire tangué sérieusement... il devient bateau ivre !

— Je t'ai porté en moi statue de sel frustrée et révoltée, et tu m'as éclaté au visage comme une bombe !

— Je ne suis pas venu au Caire pour me trouver ou te retrouver, mais border mon vital dans le Proche-Orient, ce voisin oriental de ma naissance.

— Ainsi, tu veux faire sauter les frontières ?

— Décloisonner pour libérer... le classique prestigieux de notre amour passé, la problématique qu'Imane veut faire naître dans les arcanes de sa foi, la renaissance de Hatchepsout, et sa langue hiéroglyphée dans toutes les arrière-boutiques.

— Et comment comptes-tu conditionner les réflexes identitaires ?

— Je me suis mis à écrire pour pénétrer la mort et retrouver la vie...

Une fois déposé à l'hôtel, je rentre en moi-même, ayant atteint le degré zéro de ma scriberie, et il me reste à remplir ce vide d'images extirpées au temps qu'il m'incombe de vivre. Je pense à Imane, libérée de la tutelle de son père, tricotant le corps d'Ayman dans une fièvre secrète qui le brûle et le gèle à la fois. Avec la disparition du père, superposable à celle du mari, Toutmosis II, Hatchepsout acquiert une nouvelle liberté dont la lumière bleue m'aura envahi. Elle m'inonde de sa bienveillance intérieure et me confère son appartenance et son identité.

Tant d'empires et de dynasties s'entremêlent et se chevauchent dans mon sang et celui d'Ayman ! Tant de Dieux surgissent et disparaissent dans le sang d'Imane, mais

seul le nom d'Allah inscrit son aura lumineuse et énigmatique sur le visage défait de la jeune fille.

— Où sont donc passés Amon, Atoun, Horus, Osiris, Isis, Nout, Geb... l'Enneïade ?

Tout se mélange et se brouille dans mon esprit, conscient et désespéré, à la fois, par la perte irréparable du Père, dans l'émeute ensanglantée des luttes de la mosquée et de l'état. Mutation tragique de la sacro-sainte Omma qui n'en a jamais fini avec ses affrontements suicidaires. Saignée de violence entre tyrannie et terrorisme dans le pays de l'impuissance et de l'humiliation. Enfin, je crois comprendre la portée symbolique du pénis arraché de Rahmane !

Qu'est devenue cette florissante civilisation qui s'est rallié le monde entier par la justesse de ses percées scientifiques, le raffinement de son inusuelle volupté, l'éclairage spectaculaire de sa foi ?

Fantasme jusqu'à l'orgasme. La foule écarte les deux doigts, signe de victoire : sauver les damnés de la terre, coincés entre le joug du père et le morceau de pain ; indispensable dignité et désastre incontournable pour qu'un nouvel ordre puisse s'établir !

Symbiose dans l'unité du nom : Hatchepsout. Quelle étonnante gloire à travers le trépas ! Quel passage dans l'au-delà, avec ses pyramides, ses escaliers célestes, ses libations, ses nourritures offertes, ses momifications pour que le corps intact rejoigne l'esprit !

Dans le cas de Rahmane, la magie n'a pas fonctionné. Les muezzins d'aujourd'hui ne sont plus les prêtres-magi-

ciens d'hier ! Ils n'ont plus cet art d'intervenir et de modifier le cours des choses.

Et puis ce Nil luxuriant et imprévisible, restrictif ou prodigue de joie ou de malheur, auréole toutes les Annonciations ! Sa fluidité règle dans le cœur des égyptiens l'horizon des désirs. Le proverbe dit : «Si l'homme était un fleuve, la femme en serait le pont». Son écoulement serpente dans l'incertain de l'avenir, comme dans le fondu-enchaîné du souvenir. Ainsi les déchaînements diaboliques du pays s'éclairent : récolte offerte ou noyades définitives au gré charroyant de ses humeurs !

Et justement cette émeute, en face du musée place el-Tahrir, étrangle le cours des événements de la même manière que le barrage qui dompte le Nil pour ne laisser couler qu'une paix hypothétique. Dans une flambée d'exaltation, la disparition de Rahmane qui a inondé de larmes la famille et les amis, a donné naissance à l'amour de Béchir pour Betty, semé l'espoir d'un retour à la source du pays dans le cœur d'Ayman, et d'un mariage possible avec Imane. Acte réfléchi et non recherche d'aventure ou de promotion sociale. Atavisme plutôt qui le ramène au nombril ! N'ont-ils pas tous bu l'eau du Nil qui va produire son miracle ? Cette boisson ne peut qu'inciter au retour. Point zéro qui me hante.

Nil dont le jaillissement premier se situe entre les Iles Éléphantines et Philaé, lieu-mater de l'Égypte, nourrice de civilisations, giron des arts et des lettres, première pensée religieuse et scientifique à régir le monde pendant des millénaires. Cette confluence nodale a su marier Afrique et Orient pour faire rayonner le Phare antique, incarné par Hatchepsout. Sa magie, comme celle du Fleuve-Dieu, fait inventer et chanter les hiéroglyphes de l'espoir. Ce lan-

gage-rébus, mi-pictographique mi-phonétique, inscrit sur la pierre, a incité le scribe à escalader la montagne ardente du réel. C'est pour cette raison qu'il s'est fait architecte afin de dérouler son manuscrit. Ainsi, son écriture continue d'irriguer l'imaginaire... cours langoureux et superbe dans la bouche-bée des visiteurs du soir !

Je poursuis une scriberie qui azure le désert, comme un zéro nu qui nargue le désir... Parfois, la ponctuation des felouques et des corps détourne mon regard vers la blancheur qui fait naître cet alphabet nouveau...

XII

A l'aube de l'Amourir

Après la mort de son père, Imane, progressivement, se sent envahir par une sorte de liberté. Voir Ayman sans contrainte et le décrypter à loisir lui permet de se délester petit à petit de son deuil. Compréhensif et attentionné, il se fait discrètement disponible et prévenant. Touchée par cette délicatesse qui se dévoile, Imane ne manque plus les rendez-vous qu'ils se donnent dans différents coins de la ville : Gezira, Zamalik, el-Awkaf, Dokki, Mohandisine, el-Tahrir, el-Taufikiya, Garden City, al-Kahira el-kadîma (le Vieux Caire), avant de se retrouver, de plus en plus, dans l'incroyable magie du misérable et fantastique antre de Giza. Changement de lieux soumis à un rituel assez strict par l'impérieuse nécessité de s'entendre par écrit sur le lieu de leur rencontre. Combien Imane reçut-elle ainsi d'Ayman de petits mots doux chaque fois qu'il terminait son service sur le Sêti Ier ! Par leurs parcours complexes,

ils brouillaient la piste de leurs émois dans une fuite perpétuelle par rapport à leur habituel environnement.

Et pour cause ! Aujourd'hui, à Zamalik, ils s'aperçoivent que Béchir, dissimulé derrière une banque, les épie comme un rapace. Peine perdue : Ayman motorisé — il emprunte parfois la voiture de service de sa compagnie — entraîne rapidement une Imane passionnée et consentante ; par ce pied de nez symbolique, on la voit ainsi condamner sans ménagement le frère inopportun à se noyer dans une foule dense et frustrante. Assujetti à un bus hypothétique, Béchir, par la force des choses, se voit relégué à sa place subalterne de piéton.

— Comment a-t-il pu savoir où nous étions ? demande Ayman.

— Il possède un flair incroyable ! Peut-être aussi est-ce ma faute ; aurais-je laissé traîner une de tes lettres ?

— Je sais qu'il me hait... Mais je ne suis pas le seul. Il hait Barka aussi.

— Oui, il faudrait faire attention, mais tu verras, une fois marié, tu seras membre de la famille à part entière.

— Maintenant que j'ai décidé de me convertir, il ne devrait plus y avoir aucun problème.

— C'est le plus beau cadeau que tu puisses me faire !

— Ce n'est pas un cadeau, c'est un acte d'amour.

— Je t'aime, Ayman, tu es mon âme, et je ne peux vivre sans toi.

— *Bahibak Ya Sabah el Full.*

Le «Je» d'Ayman s'abolit là, dans l'amour suprême qui fait rayonner le verbe fantastique du cœur qui pétale assez de promesses pour peupler le monde d'une nouvelle race rêvante, non plus penchée sur le nombril de l'ego, mais sur la fugacité intense de l'être fusionné à sa vérité.

— Fixons la date du mariage pour le printemps, dit

Ayman. J'aimerais que le cortège soit composé de felouques sur le Nil autour des Éléphantines.

— Quelle merveilleuse idée ! Barka partage le même point de vue que toi, comme d'ailleurs, et, en ce qui me concerne, je perçois qu'il m'inclut dans son tissu hatchepsoutique.

— Oui, ce retour à notre ancêtre n'a pour but que de nous unir.

— Il ne s'agit pas d'un retour, mais d'une renaissance liée à l'histoire, rectifie Imane. Même si l'histoire ne nous apprend pas toujours comment l'on doit se comporter, elle nous aide à inventer et à prévoir.

— C'est dans l'adversité que nous inventons !

— Ainsi va la création. Souviens-toi de ce que disait Barka à propos de Hatchepsout qui a bouleversé l'ordre social, religieux et politique.

— Mais attention, nous, nous aurons à compter avec deux religions qui ont vécu côte à côte dans l'ignorance réciproque, que dis-je, dans la haine, et qui vont s'unir pour nous combattre... Elle, Hatchepsout, a toujours évolué dans le même culte.

— C'est vrai. Mais au prix de quelles pirouettes, de quels stratagèmes ?

Béchir les voit disparaître vers Giza. En descendant d'un bus bondé, il se réfugie dans une plantation de canne à sucre pour tirer des coups de feu, jusqu'à se griser de mort. Des paysans ameutés, prêt à l'hallali, le font de nouveau s'osmoser dans la foule. Acte un tant soit peu libérateur des forces démoniaques léguées par son père dans l'anarchie de leur chorégraphie. Sa tête bourdonne d'abolements de chiens enragés qui l'enserrent de partout, chorale funèbre qui donne à l'atmosphère un coté lugubre de fin de siècle. Littéralement et fantasmatiquement assiégé, il arrive tout naturellement à la tanière familiale.

— D'où viens-tu ? demande Imane, rentrée avant lui.

— De la chasse au crocodile dans le Delta.

— Ne recommence pas à mentir.

— Il n'y a que toi qui dis la vérité ?

— Oui, mes rencontres avec Ayman ne concernent que moi à présent !

— Tu oublies que je suis le mâle de la famille. C'est à moi de lui régler son compte.

— Il n'y a aucun compte à régler. Il veut m'épouser.

— Moi aussi, je veux épouser Betty, mais elle me glisse entre les doigts.

— Tu te présentes mal, voilà tout. Et tes idées lui font peur !

— Non, c'est Barka qui lui tourne la tête contre moi.

Il se montre en effet lucide. Betty, c'est vrai, a ralenti ses ardeurs. La violence l'effraie qui couve chez Béchir.

Par une journée éclatante de soleil et de joie, Betty traverse la ville à pieds pour rendre visite à son amie avec laquelle elle s'est liée d'une indicible affection. Elle arbore le «look» de son pays : baskets Adidas, jean 501 trop grand pour ne point mouler son corps qu'elle refuse de faire valoir, à l'instar des occidentales assoiffées de caresses, venues dans ce pays de Cocagne à la recherche de l'ultime amour. Elle porte son tee-shirt imprimé sur la poitrine «Free Spirit», une casquette qui enserre avec dignité ses cheveux, ce qui plaît à Imane. Ainsi s'occultent péché et scandale des crinières féminines provocantes qui savent faire éclater les têtes de citrouilles dans ce pays où le moindre signe est source intarissable de saliveries sexuelles !

Betty vient d'oblitérer la vie qu'elle a importée jusqu'au Caire, comme un scorpion contorsionné en mal de suicide lorsqu'il sent le danger imminent des flammes qui l'encer-

clent. Contrairement aux apparences, elle a payé elle-même le voyage jusqu'au Caire avec ses économies de serveuse chez MacDonald après les heures de classe et dans le plus grand secret. Elle a dans ses poches de quoi vivre pour ne pas faire appel à sa mère, ni s'identifier à elle. Avec le logement cédé par Imane, cette chambre de l'archéologie oubliée où elle a mis de l'ordre, elle aspire à vivre «cool», sans attentes ambitieuses, ni côté cœur, ni côté profession, tout simplement vivre autrement, à sa façon, pour fonder son histoire, émerger de cette abondance qui lui donne la nausée.

Avec son sac à dos qui couronne son blue-jean, tel un immense préservatif chargé de provisions, elle fait sa distribution à tour de bras dans cette ville explosive qui n'en finit pas de donner naissance aux chômeurs de l'avenir et aux monstres de l'imaginaire !

— Ma mère est morte pour moi, dit-elle à Imane, puis elle ajoute : je me trouve coincée entre violence et conformisme... Merde !

— It's O.K. Betty, tu es venue poursuivre ta mère de ton œil d'Horus, et tu es prise dans l'ordre bouleversé de notre société. Tu es troublée par la faim. Chez nous, même les parents éloignés envoient de l'argent de l'étranger pour subvenir aux besoins de la famille qui, ici, est sacrée.

— Mais alors pourquoi tant de misère dans la rue ?

— Parce que les riches ne font pas la *Sadaka*. Tout doit concourir à faire nourrir tout le monde.

— Fuck all... it's great ! Et les zabbalines qui vivent dans les cimetières par manque de logis ?

— Allah y pourvoie. D'ailleurs l'opulence des odeurs les rend fous ; en plus de celle des immondices, il faut y ajouter les exhalaisons des *mouloukhias*, *shish kebab*, et *Om Ali*, sans compter les parfums des bougainvilliers, magnolias, mimosas, lauriers-roses...

— Je comprends à présent pourquoi Barka cherche le nez du Sphinx. Et la violence ?

— C'est le ressort de tous les changements. Rien ne se fait dans la plénitude. Ce qui m'attriste, c'est la violence gratuite.

— Ne crois-tu pas que Béchir agit par frustration ?

— C'est plus complexe que ça. Il a été privé d'amour, d'où cette soif qui le défigure. Amour en cascade d'un père débordant qui m'a submergée au détriment de Béchir, condamné à vivre en chardon dans le désert de son avidité émotionnelle. D'où son comportement de révolté irréductible qui se cristallise sur sa crainte permanente de rejet.

Oui, la violence surgit de temps à autre, inattendue comme un abcès qui éclate, fait couler son pus afin que le sang se purifie. Imane déplore surtout les escarmouches entre communautés copte et musulmane. Rien ne touche plus son cœur que ces incartades dans la chair égyptienne, corps unique constitué bien avant les temps pharaoniques.

C'est vrai que je lui ai déjà parlé de l'autorité du prestigieux Narmer qui, jadis, était fondée sur les deux couronnes, l'une blanche et l'autre rouge, symbole de Haute et Basse Égypte. Pays de contrastes privilégié dans ce cadre exceptionnel, alternant religions et terroirs. Déjà cultes et liturgies étaient organisés et centralisés dans les villages. Les pharaons, en permanence préoccupés par l'union des deux Égyptes n'avaient de cesse de les fusionner par le mariage, d'où ces couronnes qui trônent sur les têtes, aptes à faire glisser l'humain vers Dieu.

Dans le sanctuaire de Deir el-Bahari, le Moi androgyne de Hatchepsout est d'abord doublé de celui de son père avant d'accéder à la royauté qui la divinise, ceci pour

contrer la peur de l'Autre grâce au talisman du blason divin.

Cette réunification de l'être disparate fournit au scribe, Senmout, sa matière et son sujet. D'où sa narration gravée sur la pierre. Les textes s'inscrivent d'eux-mêmes au fur et à mesure du processus d'humanisation. Pour cette raison, un lien intime s'instaure entre l'Égypte et l'Écriture, deux entités vivantes, afin qu'elles puissent s'harmoniser dans leur social en devenir.

Ce mariage de contrastes et d'oppositions alimente la vie d'Imane qui passe ses nuits dans d'inimaginables rêves qu'elle aura à explorer. Après une journée de désœuvrement où elle s'est traînée du lit à la table, puis de nouveau au lit sans qu'elle soit malade où fatiguée, elle ressent le besoin de me téléphoner pour me raconter le rêve qu'elle a fait la veille :

— J'ai le sentiment qu'on m'apprête pour mon mariage. Tout se fait dans le faste le plus prodigieux. Je me vois plus jeune et plus belle que je ne suis en réalité. Dans une grande chambre située en hauteur, j'endosse une robe noire qui me moule le corps, sans que je n'en éprouve aucune honte. Sur ma tête, un voile de mariée en tulle blanc encercle mon visage. Il y a foule et je suis accompagnée de mon frère Béchir.

Je descends l'escalier ; mes pieds ne se posent pas sur les marches, mon corps flotte dans un vide éthéré. Le cortège nuptial suit, invisible mais cependant terriblement présent. Au bas de l'escalier, je rencontre deux hommes géants, bien habillés, l'un en costume rouge, l'autre en blanc. En face d'eux, sur une table, une couronne de fleurs panachées et à côté un bouquet d'œillets rouges. A mon sens, ces fleurs rouges représentent la mort. Je les jette alors à toute volée pour m'en débarrasser.

Soudain une grande porte s'ouvre. Ses battants s'écartent. Est-ce une salle d'opération dans un hôpital ou une salle de classe dans une école ? Des infirmiers en blanc roulent une civière, blanche elle aussi. Ils se tournent vers moi et hurlent :

— Ce n'est pas le moment... Rentrez chez vous... allez-vous-en, rentrez... On vous appellera le moment venu. Ne vous en faites pas... On vous appellera !

Je rebrousse chemin. Cette fois-ci je remonte l'escalier et je sens bien mes pieds qui se posent lourdement, martèlent le sol et les marches. Plus personne autour de moi, ni dans ma tête, ni dans la réalité du rêve. Je me réveille avec cette solitude angoissante qui me tord les tripes.

— Quelle joie d'accueillir ce rêve prémonitoire de tes errances, Imane, Ô ma Hatchepsout ! Et ma quête, comment la ressens-tu ?

— Tu m'appelles souvent Hatchepsout, comme si j'étais au creux de ta main.

— Seul ton nom me fait traverser les frontières, telle divagation infinie vers cet appel où je réponds «présent».

Du coup, je vois que je ne suis plus l'axe autour duquel ce monde est en train de tourner. Je me suis excavé dans le vacarme de mon nom, Barka, devenant une chorale de voix bigarrées qui réclame toutes les allégeances. Je me souviens du soir où je suis arrivé au Caire pour la première fois, l'agent de police a butté sur mon patronyme :

— Barka Bousiris ? Mais vous parlez donc arabe ? Un passeport étranger ?

— Oui, mon nom est dans un parler maghrébin que vous ne comprendriez certainement pas.

Étonné, l'agent roule des yeux incrédules :

— Prononcez, s'il vous plaît.

Je m'exécute : — «Barka Bousiris». Le policier est au comble de la satisfaction. Ce nom familier, à la fois si proche et si lointain, passe la douane la tête haute, muni du sauf-conduit tacite de la mère universelle. Finalement, moi, l'étranger scribe-voyageur, solidement ancré à mes origines hiéroglyphiques, j'invente ainsi mon passage vital comme le chameau emporte avec lui sa propre bosse.

A mon tour, je pénètre donc dans le flanc de la pyramide, suis un tunnel labyrinthique sombre et effrayant, et aboutis au caveau cédé par Imane à Betty qui s'y est installée comme si elle était dans son propre royaume. Elle a rangé les stèles poussiéreuses contre les murs, et les bibelots dans trois coins de la «pièce» pour dégager l'entrée. Après cette errance souterraine dans la nuit des temps, je reçois en pleine figure le choc de ma vie. Un unique rayon de soleil me révèle un lieu familier. Je connais ce tombeau de scribe depuis des siècles. J'inspecte de nouveau la caverne. Je dépoussière les facettes des stèles et les rouleaux de papyrus se mettent à projeter une lumière phosphorescente illuminant le tombeau éternel d'un éclairage paradisiaque tellement inusuel que je crois déambuler dans un joyau sans affres d'exil ou d'aliénation.

Voici donc mon lac d'attente où, pendant des semaines, je vais décoder les inscriptions des tombes, les épopées, les poèmes, les textes sapientiaux, les recueils onomastiques... Une fois je tombe sur des exercices d'écolier avec des incantations magiques, des clés de songes et des problèmes mathématiques. J'y découvre mes premiers pas de maîtrise du langage et de ses énigmes. Parmi les inventaires, les archives comptables, les testaments, les contrats, les comptes rendus de procès, je trouve une correspondance entre Hatchepsout et son scribe et quelques récits de leurs aventures diplomatiques et amoureuses. Mais pour moi, le

moment le plus foudroyant, c'est lorsque j'exhume d'un des trois tas de débris le masque funéraire en or serti de turquoises de Hatchepsout qui dormait là pour l'éternité. Ainsi l'amante surgit de l'écoulement langoureux du temps offrant la complétude de son visage avec son nez effilé, le sourire subtil et la barbe du pouvoir : «Ton amour est dans ma chair, Ô Hatchepsout, comme un roseau dans les bras du vent».

Cette découverte fabuleuse me renvoie aux traces profondes, inscrites dans ma chair. J'interprète ainsi le texte : Salamandre adroite qui couronne la Diane de Poitiers, chasseresse des trois fleurs de Francine. Et le Trillium de ma province adoptive, greffé dans mon cœur. Tout confère à mon esprit l'ouverture, le réceptacle où s'équilibrent mes tiraillements. J'émerge alors de la déchirure binaire qui court-circuite la paix enchaînée aux ambitions égoïstes : l'amour d'ici, l'amour de l'au-delà, la mère et le père, le cœur et l'âme, le pays natal et le pays d'accueil, le libéré et le colonisé...

Sortie fantasmagorique où, muni de cette troisième béatitude, je résous l'énigme posée par Aboul'Hol, esprit qui ne réclame point la logique unique de la guerre ou du père. Je ne me considère pas, non plus, comme le père spirituel d'Imane parce qu'elle a perdu le sien dans le brouillé des causes justes ! Je suis le scribe fragmenté dans le triadique des souhaits, des humeurs variées de la Déesse Éternité qui, de son bâton magique, me transforme en parleur de scriberie, cette écriture des alliances mises en scène à l'aube de l'Amourir... de l'amour humilité secrété au fil de ma plume, véritable migration qui n'est point perte de soi, mais tentative de reconstruire l'authentique sentiment manifeste dans l'aurore de mon Nom au regard de l'Autre. Féconde illumination de mon être, émigré dans les

langues qui assistent au détournement du père, comme ces gens du Pount ramenés sur la terre égyptienne sans s'assujettir au pouvoir de la Déesse... d'où l'espoir des lendemains des sourires. Le pétrissage du rire fondera la saisie de mon sujet constitué et le bonheur d'écrire éloignera, par la même occasion, la peur, la douleur et le malheur !

Ma plongée dans l'ancre de l'histoire noie mon orgueil, rumeur de fierté, dans le goulot incantatoire de Didon, Francine et Imane... Ces femmes, pays de sables mouvants où mon côté Barka, soupçon de caresses et de bises, se silexe d'atermoiements qui l'éclairent parfois, plexus de soleil, et parfois ternissent ses croyances. Je m'émerveille et mes veines s'enflent de leur rire de glaise, boursouflant l'arche de ma fraternité à toutes les portes de la Défense !

Ainsi j'apprivoise l'Osiris de mon patronyme, comme Imane, petite fille, domestiquait des lézards, des abeilles et des papillons qui, à la fin de la journée, obéissaient à sa volonté dans le royaume de soleil qu'elle s'était créé elle-même. J'ai aussi vécu en prince dans la principauté dévouante de ma mère avant qu'un autre frère ne soit venu piétiner mon jardin d'enfance quadrillé d'oliviers, d'orangers et de jasmins. Mon pouls s'est mis à battre une cadence lunaire me faisant passer d'une rive à l'autre des saisons et des souvenirs. J'ai grandi, tesson de lumière, balançant ma démarche de saccadé en décontracté, pour que mon rythme vital s'accorde aux phrases que je porte dans la bouche, et aux gestes qui tranchent le pain de mon inspiration : solfège à donner aux oiseaux.

Rahmane a bien disparu pour Imane, comme Amon et Toutmosis pour Hatchepsout. Il n'y a donc plus de tiraillements entre méfiance et nostalgie, obéissance et rébellion, plus de «sponsor» dans la négociation du terroir sensible. Un troisième orant, ou continent, fond cette

symétrie artificielle, incolore et inodore dans l'écrit poétique qui purifie mon nom à l'Orient des certitudes.

J'ai choisi mon Ariane de bataille pour insuffler la tolérance dans le cœur de ce couple inaugural, hors du commun et de l'image du père-idole. Mon scribe-voyage brise la coquille interstellaire des bigoteries et des cloisons et innove l'art de marier le créatif. Ainsi s'insère la magie du verbe couché sur papyrus dans les corps ouverts aux complicités des sources et des origines. Je ne suis plus le gribouilleur du masque de la Reine, mais le dénoueur des aspirations qui se croisent et divergent en lui et en elle... pelotes d'émois qui prennent leur source aux confins de ma voix modulée.

Plus de filiation directe qui trouble les déploiements de l'identité pareille à une mante religieuse sur le qui-vive. Je choisis mon patronyme en bouche et en fleur, l'Iris dans le sourire de mon vécu... cette splendeur de l'amour en soi et de l'art de l'autre en questions perpétuelles, sont seuls capables d'effacer le mensonge de ceux qui disent la vérité. Pacte à l'aventure des êtres et des textes. Je ne cherche pas l'or du temps, mais je découvre, dans cette visite-sous-sol, le filon aurifère de moi-même, pépite extraite du cœur même de mon cœur !

Je m'en dégage, après mille et une heures de recherche et d'élaboration de mes cartes du tendre. En m'éloignant, je restitue les rives du fleuve narratif pour donner accès à cette patte-repère de transparence située sous le visage énigmatique du Sphinx Aboul'Hol. C'est dans ces vestiges ensablés que le Nom de Hatchepsout réapparaît dans son étrangeté expliquée, et alors je me le répète comme une prière, et je le mâchonne comme une friandise ou un fruit succulent. Plus je m'y love, plus je l'aime : Hatchepsout... Hatchepsout... Hatchepsout...

XIII

Cobraïque le mariage : ces îles qui marchent

Les invitations au mariage d'Ayman et Imane furent lancées sur papyrus décorés de fleurs et de calligraphies. Après quelques hésitations sur le lieu des festivités, il fut décidé que le contrat serait rédigé devant deux Cheikhs, à Sidi Abdel Kader au nord de la ville d'Assouan.

Se retrouver à Deir Amba Sama'an, Monastère de Saint-Simon, construit au VIème siècle, et l'un des mieux conservés du culte copte, aurait été un sacrilège pour la famille d'Imane ! La cérémonie fut sobre : le long préambule sur les liens du mariage, la signature des témoins et des époux et, enfin, la *Fatiha* pour clore en religion islamo-chrétienne les liens de la vie. On asperge les mains des invités de parfum, et l'on remet à chacun un petit sachet, en tulle blanc, contenant trois dragées. Ainsi, légalité scellée, l'on s'embarque sur les felouques traditionnelles pour rejoindre sur le Nil d'autres felouques, prêtes à longer les rives du

fleuve, chargées d'invités qui admirent, dans la joie partagée, l'organisation impeccable de l'embarquement insolite et le paysage verdoyant tout proche. Rien de plus agréable et efficace que ces esquifs pittoresques qui réinstaurent l'histoire pour voguer dans les temps pharaoniques et dans le cœur du fleuve qui louvoie et lambine autour des Iles rocheuses de granit noir, tandis que flotte, en plein centre, l'Éléphantine, ancienne capitale, en forme de poire, la plus imposante par sa taille.

Au gouvernail de chaque felouque, un beau Nubien svelte dans une ample gallebieh blanche, rayonne tout feu tout flamme, visage buriné par la sagesse du temps. Les yeux intensément noirs, au regard malicieux, cadrent subtilement avec le sourire d'ivoire qui rehausse le «poivre et sel» de sa barbe, taillée fine et en collier. Sur la tête du Nubien, un énorme turban couronne sa silhouette perdue dans la blancheur immaculée, et lui confère son essence et sa matérialité.

Se gonflent les voiles sous une brise douce qui fait avancer les felouques bercées par la voix enchanteresse d'Oum Kalthoum. Glissade rythmique et subtile sur le Nil maîtrisé, docile sous l'éclat du soleil. Le lyrisme des paroles aimantes envahit le ciel, et les vagues calmes et joyeuses cardent le dos du fleuve. La luminosité est de la fête. Elle vibre de son intensité naturelle, et les felouques semblent fendre le Nil, libéré de ses attaches limoneuses. D'autres îles — des Fleurs, des Plantes, d'Amon, Egilka, Éléphantine — font ressortir leur corporalité amoureuse, pénétrante et attachante, et s'éparpillent sur la torsade du fleuve, comme une peinture impressionniste aux traits successifs. Les traces se fondent les unes dans les autres sur cette toile

naturelle, affirment leur quête comme le font, de leurs appels, les amoureux de première heure au monde entier.

Le cortège nuptial accoste l'île des Fleurs pour immortaliser les portraits sur clichés, photos-souvenirs qui serviront à éduquer les prochaines générations. Cette île, ancien fief du Roi Farouk, investie de cette présence de fête, ressuscite l'histoire poinçonnée par l'empreinte des ancêtres. Toutes sortes de flores tropicales embaument l'atmosphère de leur essence exotique... Et c'est la symphonie de chants d'oiseaux blancs, aux noms inconnus ! Elle remplit les lieux de leur musique douce et céleste, énigme magique qui grave les mémoires. Ainsi les esprits se libèrent des tensions et autres stress de l'extérieur. Ayman et Imane flottent sur ces notes surprenantes qui les emportent dans le ciel anonyme des renommées.

Une fois les photos prises, on s'embarque de nouveau pour poursuivre la quête de chants polyphoniques dont le solfège en voiles majeures cadence l'élan vital. La peau du Nil en frémit. Plus loin, sur la rive gauche, près de Kobbet Sidi Ali Ibn el-Hawa, un homme sur un âne est poursuivi par la musique en fureur. On dirait un Christ à son entrée dans la ville Sainte de Jérusalem, le jour des Rameaux. Le cortège nuptial ne connaîtra jamais l'histoire de ce pèlerin perdu !

De l'autre côté, près de Sidi Gharib, un barbu zélé psalmodie une prière à peine audible, interpelle une petite fille âgée de sept ans qui passe par là, avec sur son dos une amphore d'eau. Imane se souvient de son expérience à cet âge : elle se fit prendre au piège d'un « saint homme » au comportement identique, qui lui prodigua force caresses et douces paroles. Son expression troublée, son regard lui-sant de concupiscence et ses traits creusés n'eurent pour

effet que d'inciter Imane à lui arracher un poil de sa barbe et de crier à tue-tête, à qui voulait l'entendre :

— Avec ce poil, on peut entrer au paradis... avec ce poil, on peut entrer au paradis...

Bien entendu, chacun voulut son poil, son laissez-passer vers le Père Céleste. En un clin d'œil, voilà le visage du barbu lacéré, dépossédé de ses épines de pieux hérissés. Comme quoi une simple dérive peut mener aux tueries!

Sur la rive désertique du Nil, on s'arrêta au Mausolée de l'Aga Khan pour se rafraîchir et profiter de la pause. Superbe belvédère, panorama enchanté qui surplombe le fleuve, Assouan et les îles ! Derrière, la coupole couronne de sa grandiose simplicité le désert pendant que le tombeau, en marbre de Carrare, s'ancre à la terre ocre pour la postérité et rehausse le prestige religieux du patriarche.

Comment s'est accompli le parcours et l'appel à la vie ? L'errance de la barque funéraire a-t-elle mené aux désirs vitaux que le scribe s'est assigné ? Qui peut choisir le lieu de repos de sa dépouille mortelle ? Moi, Barka, oiseau migrateur, je me le demande :

— Mon âme va-t-elle prendre son essor à partir de cette coupole d'air ? Qui va faire voler la médiation osiriaque en moi, consignée en trois voies par la sagesse ?

*Capable d'aimer impersonnellement
Connaître ce qui est sans préjugé
Capable d'obéir à la loi de la Nature
Et transcrire ce qu'on a connu...*

Le vent ne souffle plus. Les bateliers sortent leurs rames rudimentaires, morceaux de bois mal taillés, et l'équipage

se met à aider au gouvernail et à la pagaie. L'un des marins flirte avec Betty qui s'amuse à troquer sa visière canadienne contre son superbe turban, long de trois mètres. Autour de cette flottille de voiles, des enfants, dans des simulacres de barques pointues, rament eux aussi avec des raquettes de ping-pong, pour s'approcher des felouques, avec force youyous. Ce chœur de bon présage accompagne le cortège dans le but évident d'être gratifié d'une pièce... Le jeu s'alliant à l'intérêt, les enfants s'amuse tout en déliant les bourses des occupants des felouques. Le Nubien, visage finement sculpté et regard d'aigle, raconte le voyage mémorable de ses ancêtres venus de Pount aux temps de la Pharaone qui les a intégrés aux us et aux coutumes du pays des deux couronnes :

«Ils ont assisté au mariage de la Reine avec toute la pompe due à son rang... Les prêtres menaient le cortège vers le centre de l'univers, à la source du Nil qui nourrit son peuple. Victuailles et bonne chair, joie et chansons, cérémonies religieuse et nuptiale... toute la population était rassasiée, heureuse de participer à cette fête populaire exceptionnelle où toutes les couches de la société dansaient sur le même pied d'égalité. Aucun mur ne séparait les nobles des prêtres ou des roturiers ! Les émigrés de Pount, tout sourire, étaient de la partie, et tout le monde s'adonnait au rythme à tel point que Hatchepsout elle-même se laissa prendre au jeu, au grand dam des prêtres profondément choqués par les nouvelles manières de cette révolutionnaire sortie de la cuisse d'Amon. On les vit se retirer, vengeurs et mortifiés, tandis que la reine osait publiquement afficher sa sensualité et son charme". C'est sans doute, à ce moment-là, qu'elle eut son coup de foudre pour son scribe, pensais-je !

Ayman entre dans l'arène, les bras levés vers le ciel, battant la cadence de ces mélopées guimauves que tout connaisseur de musique orientale peut spatialiser dans les ruptures des habitudes comme dans leurs reprises. Il cerne ainsi la boule de feu, le soleil des enchantements ressentis par tous ceux qui sont ici présents, et en son for intérieur, il se dit :

— Je l'ai trouvée la femme entre toutes les femmes !

Imane saisit cette réconciliation tacite, perçue comme une peau douce et soyeuse qui caresse son intime sérénité. Sensation vertigineuse, feu d'artifice du bonheur dans le royaume de leurs paroles retenues, silence-écho de la patience du Fleuve. Imane tournoie dans les bras de son époux, au rythme oriental de la candeur, et elle inscrit dans son souffle cette litanie inspirée du fond du cœur et des siècles :

Ô Ayman, je suis le jasmin, la marguerite, et le lilas de tes branches. Je suis ton corps, ton palmier de jouvence qui sourit et comble les assoiffés de vie.

Tes mains me caressent et me font du bien, ta bouche m'embrasse et m'abreuve, tes bras m'enlacent et me font croître, ton esprit aiguise mon amour et sème les graines de bonté dans les sillons du désespoir...

Je t'aime Jardin qui nous nourrit de ses fruits et nous protège de ses ombres...

Ô Ayman, j'endosse la robe de noces après celle du deuil de mon père, et je suis le ciel étoilé arrachant le voile de la nuit. J'éclipse la pleine lune, cette tentatrice des séparations primales...

Je m'écoule Nil libre sans barrage ni voile... Aucune fleur au cœur d'or ne pourra polluer mon cours...

Personne ne pointera plus l'index de l'interdit sur notre cortège de sentiments controversés d'antan... aujourd'hui abolis.

Ce voyage de noces prépare les nouveaux amants à habiter le soleil où ils pourront baigner l'archipel des contradictions étranges. Les coques bercées par de douces vaguelettes manifestent cette union des hauts lieux liturgiques. Otages d'un héritage récent, ils se libèrent et fêtent la délicieuse fusion passionnelle retrouvée, lancent le défi qui débroussillera le monde des émois.

Une felouque remplie d'iris accoste le banquet qui a lieu sur l'île Éléphantine. Gracieuses, des jeunes filles distribuent les fleurs à chaque invité, et l'on s'attable devant les mets les plus fins et les boissons les plus aromatiques. Béchir est le seul à manger goulûment, mastiquant sa nourriture sans aucun raffinement. Quant à moi, j'échange quelques paroles avec les mariés. Ne fais-je pas office de père puisque celui d'Ayman a refusé d'être présent ?

— C'est grâce à toi, Barka, que nous sommes là, me dit Ayman.

— Oui, dans une certaine mesure, mais je n'ai pas réussi à convaincre Nabil, ton père !

— Impossible. La vieille génération est immuable. C'est ce qui fait notre perte.

— Pas tout à fait, elle est gardienne des traditions qui évoluent.

— Alors, tu me dis que la tradition change et qu'eux s'estiment fixes.

— C'est cela. Raconte-moi ce que tu m'avais promis.

— J'ai oublié ma promesse. Figure-toi que mon père a trouvé un morceau de sculpture dans son champ, et il a

refusé de déclarer son petit «trésor» au gouvernement. C'est une faute grave et punissable. Je n'ai pas réussi à le persuader de remettre aux autorités sa trouvaille qui, à première vue, ne doit pas valoir grand chose ! Cette restitution avortée est restée pomme de discorde jusqu'au jour où j'ai décidé de me marier. Et sais-tu ce qui est arrivé ? Mon père a décidé de m'offrir cette pièce antique, ou plutôt cette entame d'art, en cadeau de mariage. Juste pour me signaler sa désapprobation ! Il faut le faire !

— Au contraire, je trouve qu'il t'aime beaucoup pour faire ce geste. Ne crois-tu pas qu'il te nomme par là l'héritier et le protecteur des pharaons ?

— Je n'ai pas pensé à cela ! Voici cette pièce rare. Dis-moi ce que c'est.

J'examine l'entame de grès noir enrobé de glaise, de scories, de ciment et autres crasses qui se sont accumulées pendant des siècles. Fébrilement, je déglue petit à petit l'entame. A la fois inquiet et émerveillé, j'ai l'impression de progresser dans le dédale de cette énigme concrète, rencontrant, comme les étapes de la croix, un nez... une bouche... un postiche. Soudain bouleversé, je reconnais la partie essentielle du visage du Sphinx Hatchepsout. Alors d'un coup, rayonnante de beauté, elle se met à revivre dans mon esprit. Miracle de mon imaginaire : je reconstitue l'objet d'art qui, subtilisé, gisait infirme, dans un Musée italien. Le Sphinx que j'ai vu à Bologne acquiert la beauté initiale de ses traits. Oublié l'accident qui, au lieu de fracturer, restitue les membres, générateurs de complétudes.

Ayman et Imane lisent à cœur ouvert ma réunion inattendue avec ma Déesse. Révolution à grand succès qui circule dans mes veines en attente permanente. Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, pendant ces agapes orches-

trées par moi, j'atterris, par hasard, sur la preuve tangible de la blessure qui m'a fait souffrir toute ma vie. L'entame devient la magie qui cicatrise mon corps morcelé. Et lorsque les jeunes époux me demandent :

— Barka, tu es parti dans un autre monde, dis-nous ce qu'il faut faire avec ce don du père ?

— Il faut le déclarer aux autorités égyptiennes qui sont les seuls à pouvoir exiger de l'Italie le rapatriement du Sphinx.

— Ainsi nous récupérons notre héritage enfin, clament-ils d'une même voix.

L'entreprise d'Ayman lui a offert une suite nuptiale à bord du Sési Ier, amarré à la corniche d'Assouan. Des gens en nombre attendent sur la terrasse des hôtels. Collés à leurs bagages, ils squattérisent les pelouses et les quais du port. Tous ces étrangers éparpillés ne sont que les nomades post-modernes enchaînés au *package deal* telles des sangsues attirées par la finesse de la peau égyptienne. Une gaieté flotte dans l'atmosphère. Alors que les touristes étanchent leur soif de bière et de limonade, bavardent en langues étrangères, les Égyptiens sollicitent parmi eux des acheteurs, leur proposant des bibelots, des journaux et d'affreuses statuettes imitation qu'ils fourrent carrément dans leurs poches.

Le couple aborde le Sési Ier à l'heure zéro après avoir traversé trois files indiennes parallèles de bateaux, formées dès l'accostage pour atteindre leur petit havre de paix au troisième étage, suite 303. Derrière eux, deux cent soixante navires bondent le Nil et le truffent de goulots et de bouchons qui congestionnent ses ports.

Dans leur chambre de lune de miel, Ayman renaît de ses décombres, retrouve la femme-fleuve de ses rêves où il navigue, à livre ouvert, dans les coudes et les mamelons, les cataractes et les ravines, les cuisses folles et les aisselles parfumées, la bouche de sirop et l'estuaire de rubis...

Exaltante nuit. Nuit sacrée où leurs chairs, longtemps séparées, avides de tendresse et de caresses, finalement se miraculent... Les voici élevés vers l'ensorcellement de l'amour où nul ne peut indiquer le début ou la fin. Qui a sédimenté qui ? Et pour quel but ? Peu importe : c'est la fusion sublime !

Le Sėti Ier tangué à peine. La pleine lune, après avoir traversé le hublot, se régale à force de lécher les deux corps dénudés qui s'admirent et s'aiment. Déclenchée la tornade des désirs ; l'orage émotionnel éclate. Il arrondit ses tourbillons et énigme les frénésies. Imane n'est pas effrayée par la virilité foudroyante d'Ayman qui lui fait l'amour sur fond lointain de mélodies d'Oum Kalthoum fécondant ses gémissements et ses cris. Elle ré-intériorise ces mélopées, ces chants langoureux qui la tricotent de la tête aux pieds.

Pris dans la nudité éblouissante qui exulte sans mot dire sa soif d'absolu, Ayman la pénètre, cobra raide et tendu, transhumant, flux et reflux, à travers son pubis décliné et son clitoris éveillé... La pénétration dissout l'angoisse au seuil de l'immortalité, perle du sang en gloire du feu d'artifice qui signe la vierge en elle. Il se perd pour se retrouver de l'autre côté de son sexe, immensément cobraïque... Il déborde hors corps dans l'apaisement des prairies sous la fraîcheur de la rosée matinale.

Tous sens éveillés, Imane s'ourdit dans l'aromate du silex et la frondaison des jouissances partagées qui les

concilient et les libèrent, phrases ou notes musicales intégrées qui se font et se défont, nouent et dénouent les nœuds gordiens de l'émoi et du chant. Les doigts fins harpent des caresses atteignant le paroxysme qui célèbre l'amour auréolé... Les bises couronnent leurs corps amoureux du suc inédit de la première libération de leur sexe, pareille à ce fleuve que des affluents intempestifs ensemencent de défis nouveaux.

Imane vient de conquérir son nom de foi, déflorée dans la gloire de son être, non point comme une sorcière dévorante qui saccage les champs pour cueillir un bouton de rose dans l'incandescence de sa virginité, mais comme l'amante qui aime et qui est aimée. Cette conquête ne met pas en scène son corps, déclencheur de délire érotique, mais à partir de sa fleur aux pétales immaculées tout se crée, dans le triomphe de son sexe qui reconnaît Ayman, ce mâle familier, combleur d'un manque qui vient de loin.

N'a-t-elle pas vu cet après-midi, au coucher du soleil, surgir de l'eau du Nil Osiris ressuscité ? N'est-elle pas ce soir, dans l'ancre de Sêti Ier, l'Isis pourvoyeuse de vie dans les plaisirs et les réjouissances ? N'est-elle pas la rebelle qui revendique la Beauté de son passé ? Ne célèbre-t-elle pas, en ce moment, les tessons amoureux de l'avenir, la transparence de son être sans crainte ni repentir ?

Aucune fanfaronnade après cette nuit-apothéose d'amour auroral. Ayman s'y est incisé, fusée interstellaire dans l'autre couronne, autre versant de son pays, non sans s'être d'abord excavé de lui-même et de sa religion afin de trouver le nouveau diapason de ses rêves. Il satisfait ainsi son besoin d'évasion dans le moelleux de la chair, prise dans sa force et sa vertu. Emporté par l'euphorie de l'union, Ayman n'est plus que le faucon qui plane sur *Om*

ed-Dunya, cet espace acquis depuis l'horizon de sa jeunesse jusqu'à ce jour, libéré des contingences nuisibles du matériel...

Après ce prologue dans la lune amouriante qui creuse la parole dans les lampes des corps, au matin, seul le personnel à bord note sans mot dire, la métamorphose d'Ayman. Rayonnant de bonheur, celui-ci prépare son retour au Caire comme dans un jardin secret où, seul, il se raconte ce qui vient de lui arriver.

De son côté, Imane n'expose pas au monde extérieur le moindre indice du bouleversement intérieur qui flamboie en elle, tel secret mystique des anges. Nouvelle femme des célébrations amoureilles, elle ne se fera ni lyncher, ni lapider, sous la pression des intégristes, dans ce pays à la charnière des préjugés... Nouvelle étoile de l'Orient, elle navigue sur la peau de banane qui fait trébucher tant et tant de misogynes !

Rentrés au cœur de *Om ed-Dunya*, après une semaine de lune de miel, ils s'installent dans l'appartement d'Amira qui s'efface de plus en plus, depuis la mort de son mari. Béchir devient l'écharde dans l'épine dorsale de cette famille qui a pris un virage sans retour.

Quant à moi, je continue à fréquenter l'ancre pyramidale qu'occupe Betty, tout en logeant au Hilwane où je ne cesse de travailler à mes recherches hatchepsoutiques. Francine, allégée par ce mariage qui déplace Imane de l'échiquier de ses sentiments, me revoit souvent, moi, «son Barka», renouvelant ainsi la confiance que nous nous portions.

XIV

Les lèvres de l'Obélisque... et Hatchepsout fut !

Le voyage du Caire à Assouan en voiture conduite par Ibrahim ne dure que quelques heures. Je suis fatigué par le trajet chaotique, et je décide de ne pas m'embarquer cette fois-ci sur le Séli Ier pour la croisière promise sur le Nil. Je mastique encore ce nom en trois syllabes, As-sou-an, qui explosent dans ma bouche en deux fricatives contorsionnées, pour s'écouler vers la douceur terminale du temps. Cet arrêt abrupte tinte dans ma mémoire, réveillant Hatchepsout, fantôme qui reprend les mouvements de ma vie.

Des groupes de touristes se constituent et se dissolvent sous la houlette des guides égyptiens polyglottes qui cacophonent des informations que personne n'écoute. Ils se précipitent vers des taxis et des minicars pour un itinéraire bien programmé. Heureusement, on me prend ici pour un fils du pays qui n'entre pas dans le cadre de ce monde lustré et organisé de fond en comble pour les étrangers.

Qu'est-ce que je viens faire ici où tout fonctionne par bandes bien ficelées, tels des globules dans un organisme, qui irriguent les mêmes circuits, passent par les mêmes points névralgiques, suivent les mêmes détours ?

Perplexe, je me demande comment je vais rejoindre l'obélisque de la grandeur sans pourparlers et explications décousues. Je réussis à convaincre Ibrahim de me déposer à quelques mètres de l'objet de mes désirs, un peu à l'écart de cette parenthèse verdoyante dans le cœur du désert. Aux portiques de l'Égypte profonde, des vendeurs de bibelots m'assaillent de leur dextérité et je démasque leurs cabrioles stratégiques de vente d'un sarcophage de grès mal taillé, en éclatant de rire. Cette explosion de joie nous unit, le temps d'un éclair. Des Nubiens avenants m'aident à repousser le temps vers le passé lointain avec un aplomb bon enfant qui me fait endosser le midi de ma jouvence.

Le barrage d'Assouan, arc-en-ciel gigantesque de granit inébranlable, repose sous l'eau à quinze mètres de profondeur. Construit par les Russes, il maîtrise par son éloquence le Nil, aujourd'hui mutilé de son cours naturel. Pourvoyeur d'électricité pour toute l'Égypte, il stabilise la navigation, d'où le développement des croisières, au grand dam des champs irrigables qui ont perdu leur limon. Pour la première fois dans l'histoire, je vois des nuages apparaître dans le ciel serein ; la pluie affole toute la population. Remontée de sel. L'eau saumâtre du Delta a modifié la faune, chassé soixante mille Nubiens de leur terroir pour les bannir dans les affres de l'aridité et de l'oubli. Cette mise en scène, que le progrès concrétise par un affreux monument blanchâtre, révèle la tragédie des cinq feuilles de lotus dressées et encerclées d'un lien rachitique, symbole d'une amitié russo-égyptienne brisée à même le bourgeon de son apparition !

Dans la carrière millénaire gît l'obélisque abandonné dans son utérus monumental. Couché dans le lit de sa pierre, il pulvérise tous les records qui fournissent à la roche ses remontées, à travers le Nil, jusqu'aux pyramides, pour construire l'histoire. L'obélisque semble inachevé, à moins que ce ne soit une secousse tellurique, cause de la fêlure, qui l'ait rejeté dans la négligence et l'oubli ?

Cette blessure géante m'ouvre les portiques des temps immémoriaux. Je traverse méthodiquement les mythes pour rencontrer l'objet sacré de ma quête. Mon désir de Hatchepsout me renvoie à l'amour naissant et à l'origine. Ce retour est-il assez concret pour me permettre de toucher à pleines mains le culte pharaonique ? L'obélisque servait de lieu de rassemblement de culte et de foi, comme aujourd'hui le clocher indique l'église, le minaret la mosquée, et la tour la synagogue... A chaque élan de croyance, son chant : la pointe de l'obélisque, couverte d'or et d'argent, reflétait la lumière du soleil pour glorifier le Dieu Amon Ra. Le son des cloches ramène de nos jours les brebis égarées à l'autel christique, la voix du muezzin au mihrab islamique, et le schofar et sa musique à la synagogue...

La fente prodigieuse au sommet de l'obélisque anime la carrière figée là, à la sortie sud d'Assouan, sur la route qui mène au barrage. Brisure qui disloque la pierre et lui fournit des lèvres ou des oreilles géantes prêtes à accueillir mes souhaits : voir surgir devant moi «la favorite de toutes les dames nobles», Hatchepsout à l'écoute merveilleuse, et qui «avec le cœur parle», selon la tradition antique de nos rencontres. Ouvertes, les lèvres-fêlures propulsent, à travers leur entrebâillement, la silhouette de la Déesse, prenant corps là de nouveau, par la magie de mon Charme Vili,

l'énigme du Sphinx et de son ubiquité, dans une aura fantastique qui m'émerveille et me stupéfie à la fois.

Sortie des limbes, la Pharaone diaphane flotte dans le flou de la nuit, se plante corps-pyramidion, pour la première fois, dans mon cœur. Entre les deux rives de la fêlure ou les deux vagues de ses lèvres, j'ose lui avouer mon amour naissant. Je ne peux le lui exprimer qu'en m'entendant parler :

— Moi, ton scribe-voyageur, je t'aime et voudrais me faire aimer. A l'instar de Semnout, je suis le courtisan le plus intime de ta Majesté, l'intendant des travaux royaux, celui qui fait revivre, à chaque coup de plume, l'œuvre initiale de ton Altesse adorée...

Des bouquets de colonnes, des bouquets de palmiers m'ouvrent l'œil. Je ne retiens pas les éboulis des ressentiments, les rochers des insinuations, les falaises des mauvaises langues, et les arcanes du temps. Le désert de l'angoisse me consume. J'entame le voyage au cœur des époques révolues et à venir ! Ainsi transporté par l'allégresse de mon âme, j'accède au souffle retenu de la Reine et je navigue dans les couches veloutées de toutes ses vies. Je croque un Kheper, un scarabée des croissances et des transformations, après l'avoir baigné dans du lait de vache noire. Me voici purifié, et le coup de foudre s'instaure, royal, dans mon être, occultant les condamnations grotesques «d'usurpatrice» perpétrées par les historiens les plus célèbres ! Personne n'a pu saisir ne serait-ce que la cheville de tes faits et gestes, Ô toi révolutionnaire aurorale qui as su imposer et confirmer l'amour que tu avais pour ton scribe.

La tête explosée de l'obélisque réoriente les croyances, le savoir et les mentalités. A travers la fente incidentelle j'ajuste mon trajet initiatique sans me lancer dans la croi-

sière sacrée qui conclut ma vie. Je profite de la perspective embrouillée pour donner plus de force à ma volonté, ce qui me permet d'émerger dans le visible qui mène à la certitude de la rencontre souhaitée. Une prière exaucée.

A la lisière de mon être transcendant, je vis à la fois le passé lointain et l'heure présente dans le cadre précis de l'ouverture immuable, la caverne de l'éthique que je me suis fait construire entre obélisque sacré et pierre philosophale. D'où ce silex du silence faisant étinceler Hatchepsout dans l'immanence, Pharaone à l'état de l'éternel retour...

D'abord tu t'es créé un Neter cosmique pour répondre à l'harmonie des temps, entre souffle impensable et inspir conscient, besoin naturel et expir divin. Et tu t'es contentée d'être l'épouse fidèle de Toutmosis II, puis reine-régente à son décès, tu t'es imbriquée dans des intrigues rocambolesques et des complots infinis. Toutmosis III, ton beau-fils, se met à te haïr, t'accusant d'être «l'usurpatrice» d'un trône qu'il estime sien ! Hatchepsout, tu instaures ta nouvelle façon de gouverner : tu te fais couronner roi, sans renier la barbiche. Masculinité revendiquée, tu prouves que tu es capable de sophisme politique et de subtilités mythiques afin de légitimer le pouvoir des deux couronnes hautement posées sur ta tête théocratique. Pour ce faire, tu invoques ton père Toutmosis Ier, plus apte à t'initier aux affaires de l'état que ton mari, désireux avant tout de voir la couronne échoir à son fils.

Et toujours cette filiation qui légitime : n'es-tu pas née de l'amour divin d'Amon Ra qui, désarmé un soir, descend sur terre pour une nuit de plaisir avec la très belle Atmosis, ta mère à toi, Ô Hatchepsout ? Ra se présente sous les traits du mari dont le portrait est temporairement emprunté pour une copulation divine qui fait jouir la

future mère plus qu'elle n'aurait pu le faire avec son époux !

Toute cette conquête de l'avenir est parallèle à la mienne lorsque je suis tombé follement amoureux de la Pharaone pour récupérer le passé. Montée fulgurante de mon désir pour cette femme spirituelle à l'aurore des temps. Je m'inscris dans le fantasme dont elle est toujours consciente et me graphe aujourd'hui dans le réel qui se réfracte sur la reine arrivée au terme de sa propre perfection. Je suis à elle dans un face à face qui transmute le passé et je suis libre de choisir mon destin dans l'irrationnel et la genèse de mon œuvre. Un tel procès me mène aux chemins qui font éclater les cloisons des croyances et de l'histoire. Je quête sans relâche l'Humaniste de l'univers qui m'ouvre les portes de ses secrets et libère en moi une ivresse de paroles, une folie totale du verbe qui nous façonne.

Si Hatchepsout incarne la magie qui crée la vie sublime, moi, né de l'argile du verbe créateur, me charge des projets que son amour suscite. Elle ne donne à personne le plaisir de l'abattre, et sort victorieuse de toute épreuve, comme de la décision de m'expliquer les démarches intimes qui perturbent parfois nos rapports. Sans théâtralité, elle me confie les choses avec la plus grave gentillesse et ne montre ses regrets que lorsqu'elle ne réussit pas à jouer sur mes humeurs.

Je ne rivalise jamais avec la Pharaone. Je m'ingénie plutôt à accorder mes tourbillons de mots à ses lubies naturelles que je ne peux toujours transcrire pour la postérité. En compagnie officielle, elle est laconique, et ne révèle aucun intérêt pour ma personne, mais son côté insatiable d'amour et de pouvoir est là, sous-jacent. Ainsi, maîtresse de ses tendances, elle ne saute jamais sur les occasions pour accueillir «l'heureux élu de son cœur». Elle me laisse

attendre dans les couloirs de la patience pour se prouver que mon amour ne perd pas sa force. Cependant, j'en suis persuadé, mon être l'attire. Mosaïque plurielle, Anubis, «l'ouvreur des chemins», couché en gardien du secret sur le coffre des décisions dans la pyramide de pain blanc, tel est, pour elle, mon être.

Sa morale ne consiste pas à «diviser pour régner» comme ces hommes gâteux qui s'accrochent désespérément au pouvoir, mais «unir pour renforcer» ses assises basées sur celles des autres. Ainsi, je peux affirmer que je vis ce que je dis, et de ce que je dis. Les Furies s'acharnent contre l'intégrité de ma parole — imparfaite parfois dans son déploiement, il est vrai — mais regorgeant de coups de cœur qui convertissent les ennemis en frères, et les étrangers en familiers.

Je traverse la bouche géante au sommet de l'obélisque et, dans la fêlure céleste, j'accomplis mon rite de passage : jonctions hatchepsoutiques où je m'investis, royaume nouveau, à la lisière du réel et du mythique. Antre fantastique où j'acquiers ma substance et son contexte privilégié de rencontres, de flâneries et de scribe-voyages. Je pénètre un château en bordure de Nil, à la charnière d'un pays qui commence et d'un pays qui finit, pour m'amourir avec la plus noble de toutes les femmes.

Dans une immense chambre poutrée, aux murs blanchis à la chaux, aux rideaux qui s'écoulent en cascades le long de grandes fenêtres, je m'étends sur un lit ferme, posé à même le sol, couvert de tapis orientaux. D'innombrables vases emplis d'eau fraîche exposent, comme les corbeilles de fruits, leurs trésors en gâteaux de miel et d'amandes, pistaches et noisettes, sucreries et victuailles. Y sont également des figurines de femmes en pâte à sel,

des serpents, des coccinelles, des tortues et des offrandes pour provoquer la fertilité du Nil et l'influencer à changer le cours des événements.

Couché de toute ma longueur, je contemple la lune dans une attente religieuse lorsque la reine entre, silhouette lumineuse, nudité flottante dans cet aven royal isolé du monde, au septième ciel des jouissances. Sereine, elle ôte sa fine robe de soie émeraude, et vient s'arc-bouter gracieusement sur moi. Elle forme avec ses cuisses ouvertes un immense V renversé, deux colonnes de miel à la fois souples et musclées, autour de mon corps tendu. Son sexe fleuri et frissonnant s'ouvre, deux pétales de rose trémière, dégageant ainsi l'œil luisant et avide, prêt à bercer le phallus de son scribe en érection. Le clitoris en nage perle ses gouttes de rosée sur l'obélisque magique, inventeur de langues, aux spermes énigmatiques semés dans la crypte secrète de la Madeleine papyrus.

Dans ce transvasement des corps, les seins de la Pharaone se mettent à hiéroglypher mon poitrail, le faisant avancer sur le chemin de la connaissance. Leur fougue magicienne sur ma chair souriante accorde les flux voluptueux à la flamme sacerdotale de l'amante. Que d'éclats dans l'imbrication de nos âmes mêlées à l'histoire des moments rares et précieux passés ensemble ! Elle fait tout pour me les rendre délicieux ; mon être s'ennoblit par la révélation du soleil dans la barque de nos nuits.

Je pointe ma langue, coulée de silence, verge particulière des multitudes, aux accents moirés, héroïque dans sa folie des profondeurs. Elle pénètre l'antre haletant au-dessus et au-dessous de cette dispensatrice d'apothéoses illustres, jamais connues auparavant. Je la regarde droit dans les yeux, me mire dans ses lacs en feu, et j'ai envie de hurler que je l'aime. Une folie me saisit : me blottir dans tous ses

creux protecteurs et rassurants. Le masque royal s'envole dans la pénombre des temps ! «Hatchepsout, dis-je, tu es le Nom régulateur de mes désirs féminins naturels.»

Lors de ces apogées de l'amour, je vois un ange passer près de sa bouche sublime, et nos lèvres se grisent d'un goût orange mémoriel à nous faire nous évanouir de plaisir. L'apnée du ressac franc et libre équilibre notre union passionnée et muette. Seuls les sexes profèrent des paroles solidaires inarticulées. Puis les hanches de la reine abandonnent leur prise, s'affaissent, détendues, vers le calame du sensible, pour gober dans la douceur l'iris de chair, le mystère de la vérité...

Les cheveux de Hatchepsout, désirs défaits, emportent le temps sans visage, le temps vain qui ne sert qu'à encercler. Les mèches de jais creusent leurs arabesques dans la transparence de mon profil, tourné vers les continents et les récits qui gravitent autour de nous. Glissade permissive de nos laves sensuelles, êtres vivants qui embrasent les ourlets savoureux du changement éternel.

J'émerge corps de la nuit des temps. D'un geste lent de la main, je cueille la chaleur qui niche dans les feuilles crissantes de ses aisselles, et les rêves bruisants de son nombril. Je vire mes regards, contemple les soubresauts du ventre fatigué des idéologies, les crêtes d'espérance de ses seins qui râpent les généalogies étranges, la fougère débordante de la tendresse... et nos sexes s'imbriquent dans l'inlassable et incommensurable voix intérieure des voies...

Filiations et sillages naviguent dans l'allégresse vers le plaisir ressenti dans l'âme de la chair, et dans la chair de l'âme ! Nos corps flottant dans la nuit utérine n'appartiennent plus à la mort. Ils ébranlent la Barque Céleste. Mes

doigts donnent naissance au texte qui balbutie, enfant de ma langue, déjà perché sur l'arbre de la vie, tourné vers le siècle naissant. Il rappelle ce paon, avant la tombée de la nuit, qui lance le dernier cri léonin du jour afin de préparer le tumulte des rêves.

La quiétude et les épousailles de nos caresses ne pèsent plus le poids de leurs mains. Branchages lumineux qui vagabondent dans la nudité du ciel, en quête d'espace et d'actes qui les libéreront du langage. Notre Duo émeut les paysages aux herbes folles où nichent les fleurs écarlates, comme des visages ensoleillés que le bonheur berce de son coucher. Nos membres s'abandonnent aux vagues d'un ailleurs sans limite. Alors s'élève la splendeur de la vie, irradiant nos traits et nos émois de cette boulimie du sage qui fait valoir son autorité. Ainsi, notre plénitude invente son souffle et sa marche dans les désirs équilibrés. Des phrases qui s'arrachent à la mémoire et à l'abîme pour saluer les figures de proue de ce siècle.

Enfin initié à l'immanence, je peux aujourd'hui faire face à l'apparition des femmes actuelles, si magnifiquement intériorisées dans ma caverne émotionnelle. A travers l'obélisque, diverses Hatchepsout intronisées dans mon cœur se mettent à vibrer, à la fois millénaires et palpables. Les voix substantifiques d'Imane, de Francine... prennent ma parole, la vivifient de leur conduite et de l'esprit du scribe-voyageur dont la perméabilité me transforme en écrivain. Cette verbalisation entre bouche et oreille nous relie à la communauté de Hatchepsout, faisant d'elle la seule garante du réel et de la fiction en vogue...

— Un soir, au coin de l'Obélisque, t'en souviens-tu ?

Deuxième Partie



XV

Nilomètre du naître... disparaître...

Comme ils ont décidé que leur mariage se passerait autour des îles Éléphantines, Imane et Ayman sont également tombés d'accord pour que la naissance de leur premier enfant soit accueillie aux alentours de Philaé, autre haut lieu de l'origine où quelques édifices sont consacrés à Hator après sa fugue dans le désert brûlant du Sud, mais dont le temple principal appartient à Isis, mère d'Horus, grand vengeur de son père Osiris. C'est à Philaé que le paganisme résista le plus au Christianisme et autres religions extérieures. Dans l'île voisine de Bigghé, le culte justifié par l'Albaton enroule le territoire inaccessible où Osiris dort de son dernier sommeil. Le tombeau avec 365 tables d'offrandes reçoit les libations de lait. Tout près, une grotte ouvre son cœur au retour de l'eau, symbole de la renaissance d'Osiris.

Au siècle dernier, le temple de Philaé, englouti par les eaux du lac artificiel d'Assouan, émerge et laisse voir la corniche de ses pylônes, la boue qui recouvre ses chapiteaux et ses colonnades où éclôt toute une floraison exotique. Philaé remonte de sa noyade, se déplace, sereine et lumineuse, sur un terrain solide et retrouve sa verdure et ses palmiers.

Le temple fut d'abord érigé pendant la trentième dynastie pour célébrer le culte d'Isis. Ses longs portiques et sa silhouette gracieuse offrent aujourd'hui son visage livresque au soleil et aux étoiles. Voyage ouvert comme une épitaphe au passage du Nil, flots de mots qui naviguent dans le chapitre du fleuve...

— Regarde ces autels et ces croix, de style ptolémaïque et roman, dit Ayman.

— Philaé est une île isolée, n'a-t-elle pas perdu son cœur et son histoire ? demande Imane.

— Pas du tout. Sa renommée intacte conjugue les siècles à perdre haleine, mais les nouveaux conquérants ne possèdent ni la justesse des mots, ni la finesse du style pour égaler les traits des pharaons !

Ce lieu de l'origine, situé entre les Iles Éléphantines et Philaé, se déplace au gré de l'imagination, comme une goutte de rosée dans un pays désertique qui avale l'eau avant son jaillissement, la surprend pour l'écraser de tout le poids incandescent de sa chaleur. Étincelle anodine sur la peau du Nil, origine imperturbable dans son écoulement, son mutisme et sa nativité.

Imane se sent dolente et voit ses seins gonfler leur galbe. Elle sait alors qu'elle est enceinte. Amira, consultée, s'en va vite en avertir la grand-mère et, de chuchotis en

chuchotis, Imane apprend qu'elle aura à passer par de douloureux moments lors de la naissance. Mais elle a encore le temps. Les deux femmes, et toute la gent réunie, se mettent à raconter leurs grossesses en long, en large et en travers, et leurs accouchements de haut en bas et en profondeur. Les femmes miment leur ventre bombé qu'il faut soutenir, et tordent leur bouche sous les cris de douleur qu'elles se remémorent. Imane en est épouvantée, mais Ayman, tendre et attentionné, la rassure en lui faisant remarquer que les temps modernes offrent des ressources non négligeables. A commencer par une technique qui permet de voir l'enfant sur un écran et de le détacher, déjà avant la lettre, des chairs de sa mère.

Parfois, il la promène dans un bateau à moteur, piloté par un jeune homme affable qui s'arrête sur le chemin, près de l'embarcadère pour tendre à son père une liasse de billets crasseux que le vénérable empoche avec un léger sourire. Le jeune matelot explique :

— Mon père est propriétaire de ce bateau, et moi je dois gagner ma vie pour nourrir toute la famille.

Ils admirent le geste respectueux du fils qui obéit aux lois de la tradition, met pied à terre en sautant de sa barque et revient, souple comme un tigre, à son gouvernail, après avoir accompli ce rituel millénaire vis-à-vis du père qui reste le chef de famille, sa vie durant.

Pendant les premiers mois, Imane ne fait que vomir. Puis, brusquement, les choses se calment et, dans le courant du quatrième mois, l'enfant se manifeste. Moment d'intense émotion où père et mère, réunis dans l'échange

de leurs baisers, se rendent compte qu'ils sont trois désormais et que leur famille prend corps.

Peu de temps après, Imane se demande si elle donnera jour à une fille ou à un garçon. Et, aussitôt, des prénoms qui couvent sans oser se dire encore, faute de certitude, éclatent dans le ciel d'Égypte :

— Nisra ou Nisr, c'est ainsi que nous l'appellerons.

L'on me prévient immédiatement. Je devine le Mektoub :

— Ils auront un fils et ils l'appelleront Nisr, avait confié Hatchepsout, et tu dois veiller sur lui, Barka ; il est porteur de ta parole.

Imane demande d'accoucher dans un coin confortable avec tout ce que cela comporte d'hygiène et de soins, dans la chapelle d'Isis, parmi l'arborescence de pierres sculptées et de bas-reliefs chargés d'histoire. Et comme Ayman ne peut toujours rester à ses côtés, on décide de nous appeler, Amira et moi, pour prodiguer notre appui physique et moral à cette femme têtue qui ne veut obéir qu'à ses inclinations profondes.

Je retourne avec plaisir à ce lieu d'origine qui m'attire, m'avale puis me rejette dans la clarté de l'amitié et du souvenir... Les sons de cloche m'éblouissent de leurs voix muezzines et de leurs pyramidions hatchepsoutiques. Accordeur de talent, je m'oublie dans l'entreprise sublime pour laisser d'autres régimes d'oiseaux m'assourdir de leur chant de cristal. Remis souvent à la case départ gravée avec précision dans ma mosaïque en cœur, je réitère ma question :

— Pourquoi l'Égypte ne reconnaît-elle pas la floraison talentueuse de mon Maghreb primordial ? Pourquoi n'ad-

met-elle pas les envolées lyriques de mon Couchant, qui font renaître les espoirs ?

C'est au Canada qu'un Arménien en mal de reconnaissance m'a affirmé :

— Tes ancêtres prestigieux proviennent de l'Ifrikia qui a donné son nom à tout un continent. Ce petit pays a vu naître, dans le cœur de la nuit, Hannibal Barka, Saint-Augustin, Ibn Rachiq le Kairouané, Ibn Khaldoun et d'autres non moins illustres... Leur œuvre et leur vie ont illuminé ta pensée vagabonde !

— C'est ainsi que j'ai pu recréer mon Hatchepsout féérique dans la parfaite image de mon désir... Que de fois, un élixir dans l'âme, nous avons cascadé en caresses inédites dans des draps peints de clés de vie pharaoniques. Au volant de ma voiture japonaise Toyota, sur un tapis bigarré suédois, à l'écoute d'une musique remontrante miroitant mon Maghreb lointain, je déguste un met préparé par Francine... et cette présence éruptive fait surgir Hatchepsout prodiguant des ordres royaux dans ma mémoire...

La magie des échos permet à Imane de se rendre compte des progrès de son enfant. Vers les six mois, elle le voit sourire béatement, en suçant son pouce et en gigotant des jambes comme un marcheur du futur. Alors s'installe entre eux un dialogue simple et doux :

— Pourquoi bouges-tu ainsi, mon fils ? dit Imane en souriant tandis qu'Ayman, main posée sur l'arrondi du ventre, s'amuse à répondre aux coups donnés par le bébé. Ils font l'expérience de le nommer : Nisr... Nisr, montre-nous que tu possèdes déjà ton identité. Et le calme de

s'installer. Dans sa coquille, Nisir apprend à dialoguer à travers une brume ouatée, il commence à percevoir les sons de l'extérieur et les intonations. Il reconnaîtra ainsi, dès son arrivée en ce monde, les voix de ses géniteurs qui seront ses premières phrases.

Imane, portée par l'amour de son mari, vit une aventure passionnante. Malgré la gêne, les misères inhérentes à son état — sa peau se craquelle, ses vertèbres se fatiguent — elle se porte comme un charme. Il lui suffit de s'étendre sur le côté et de déposer tout le paquet de sa grossesse sur le lit, près d'elle, pour avoir l'impression d'être déjà délivrée. Ayman la caresse, l'embrasse. Comment oublier une telle tendresse, gratuite dans ses dons, pour la mère au détriment de l'amante !

Un matin, Imane se réveille baignée dans une eau tiède qui noie le lit. Elle sait que le temps approche. Ayman l'amène à *Kom Ombo*, un temple consacré au culte de *Haroéris* et de *Sobek*, les divinités respectives du Bien et du Mal. Double culte dans la simultanéité mythique. Au front du temple de Sobek, un cercle central représente le soleil, les ailes étendues mesurent l'infini de l'horizon, et des deux côtés, deux têtes de cobra puisent intensément leur énergie sous la terre. Les branches de l'arbre de la vie les accueillent pour les perdre dans l'éternité souriante. Ils se laissent imprégner de la béatitude que ce monument délivre. Les temps pharaoniques surgissent alors dans les premiers mots de leurs prières : «Au nom de la vie».

— Mais, c'est *Bism-Allah*, dit Imane.

— Oui, «Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il !» pour les Chrétiens, répond Ayman, comme

pour rappeler sa récente conversion et la similitude des religions.

Formules magiques, respectueuses de la solennité et de la dévotion pour toutes les fois qu'on invoque le Bien ou le Mal dans l'écoulement des gestes quotidiens !

Ils contemplent en silence les eaux calmes où l'on nourrit les crocodiles jusqu'à leur mort. Empaillés et momifiés, ces animaux bénéficient ainsi du privilège des pharaons. Ce culte bienveillant pour les causeurs de tort inscrit la peur dans la chapelle de leur arrière-boutique.

Pour moi, le mal n'est pas une île mythique scandaleuse et injuste, que les crocodiles défendent en chasse bien gardée, mais il fait partie du principe même de la vie qui emporte son secret dans le cercueil du cœur. Ce n'est pas le péché originel qui a ébruité la condition humaine, vacarmée de son paradis perdu comme une fusée lunaire qui, lancée depuis Cap Canaveral, est disparue dans le Cosmos pour le sonder puis revenir sur terre avec le fruit de son espionnage cosmonautique. Ce tissage des valeurs au quotidien véhicule ses frémissements multifformes pour occulter les soupçons et extirper les vérités. Destabilisation incessante qui permet à chaque fois un nouvel équilibre, condamné dès sa naissance à fluctuer ! Flottement sur cette vie comme la danse de l'acrobate sur le fil d'un rasoir. A chaque fois qu'il sort du doute, le jugement prend pour témoin la création afin d'asseoir sa réalité et ses contradictions.

Pour oublier sa douleur, Imane raconte par bribes à son mari son rêve de la veille. Elle s'est vue assise sur un immense crocodile sans vie, grignoté par une multitude

de petits sauriens acharnés à dépecer sa dépouille. La scène lui revient avec netteté, mais ce qui l'a le plus frappée, c'est le puits sacré ouvert comme un œil gigantesque qui l'observait d'un regard tendre et familier et que Ayman a traversé en airain pour y déposer sa rosée du soir. Imane a ouvert ses pétales d'iris, s'est noyée dans les étamines de la profondeur, sans verser la moindre larme.

Son œil de gazelle a été fécondé par ce fils du pays qui a germé en elle, archipel de parole dans le désordre qui voile sa bouche. Et aujourd'hui encore, friable à merci, le cœur en cotonnade d'Ayman l'enlace et la berce jusqu'à l'aurore qui déchire la nuit.

Les douleurs d'Imane se font de plus en plus régulières et pressantes. Une fois qu'il l'a bien installée, entourée par nous deux, Amira et moi, Ayman se lance à la recherche de la sage-femme. Dans sa confusion, il s'écrie :

— Accourez, Madame, ma mère est en train d'accoucher !

— Ça m'étonnerait ! Vous voulez sans doute dire «ma femme» !

Tout le monde éclate de rire quand il raconte sa bévue. La sage-femme se rend compte que le moment crucial est imminent. Les cris de douleur et de joie fusent de partout pendant que le sexe s'ouvre, jardin intérieur de cette femme nilée qui retrouve ses contractions naturelles pour l'expulsion finale. Ayman serre Imane infiniment aimée, fleur mûre dans ses bras. Adossée au poitrail de son mari, elle reprend ses halètements. Le vagin laisse passer la tête : mouvements rotatoires en spirales, et c'est la sortie triomphale par le canal de la naissance. La maman est assaillie de sentiments d'extase et de plénitude. Vague impression de faire l'amour à un Dieu...

Son visage moite se réfracte sur le ciel laiteux, son foulard déchiré se perd à jamais le long des pistes, parure-papillon des feuilles mortes. Le bébé né au monde lance ses premiers cris, échos de ceux de la mère soulagée enfin de son poids. Ce cri primal se scinde. On met tout de suite l'enfant dans les bras de sa maman pour qu'ils oublient tous les deux leur peine. On couvre le corps d'Imane en transe ; elle se soulève et s'appuie sur des oreillers, sycomore au pied des tombeaux. Sa chair vive acquiert un fils qui regonfle les voiles de sa passion resplendissante, ce qui secoue à la fois le jour naissant et le pays en branle.

Les deux époux sont à présent comme dans une demeure céleste, construite par la fête de leurs propres corps et âmes, un lieu transitoire où ils ont enterré leur folie pour renaître coulée de lumière, dans le calme des siestes et le seuil des cauchemars. Quelle est cette luminosité dorée qui les enchevêtre gracieusement dans une victoire palpitante de beauté ? Ils ont su maîtriser les servitudes, les désobéissances et les contradictions par la douceur charnelle qui leur permet de naviguer dans les cartes perforées du tendre, l'aptitude à se vouer aux parcours de leurs méridiens. Ainsi sont-ils à l'écoute de leur propre naissance sans se laisser emprisonner par les mots. Rien n'est dit, pour le moment, de cette énigmatique apparition filiale dans le matin aurolé de leur nouvelle éclosion amoureuse.

A la margelle du Nilomètre, les villageois se bercent encore à la voix d'Oum Kalthoum, celle qui remplit les

stades et les salles de concert à travers le monde, et qui étire aujourd'hui ses mélopées gorgées d'espoir et d'émotion. Elle célèbre, sans se lasser, l'histoire de l'Œil erratique et itératif, ponctuant en surprise et en sensation la Geste Imanienne aux confins d'un désert proche. Son chant, mélodieux et nostalgique, retrace le récit dramatique d'Isis donnant le jour à Horus le Faucon (gravé sur tous les pylônes hypostyles du pays), mais ressuscite aussi la voix incarnée de la Mère de l'Univers, morte et enterrée, qui revient, implacable dans la nécessité de son existence, bricoler la mémoire collective de son peuple prestigieux :

Ô Ame de l'Œil mien ! Œil sacré. Souverain des sens. Ô âme de mon œil ! Dans la terreur du destin et la miséricorde d'Allah, tu m'as fécondée. Ta semence joyeuse danse dans mon sein. Elle vient de naître amour et lumière. Ô Aïny ! Rouh Aïny, je suis la fille Nil, le fleuve de l'amour...

Écoutez la voix paisible qui a donné naissance à l'enfant. Enfant magicien de l'arc-en-ciel des races... Qu'Allah l'épargne du mauvais œil et des mauvaises langues...

Ya Ikhwani, Nisr est le fils des fondateurs de ce pays, Gouverneur des clés de vie. Il habite tout le patrimoine d'Allah. Il parlera toutes les langues... Et ne vengera ni son père, ni son grand-père... Il ira à l'école de Luxor, pour être Ras el Omma ! Que Dieu et son prophète lui donnent la puissance. Cette clameur du matin... ouvre l'Œil... de l'acceptation...

Ce chant de gloire, capté et retransmis par tous les pores d'Imane, est confirmé par l'horoscope d'un fakir sur le chemin du retour au Caire : «Votre fils sera souple, prévoyant, susceptible et très déterminé. Il connaîtra ses buts

et s'y dirigera avec force et discipline. Il aura une parfaite compréhension de la nature humaine et une tendance à révéler ses intentions. Sans difficulté, il convaincra les autres qui accepteront volontiers ses idées.»

— Qui te dit que cet enfant saura recevoir et promouvoir les croyances de son héritage sans nier aucune partie ?

— Je suis la croyante qui psalmodie la parole de Dieu, celle qui illumine l'univers de sa paix limpide. L'*Imân* qui a germé en moi, c'est la semence d'Ayman.

Et Dieu de déclarer :

— *Femme, puisque tu as conçu dans l'esprit de la loi, par ma volonté tu as accouché. C'est la semence d'un des fils du pays des deux couronnes. Que l'Œil sacré protège ce premier fils de la terre des intolérances. L'héritier légitime de la foi, ce fils-espoir des destins de la cité et des lois, saura embrasser toutes les croyances.*

Imane reprend la prière pour l'Œil sacré :

— *Grandis mon fils ! Viens à la lumière, je te salue jour nouveau. J'ai créé ton nom, Nisr, comme Khnoum, le potier divin qui a façonné l'œuf, d'où sont sortis l'homme et le monde.*

Tu possèdes ma vigueur et toute la force que renferme mon corps. Tu atteindras les horizons lointains et tu ouvriras les portes de toutes les fois.

A la proue du bateau originel, tu navigueras vers l'éternité !

Quelques années plus tard, Imane, devenue professeur puis Recteur de l'université el-Azhar, s'avance vers le lieu sacré de son culte pour prier Allah et lui demander que

son fils soit admis au sein d'*Om ed-Dunya*. A ce moment, l'adolescent prend son essor comme Horus, son envol de Faucon, maître des cieux et de l'air... Et Imane de s'écrier :

— *O Dieu, regardez et protégez Nisr !*

XVI

A croisière sacrée, houleuse la vague

Cela fait plusieurs semaines que Béchir épie Ayman comme un vautour affamé enregistrant chacun de ses déplacements. Il remarque qu'avant de rejoindre sa famille, son beau-frère passe parfois voir l'un de ses amis copte à Héliopolis, et rend visite à Betty dans sa tanière au flanc de la pyramide : ce qui réveille sa jalousie et renforce sa haine. Que peut-il bien aller raconter à la Canadienne que Béchir croit se réserver pour lui seul ? Quel rapport entretient-il avec son ancienne communauté copte ? «Sa conversion doit être feinte, une mascarade pour nous ravir ma sœur Imane», pense Béchir. «Non seulement il se conduit en traître, mais aussi en dangereux rival». N'a-t-il pas déjà réussi à conquérir sa famille, et à présent sa bien-aimée ? Il faut à tout prix s'en débarrasser. Son comportement affable lui renvoie, à lui Béchir, l'image de son propre échec, l'humilie au plus profond de son être, jusqu'à toucher ses blessures les plus anciennes et les plus douloureuses. La

gentillesse d'Ayman, au fond, n'est qu'une arme implacable et redoutable.

En réalité, Béchir se trompe et ne suit que ses forces obscures qui l'éloignent de son besoin d'acceptation impossible à satisfaire. Sa violence l'aveugle, et lui fait oublier qu'Ayman me rend visite à moi, à Francine et à tous ses amis qui s'affairent avec lui dans le rapatriement du Sphinx Hatchepsout. Grâce à notre appui, il a ameuté les gouvernements étrangers pour qu'ils usent de leur pouvoir auprès de l'Italie. Or, seuls les états maghrébins ont prêté main forte à l'Égypte et soutenu sa requête. Ayman a consacré ses loisirs à mettre tout en œuvre pour que cette pièce maîtresse réintègre son sol natal.

Que de tractations et d'interventions... de temps perdu pour la cause dont il ne veut démordre... L'obstination d'Ayman à récupérer le patrimoine pharaonique est, elle aussi, matière à alimenter la haine de Béchir qui se sent un rejeton inutile dans son propre pays.

Un soir, Béchir suit Ayman du bureau du Sėti Ier jusqu'au Hilwane où j'habite. Un vent glacial souffle, Ayman presse le pas. Arrivé à l'hôtel par une rue étroite et sombre, il entend un coup de feu, une balle sifflante l'effleure, le blesse à l'épaule droite. Il s'abat sur le sol, en proie à une vive douleur... Ayant vu la scène de ma fenêtre, j'alerte la police et me précipite pour secourir mon ami. Pendant ce temps des témoins ont rattrapé Béchir qui se sauvait à toutes jambes. Après l'avoir maîtrisé, ils le livrent aux autorités tandis que l'ambulance transporte Ayman à l'hôpital. Quand Imane apprend cette tragédie familiale, elle fond en larmes dans une colère incroyable :

— Il est devenu fou, cet imbécile de Béchir !

— Oui, dit Ayman, mais un fou lucide ! Figure-toi que

c'est au moment même où je voulais dire à Barka que le Sphinx Hatchepsout a été remis à l'état égyptien et qu'il vient d'arriver au Musée du Caire que Béchir a tiré sur moi.

— Coïncidence ou prémonition ?

— Non, Béchir a dû se renseigner, il a son système d'espionnage ! A mon avis, il a voulu nous punir, Barka et moi. N'avons-nous pas réussi ce tour de force : compléter le profil de la Déesse et reconquérir notre héritage ?

— Il se comporte toujours en mal compris et mal aimé. Je ne lui pardonne pas cet attentat horrible à ton égard.

— Je crois qu'il sera condamné à trois ou quatre ans de prison, et j'espère que la leçon va porter ses fruits.

Betty est la seule personne à comprendre que ce geste de Béchir est un acte de désespoir dans le but d'attirer l'attention sur lui. De bon cœur, elle lui rendra visite pendant toute son incarcération :

— A quoi cela te sert-il d'user de violence pour régler tes problèmes ? *Shit* alors ! C'est incroyable ce que tu peux être a *stupid ass* !

— Tu vois, toi aussi, tu n'as pas une haute idée de moi. Pourtant je t'aime !

— Disons que tu t'aimes toi-même avant de m'aimer, *Fuck you* ! Mais si tu veux changer, je suis prête à faire ce *hell* de chemin avec toi.

— D'accord. Rends-moi un peu de l'amour que je te manifeste.

Motivée par son désir de sauver les déçus, Betty tentera de le persuader de s'intégrer, dans la paix, au sein de la famille. Ironie du sort, c'est l'étrangère qui va ramener la brebis égarée au bercail. De son côté, Ayman continue à

semer la bonne parole auprès d'Imane pour la convaincre de pardonner à son frère, grâce à quoi, il est le seul à faire comprendre à Béchir que sa haine ne repose sur rien. Miracle muet de la foi qui transforme la haine en amour, suscite le pardon et l'acceptation de la différence.

Témoin de la scène, j'étais contraint, pendant le jugement, de décrire ce crime prémédité et d'invoquer les circonstances atténuantes : les perturbations psychologiques causées par la mort de Rahmane et le désœuvrement de la jeunesse tentée par les solutions faciles des médias. Mais Béchir voit les choses autrement. Un sourire jaunâtre masque une sournoise envie de la réussite de sa sœur partagée entre deux hommes à ses petits soins. Comment peut-elle jongler avec le mari et l'ami, père et conseiller ?

Je ressens ce reproche, «à couper au couteau», que tout le monde brandit à mon égard pour m'être immiscé dans les affaires de la famille et, dans une large mesure, du pays. Même Ibrahim, mon inséparable chauffeur de taxi, se renfrogne après chaque bakchiche que je lui octroie. Non seulement il m'a averti de me méfier des femmes (ce qui sous-entend sans doute aussi les étrangères), mais chaque geste de son visage trahit une sorte de haine pour tous ceux qui semblent avoir les faveurs d'Imane ou des autorités du pays. En scribe j'impute cette frustration fondamentale au rang social d'Ibrahim, à son manque d'éducation, à son désir — légitime — de mieux gagner sa vie. Mais jamais, je ne doutais de cet homme serviable qui ne manquait jamais de me faire les compliments d'usage. Et ceci, dans la bonne tradition égyptienne, volubile et mille fois exagérée vis-à-vis des étrangers.

Je me souviens... Parlant de la perfidie des femmes, Ibrahim fut saisi d'un tic grossier révélateur de ses pen-

sées les plus secrètes pour Imane, femme déchue, à ses yeux, par le seul fait d'avoir épousé un copte dont, par ailleurs, il était secrètement envieux. Et comble de malheur, c'est lui qui fut choisi comme chauffeur le jour du mariage, afin de conduire le couple en grande pompe du Caire à Assouan ! Ibrahim, ce jour-là, souffrit mille morts de sa jalousie vis-à-vis d'Ayman et de sa haine bien dissimulée pour moi. Sans ma médiation, les noces n'auraient pas eu lieu.

Je rentre en moi-même, laisse exploser ces interrogations ambiguës vis-à-vis de mon environnement immédiat, ou plutôt ces langues deltaïques d'amour-haine qui transitent entre passé et présent, autochtone et étranger. Pourquoi ma part d'Occident doit-elle être tributaire de mes deux origines insidieuses qui ne cessent de remuer mes viscères. Je ne m'é gare pas à penser l'impensable. N'ai-je pas mis en relief toute la geste de Deir el-Bahari ? Ne suis-je pas l'actionnaire du défi hatchepsoutique ? Traits de lumière trébuchants qui parient sur l'universel, l'éternel. En scribe-voyageur, je continue à naviguer entre l'entre-mot et l'entre-silence...

Est-ce Hatchepsout qui me pousse, hors des lèvres de l'Obélisque, à m'embarquer sur cette glissade paisible, la peau émeraude du Nil ? Est-ce elle-aussi qui me pousse, à mon insu, à imposer mes désirs, et à garder intacte la relation privilégiée qui m'a inspiré à transcrire mon amour et mes paroles ? Arpenteur de mots qui disparaissent au fur et à mesure de leur narration...

Dans la pulpe d'un papyrus impérissable, la Pharaone retient ce point de départ au bout de l'obélisque qui articule les visages dans l'orbite, et les corps qui prennent

forme. Imane surgit, femme mystère à l'orée de la naissance de son fils :

— Où vas-tu reposer ta tête pour emmailloter ton goût de silence ?

— Sur l'épaule de celle qui m'a banni trois ans avant sa dissolution, et me rappelle, aujourd'hui, à la blancheur de son giron.

La mort bouge. Elle pointe sur Hatchepsout son doigt-bambou, origine et point névralgique de la mise à l'eau de la croisière. Je mets ma main sur la barre du gouvernail, comme j'ai mis ma langue dans le sexe immaculé de la reine. Je regarde les oiseaux disparaître, éjaculation dans les roseaux du ciel qui réclame l'œil lumineux de la gestation déposée dans la caverne mortuaire du Dieu Faucon.

Les événements se précipitent. Le temps se détraque. L'instant, d'habitude rayonnant d'authenticité, perd sa saveur et sa tonalité. Flasque et fade devient mon désir de vivre depuis qu'on a empoisonné l'esprit de la Pharaone de paroles venimeuses. Les commérages néfastes ne laissent, en guise de trace, que le trépas ! Ses sentiments à mon égard se sont-ils modifiés ? M'a-t-elle banni sans preuve concrète ?

...Et me parvient le cri désespéré de Hatchepsout :

— *Pourquoi s'est-on mis à favoriser mon rival ? Pourquoi a-t-on tourné ma fille contre moi ?*

Écarté du pôle magnétique qui m'a collé à la peau de la reine pendant près de vingt ans, je sens que mon bras droit s'ankylose (crampe de l'écrivain ou pouvoir maléfique ?), mes doigts ne peuvent plus tenir la plume. Mon écriture change depuis ce dédain que j'espérais temporaire. Mes pattes de mouches se brouillent à tel point qu'elles en deviennent illisibles et indéchiffrables. Cette infection me

donne fièvre et hallucinations. Ce qui me distingue habituellement s'éteint comme une flamme de chandelle, sous l'effet d'un courant d'air imprévu dans l'humeur de ma Déesse.

Revenu sur cette terre qui dépérit à vue d'œil, je tente de rétablir les lois ancestrales en semant une graine de lucidité acquise sur le dos de la civilisation occidentale. Je reprend mon poste d'historiographe du dernier voyage sur le Sêti Ier où j'assumais le rôle de scribe-maître des cérémonies. Dans mon récent rapport avec Hatchepsout, je rabats le caquet des mésanges, la haine des mauvais coucheurs, et rétablis l'enceinte traditionnelle où flambe la fierté de ma Belle au voile probant. Aujourd'hui, je désherbe les éloges de la femme retrouvée qui éclate entre mes doigts faibles...

Près du Nilomètre servant jadis à calculer les impôts en fonction de la récolte, je coupe les ailes tentaculaires de Béchir en conseillant à Betty de lui recoudre des tresses hatchepsoutiques. J'ose écarter le principe fondamental religieux (pomme occasionnelle de discorde) pour inculquer à Nisir la tolérance qui a fait sortir sa mère de son malaise incommensurable. A côté de son enfant, Imane, silencieuse, contractée et mélancolique, s'agite, fond et trace sur le sol des entrelacs bizarres que nul n'est destiné à lire, sauf moi, Bousiris, père fragmenté, capable d'accueillir les gestes tortueux, risque d'être effacé moi-même par l'énigme intensifiée de mon propre sort !

Tous se laissent aller à l'immensité de la nuit, et goûtent à la douce nostalgie de leur être verrouillé. Le scribe en moi se souvient de la confession de la Pharaone :

— *Je te quitte, à regret malgré le mal que tu m'as fait... mais je te rappellerai un jour par delà les frontières de la vie.*

Je bois un verre de jus de palmier à la santé de la reine, et mange quelques dattes offertes par Ibrahim et le capitaine du Sêti Ier. Ils sont tous sur le chemin de Thèbes après avoir visité le temple d'Edfou, consacré à Horus, et orienté selon le passage génital du soleil au solstice d'été. Des crampes d'estomac me saisissent, augmentent ma fièvre. Je vire et revire autour de moi-même comme une toupie cocasse, entrecroisant empires et pays. Dans mon ventre règne une anarchie insupportable. Les viscères torturés démantèlent peu à peu mon esprit, exacerbé jusqu'à la susceptibilité la plus malade. Rien n'y fait, ni les cachets contre la nausée et les vomissements, ni le thé et les toasts pour calmer les douleurs intestinales.

L'Évangile ne compare-t-il pas le corps à un temple ? Et que serait le temple sans une âme ? Bercé par cette pensée, j'hallucine et me vois en lion accompagné d'un agneau, partis paître ensemble, menés par le petit Nisir dans la verdure luxuriante au bord du Nil :

— Où es-tu mon père ?

— En compagnie de cette dame chapeauté dans un baldaquin sur le dos d'un chameau.

— Et que fait-elle ?

— Elle tient un sceptre couronné d'iris. Une foule dense la suit, et lui lance des cris de joie.

— Que dit-elle ?

— Elle avance dans le désert des mots. Et la foule de hurler : «Salut à toi, Œil qui guide le long des routes ténébreuses. Ta main transporte la cendre... Souffle sur cette cendre... et que les braises illuminent la foi...»

L'Œil sacré fusionne les parcelles et les corps morcelés. Soleil et Lune sont les yeux de la Voie lactée qui étend ses ailes géantes pour les protéger. Sixième sens, l'œil du Ciel,

placé sur le crâne par les extrême-orientaux, préside alors à la poursuite du voyage. Mystérieuse association intuitive qui révèle le couple Thot-Horus : le premier conçoit l'œuvre à accomplir, et le second l'exécute par la volonté suprême du Verbe. Ces deux agents «rendent effective la résurrection».

La croisière arrive à l'apothéose de son parcours, à la ville-phare du *narratoème*, Thèbes aux mille et une fenêtres. J'écoute religieusement la symphonie des pierres, en rêvant d'un cosmos à venir lorsque la paix sur terre sera instaurée, Déesse pour tous, détentrice d'un bonheur dans la violence du vivre...

Ville des villes sans cesse embellie, modifiée, détruite, ruinée, fortifiée et remaniée comme un texte infini, Thèbes, architecture harmonieuse autour de son aorte vitale, le Nil. Deux ventricules, l'Oriental incrusté de temples, Louxor et Karnac, l'Occidental donne sur la Vallée des Rois, un au-delà inscrit dans la montagne où tombeaux et trésors funéraires font face au jugement suprême.

Cadre fantastique, la chaîne de montagnes schisteuses et les vallées désertiques sous un soleil écorchant où la couleur limoneuse rayonne sa fluorescence envoûtante. Pas un arbre pour pointer son visage ou son ombre. Avec Francine, je m'engouffre dans les tombes pour nous mettre à l'abri de l'enfer torride. Nous en profitons pour admirer les fresques des chambres mortuaires peintes : au plafond deux Nout dos à dos, l'une flashant le jour, et l'autre, la nuit. Nous nous promenons, main dans la main, dans la fraîcheur souterraine, accueillis par une forêt de lèvres ouvertes qui nous donnent la sensation confuse d'être les

premiers visiteurs d'une cosmogonie familière. Nous nous trouvons dans l'autarcie grésillante de notre émoi.

Ibrahim en gallabieh m'invite à passer de l'autre côté, dans la zone interdite au public. Il me suggère d'offrir quelques dollars au gardien pour avoir licence de me prosterner devant une immense statue de Hatchepsout en état de délabrement. Les pierres invincibles m'entourent, me dévisagent, me rassurent, me prennent en photo... m'intiment de grimper l'escalier, avant-goût de l'au-delà, lieu privilégié du regard unique. Je poursuis ma promenade bien lunée comme Thot à tête d'ibis qui m'interpelle à tout bout de chant. Seulement lui ne chante pas. Sa voix malade et étouffée revêt la tonalité de celle d'un babouin, époux de Shehet, déesse de l'écriture.

Ici la terre, minée de trésors, à peine grattée, révèle des statuettes, des sarcophages, des amphores d'or... ou une nappe d'eau. En cette année de grâce 1989, on parle encore de la révolutionnaire découverte de cinq statuettes d'Aménophis III. Le paysan qui a tu sa cache, est vendu par son frère. L'état confisque le tout en un tour de main. Mais le détournement le plus spectaculaire fut celui de l'autel pharaonique défiguré en église chrétienne trente-quatre ans après J.-C. avec ses colonnes corinthiennes. Aujourd'hui, l'ensemble présente un *mihrab* enduit de fumée ; les mécréants y faisaient leur cuisine lorsque les Musulmans ont envahi l'Égypte en 640.

Défiguration phénoménale d'un Toutmosis III qui gravait ses cartouches sur le thorax de Hatchepsout. Cette blessure m'effraie, moi qui tente encore d'y remédier en conférant au profil initial son bruissement naturel. Ainsi

Thot soignait les blessés, «rendant à Horus son œil et à Seth ses testicules».

J'ai reconstitué le visage mutilé de la Pharaone, lui ai rendu son nez, sa bouche et son postiche. La cérémonie antique a mobilisé vingt milles prêtres en robe blanche, encensoirs et lumières en mains pour fêter le retour de la Reine. Aujourd'hui, les mots auréolent les têtes et honorent, en même temps, la statue intérieure qui les dotent de leur passion unique. La procession passe dans la cour avec ses portiques, puis dans la salle hypostyle j'offre à Imane son oreille incandescente qui capte le royaume multiple de sa foi : Nisr sur le chemin des choix. Il reste encore vingt-quatre jours pour faire des offrandes, et je les vivrai dans ma chair mortifiée jusqu'à ce que j'accomplisse mon chemin de Damas.

Je me replie encore une fois dans un silence violent qui me rappelle ma présence antérieure. Alors pris dans l'illusion thébaine, je reconnais l'instabilité et l'inconstance du savoir proposé à travers mes langues. Je sais que je ne connais rien et je reconnais ce que je sais. Je suis partagé dans cette glissade entre deux éventualités : Bomber le torse de mes langues ou mourir dans la trace de mes rêves.

Retrouvant la logique de mon moi parlant — ce danger potentiel ruine déjà l'effet du réel —, je recolle mon titre de Patron des scribes de la Pharaone à ce personnage, gardien du calendrier du cœur, des faits et gestes de sa Déesse, sans pour autant m'arroger le rôle de comptable des péchés des défunts dans le royaume d'Osiris.

Les paysans ne sont plus derrière les murailles, bannis à l'extérieur de la scène active, mais ils témoignent de ma

chute du piédestal. Ils écoutent mes paroles qui libèrent les couleurs de leurs craintes et de leurs espoirs, épurant le ciel de mes nuages. Je fais un dernier effort pour reprendre des forces et poursuis mon destin d'équilibriste sur le fil tendu entre le passé et l'actuel. Il me faut absolument atteindre Deir el-Bahari, la Maison de la Mer, bâtie pierre après pierre de mes maux physiques et spirituels !

XVII

Aux portes du sanctuaire... A la fenêtre de la reine

Après quelques jours à l'hôpital où l'on m'a pompé le poison qui déchirait mes boyaux, je passe une période de convalescence à Thèbes avant de poursuivre ma croisière. Mais, je n'ai qu'une petite distance à parcourir pour atteindre le lieu sacré de Hatchepsout. Un dernier effort est nécessaire pour clarifier mon esprit, reprendre mes forces et cadrer la vérité de ma quête avec celle que la Reine a promulguée. Le seul fait d'avoir reconstitué son visage à l'image du Sphinx me fournit la clé qui me permettra d'entrer dans son royaume et de ré-endosser le calque de Senmout. Là réside la plus grosse erreur commise par les historiens qui ont confondu l'architecte célèbre de la Déesse et son frère, le scribe. Senmout a en effet installé son frère comme scribe du trésor d'Amon, et à la longue, ce gratte-papyrus efficace est devenu, non seulement l'écrivain-historiographe préféré de la Reine, mais

aussi l'heureux élu de son cœur. Tout a été mis en œuvre pour masquer cette liaison dangereuse à l'époque, et ainsi propager la première « désinformation » de l'humanité : montrer à tout le monde que Senmout est omniprésent dans la vie intime et professionnelle de Hatchepsout. D'ailleurs, de nombreuses statues associent *mon* frère à la princesse. Superbement élaborée, cette stratégie était d'une efficacité telle qu'une fusion des deux frères passait pour monnaie courante. Il faut dire que je me prête bien à ce jeu de l'amour et du hasard !

J'avoue que nous nous ressemblons, mon frère et moi, comme deux gouttes d'eau ; cette confusion facile sème la panique dans tout l'entourage de la Reine. On ne savait jamais à qui elle se référait quand elle émettait ses souhaits, prodiguait ses conseils, ou quand nous rendions des comptes sur les travaux que nous exécutions. Par contre, je suis sûr d'être unique dans le cœur de Hatchepsout, femme fidèle qui n'a jamais trahi ni son mari, ni son amant. D'ailleurs, elle n'aurait jamais toléré mes avances du vivant de Toutmosis II. Il m'a fallu un temps considérable pour oser la courtiser directement, mais toujours en tête à tête. Et elle n'a cédé à mes empressements que parce que je trouvais les mots qu'elle aimait entendre. Je soupçonne qu'elle avait une prédilection (très cachée) pour la poésie, peut-être même m'aimait-elle pour mon plaisir à taquiner la muse à mes moments perdus.

En réalité, je suis le mot-montage qui lui rend la parole, elle, qui a perdu la langue, comme celles et ceux qui n'ont jamais appris à parler. Mes mots-pontages lui offrent mon cœur au cœur même de sa mémoire. Magicien du verbe, je m'identifie à cette Pharaone unique, à cette flamme qui

a éclairé, bien avant la modernité, la netteté de mon raisonnement, et le brasier lumineux de mon œil horusien. Ma langue, substance du Nil, n'est que l'écho de la réalité hatchepsoutique à laquelle je me suis lié corps et âme.

Le temps étire son éternel retour, comme les mots qui me rapprochent du temps des retrouvailles ultimes, et me ramènent sur les lieux de mes écriveries. Regard émerveillé par mes nombreuses langues fleurissant dans la «Demeure d'Osiris» : je découvre mon Nom au tournant d'une carte-boussole du pays des deux couronnes où tout n'a pas encore été entendu. Je contemple l'autre Bousiris, berger coiffé de deux plumes qui vont ravir le chant aux oiseaux. Il tient à la main un flagellum, fléau de la nature et des ramures écartelées ; la houlette deviendra le sceptre qui arrachera à la Pharaone des troupeaux de mots et des houles de sagesse.

Je me demande pourquoi je reviens rôder autour de Louxor, comme un criminel autour du lieu de son crime ! Je cherche ce «je-ne-sais-quoi» que m'a légué Hatchepsout et qui me hante. Un soir, j'appelle Ibrahim pour me conduire au *Son et Lumière* à Karnac. Les routes sont barrées de partout. Et le chauffeur de m'expliquer :

— *Ya Bacha*, c'est le Ministre de l'intérieur qui visite Louxor ; la sécurité est à tous les coins de la ville. Vous savez, la semaine dernière on lui a envoyé une voiture piégée pour le tuer, mais le coup n'a pas réussi...

— Mais pourquoi veut-on le tuer ?

— Peut-être parce qu'il veut trop régler la vie des gens...

— Le Ministre n'est peut-être pas au courant de cette prise en otage de la ville ? La police fait du zèle !

Louxor est condamnée, son trafic et sa vie immobilisés pendant une journée entière. Ibrahim hurle : «*machi*,

machi... bâlik, bâlik...». Il veut tourner et «ça marche... ça marche...», mais il fait du surplace. J'ai tout mon temps. Je prends plaisir à traverser la ville populaire, les souks... Ce bain de foule me renvoie à mes sorties avec la Reine.

Ibrahim s'acharne à rattraper le temps perdu. Il veut, coûte que coûte, traverser le dédale chamarré et inextricable des cents mètres qui restent à faire pour arriver à Karnac. A un croisement, il sort de sa voiture, se dispute avec l'agent qui lui défend de faire deux pas de plus. Deux camions bâchés se tamponnent, et l'accident envenime la bagarre. «*Ma fich... Mammouâ !*», gueule l'agent débordé. Sa défense ne sert à rien. Des sirènes lugubres se mettent à hurler, leurs lamentations se font de plus en plus proches. Ibrahim force le chemin, et nous voilà sains et saufs, comme par miracle, à Karnac.

Quel enchantement ! Statues et blocs imposants pétillent de luminosité. Apothéose du projet pharaonique. Tout est si vivant que j'ai peine à le croire... Les rangées de béliers superbement éclairés à l'entrée m'accueillent avec des «regards familiers». Surgis de leur drame quotidien, les amis perdus dans la foule essaient de me saluer une dernière fois. Je ne me sens pas seul.

Lorsque ce soir du dix-neuvième jour d'octobre, je traverse le dromos bordé de sphinx, j'assiste à la fête d'Opet, et me rends, non à mon *Harem*, comme le faisait Amon, mais dans les arcanes de mon texte-spectacle, Hatchepsout.

Comme l'a prévu Aboul'Hol, j'énigme de mon tronc-hannibal, de mes bras raciniens, et de mes pieds anglophoniques, les sillons à pourvoir de Hatchepsout, guidé par trois langues de labour qui m'ont permis de faire mes gammes, de construire ma grammaire, et de semer mes textes... Au fait, mes bras et mes pieds ne sont que les muscles de ma musique intérieure ; mes cheveux, le temps

futur de Nisr, miracle de l'espoir qui dévie les anathèmes. Mes traits, fruits sauvegardés de ma parole, ouvrent les scribes-voyages aux mystères des autres. Ce sont là les bourgeons actifs de ma croissance douloureuse et bénéfique : dire la vie dans la nuit de la parole.

Je me débarrasse de toute pompe sacerdotale pour aller vers l'unique culte de Beauté divine qui se morfond en nous, nous unit au-delà des divergences narcissiques et des nationalismes exacerbés. Je récolte les sourires embusqués et délie les visages afin de libérer les poitrines de leurs cargaisons funestes. Ce qu'exhortait le culte du passé : «faire remonter Maat à la face de son Père». Maat, Équité perdue dans l'hystérie des foules, les Guides suprêmes, et les fanatiques de tout bord sacr'enlisés dans le cœur des incrédules et des croyants. Déesse universelle, déjà vénérée par les Coptes de toute l'Égypte, que les paysans de tous temps appelaient le «Un Unique». Unicité problématique dans son genre et sa fonction qui battent de l'aile : excédent de bagages aux flancs des voyageurs à hauteur de foi.

Je m'installe sur les gradins, face au lac sacré qui ressuscite, miroir de la mémoire. Superbe variation d'éclairage. Des ruines jaillit un langage visuel plus intense que la parole faisant virer les couleurs, bleu, or, vert, dans la bouche en fleur de Hatchepsout. Puis les lumières s'éteignent un instant, sauf un palmier splendidement éclairé qui devient montagne d'or à laquelle répondent les deux obélisques en écho différencié, dans la discrétion soutenue de l'offrande. Le lac sombre dans les ténèbres. Ne restent que les belles gerbes de feuilles de palmiers illuminées sur fond de ciel étoilé. Nisr se tourne, comme moi, vers cette Aliénor de Beauté. Là je remonte les traces de l'histoire afin de prendre le virage essentiel qui braquera le développement du pays vers l'aura de son dénouement.

Je passe de l'autre côté du miroir, ce regard passeur de mort, pour revenir aux aïeux égyptiens qui ont sacrifié leur vie, en tous temps, pour une paix précaire à entretenir comme une amante capricieuse..., eux qui se sont coalisés avec l'ennemi pour vaincre les démons qui les ont désunis. Que de souffrances dans les humeurs de la Reine ! Elle varie ses désirs au rythme de mes soucis. Aujourd'hui tout est oublié devant ce paradis de l'attente, ces colonnades colossales, bataillons prêts au combat, qui s'illuminent, gigantesques figures imprévues, comme des feux d'artifice pharaoniques.

A l'horizon, soudain, tous les palmiers s'éclairent, projettent la beauté-couronne sur les têtes. On dirait des calebasses qui servent à transporter pain et ustensiles. Sans palmiers, cette civilisation serait poussière sans fruits. Non seulement les arbres fournissent ombres, fruits et jus, mais aussi lits et éventails pour se reposer et se rafraîchir. Autour des palmiers, on chante aux multiples timbres des voix afin que symphonie et danse s'ajustent au silence qui gésine en nous.

Combien de fois Hatchepsout s'est-elle exclamée :

— Mais le temps n'est pas à la poésie ?

— Ce n'est jamais le temps, et à aucune époque !

— J'aime cependant entendre tes mots. Tu as cet art de me convaincre. Tes poèmes m'ancrent à la réalité ! Contradictoire, n'est-ce pas ?

— Il ne s'agit pas de contredire, mon amour, mais de reconquérir l'identité fissurée par les avatars de l'histoire. Et nous n'avons que des mots pour le faire !

— Et pourquoi as-tu passé tant de temps à contempler ton Moi complexe dans la densité des mots, au lieu de progresser sur le chemin du retour ?

— Ce n'est pas le moi qui m'intéresse, mais la maîtrise

de la violence, et le courant souterrain nécessaire à la réconciliation générale.

— C'est cela, ta remontée vers le temps intérieur, percée de paix que j'ai incisée dans l'histoire.

— Plus que cela, c'est ton Art de vie, en actes et en mots, mon amouriente, qui m'a conquis.

— Alors, ta passion pour moi ne relève que de l'admiration artistique ?

— Non. Je suis amoureux de toi parce que nous sommes partis à l'aventure, pas à pas, à travers les archives de nos êtres, celles que nous avons bouleversées ensemble dans le meilleur et dans le pire.

— Tu veux dire, cette Geste d'origines diverses que nous avons harmonisée dans la gloire de Dieu !

Je suis pris en flagrant délit par mes propres mots. Lancé par le dialogue inattendu dans ma vision de ce miroir-mémoire, je ne sais plus comment m'en sortir... Ne suis-je pas, au fait, partie prenante de cette communauté des nations qui refuse que le Droit soit pris en otage, ou mis en danger ?

Dans la représentation de mon aventure, ai-je écrit le Nil tumultueux de vie qui coule en moi, lave passionnée dont la lumière persiste à m'échapper ? Une ville mythique m'habite. Je voudrais la fixer de mes mots fragiles et parfois infirmes. Mais les mots-virus étranglent ma narration, bloquent le mouvement perpétuel que j'aurais souhaité leur conférer. Aucune ambition de les reléguer au musée de la renommée pour une quelconque admiration ! Mais une simple tentative de déplacer en face de moi et en moi, dans mon corps-texte de tous les jours, Hatchepsout la glorieuse, l'élue citoyenne à part entière des terres de l'amour. Aucune mystification. Aucune remise en cause de ma réa-

lité ou de mes racines, solidement ancrées à ce bateau de croisière, le Sési Ier, faisant la navette dans le corps Nil'amourir.

Pourtant, à l'heure actuelle, tout s'effrite et m'échappe. Je ne peux retenir et fixer le monde des êtres et des choses sous l'effet du calame qui jaillit du fin fond de mon cœur. Mes spéculations infinies partent en étincelles de désirs, et c'est l'euphorie des lumières du soir, aboutissement logique du voyage. Féerie de voix en sons et couleurs. Louxor, épiphanie de la quête au tournant de ma surprise et de l'envol des temps...

Je ne m'attarde pas sur le danger que représente mon être destabilisé à travers la remontée hatchepsoutique où je me disloque. Capitale en ruine où je suis venu rayonner mon amourir les dernières années que j'ai à vivre. Ce sont précisément ces signes qui se fondent et m'enchaînent à la «forêt de symboles», les restes qui me renvoient à l'amour printanier de la Belle Déesse, cruelle parfois comme la neige couronnant les Rocheuses canadiennes ! J'ai voyagé dans les avalanches de langues, dans «l'Après Babel», le temple de foi architectural, construit par mon frère et moi. Et nous avons consacré le lieu de recueillement et de prière, édifice fonctionnel, à la seule activité essentielle de la vie : la Création.

Ma langue hatchepsout tourne dans ma bouche, force obscure du chaos initial. Elle flaire et me renvoie à mon corps parlant l'Infini, illuminé du fluide invincible du Palais, obstiné à lutter contre le chaos même qui menace le monde. Les scriberies sur ma peau, médiatrices entre ce monde et sa représentation, confèrent l'équilibre tant recherché, tant par la Reine que par moi-même. Et c'est là où nous nous rejoignons en dépit de nos désaccords temporaires. J'appelle mon activité écrivante, «décentrement»

parce qu'elle contient les forces hostiles qui président à ma mort. Plus j'avance, plus j'entretiens de nouveaux rapports surprenants avec la finitude. L'Immédiat de ma pensée me rapproche de l'Origine. Hatchepsout, le Pays des deux couronnes, et le Coucher du Soleil, tous labourés par le soc de mes métaphores.

Puissance sereine de trois ancêtres officiant en moi, Barka Bousiris trismégiste, arbre déraciné qui marche vers sa disparition lucide et confiante. Bouvier de la Pharaone, errant dans les moindres miettes de pensée au sol, où poussent les invitations qui nous enrachinent à la vie et les uns aux autres de n'importe quelle provenance. Mon arbre scriptural-corporel bouge, ses fruits textuels mûrissent !

La fête à Thèbes est terminée. Nous avons tous participé aux agapes. Au nom de quoi ai-je mis en scène ma biographie ? Ne va-t-elle pas vous écarter de mes écrits ? Pourquoi ai-je insisté sur le prénom ? Sans doute pour désaxer l'avant-scène de l'écriture et renvoyer à la Référence Hatchepsout où se joue le drame...

Il me semble que c'est au nom de Saint Augustin que j'ai préservé le Saint-Esprit des mots, à l'harmonie que la Pharaone a inventée dans l'indicible du social et des lois. Mon pseudonyme se rit de sa stratégie puisqu'il sait qu'il attaque de front l'identité, mine insatiable, de tous les acteurs. Et ce faire ne sanctifie pas le territoire sacré ! Alliance indispensable pour aller de l'avant, vers l'avenir qui complète le visage de l'Humanité. Aucun dédain. Le poète travaille dans l'abysse des sourires qui intensifient l'énigme en donnant à l'histoire son surcroît de feuilles et de bourgeons !

Consolidée, ma titulature, destin rocailleux, est à elle seule toute l'histoire de ce spectacle où j'ai joué le rôle de metteur en scène. Terminé le *show*. Des bousculades pour passer entre les gradins. En bas, Ibrahim m'attend, comme un cerbère fidèle, plein d'indulgence pour le temps que je lui ai fait perdre. J'ai une envie folle de revoir l'immense statue de Hatchepsout qu'il m'a fait visiter, par effraction, la dernière fois. Ibrahim se plie à mes souhaits, entre en pourparlers avec le gardien de la zone interdite. Ne suis-je pas *una persona grata* qui veut se recueillir à la fenêtre de celle avec laquelle il a engagé une aventure fantastique ? Je ressens les malaises et les angoisses de celui qui attend avec impatience qu'on exauce ses vœux.

En face de la statue, je suis attiré par son pied droit, menaçant et paisible à la fois, qui me semble augmenter de volume. Gigantesque, le pied donne l'impression de vivre et de s'ouvrir, béance, sous mes yeux. Immobilisé devant ce phénomène insolite taillé dans la pierre, je suis pris d'un mal au cœur atroce ; je passe à un état second et me sens béni par les Dieux. Je retrouve, par miracle, ma jeunesse. Enfant malicieux et cocasse, je décide de composer quelques notes vitales sur le pied en mouvement de la Pharaone. L'écriture me procure un soulagement sublime. L'idée me vient de signer mon nom, comme les touristes. Révulsé par cette pensée qui m'assaille à mon insu, je réagis dans un flash de lucidité. Je sors du brouillard, et demande à Ibrahim de rapprocher sa torche.

J'avance ma main de Thot, crispée, que je tente de faire épanouir en fleur. Je crois écrire en pollen : «*Je suis Horus, l'initiateur de ton œuvre à accomplir. Approche... je t'offre mon Verbe... regarde-le pulser... dans sa vie éter...*»

Troisième Partie

ENVOI

XVIII

Imane de haute Égypte : lettre à Francine

«Au nom d'Allah, le Clément, celui qui accorde toutes miséricordes. Louange à Dieu qui a tiré les créatures du Néant ! Que ses bénédictions soient répandues sur l'Élu de toute l'éternité.»

Ma chère Amie,

Après mes salutations les plus amicales et les plus chaleureuses, je t'écris pour t'informer de la tragique perte de notre ami Barka, et te présenter mes condoléances. Que Dieu ait pitié de son âme ! Oui, il est décédé hier soir vers minuit. Voici comment j'ai appris la triste nouvelle : un coup de téléphone me réveille en sursaut. C'est Ibrahim. Je me demande de quel monde il m'appelle, tant sa voix est cassée, effrayée, trébuchante. Il faut ajouter à cela mon esprit brouillé, j'étais dans un profond sommeil.

— Barka est mort.

— Comment ? Que dites-vous ? Vous avez perdu la tête ou quoi ?

— Non, c'est la vérité. Je l'ai accompagné à Karnac, où il m'a demandé de le conduire. Après le spectacle, il m'a prié de lui montrer la statue de Hatchepsout.

— Quelle statue ? Et quel rapport avec sa mort ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je la lui ai montrée, il y a quelques jours, et il a insisté pour la revoir. J'ai réussi à convaincre le gardien de nous laisser passer dans le lieu interdit au public. Barka m'a demandé d'éclairer de ma torche les pieds de la statue. Il voulait y écrire un texte. Il prenait tout son temps pour griffonner des notes ou je ne sais quoi sur un rouleau de papyrus ! *Maârafsh...* Soudain la terre a tremblé... Elle a bougé sous nos pieds... qu'Allah nous protège...et de grosses pierres se sont mises à pleuvoir sur nos têtes. Je me suis écarté du côté gauche. Je crois qu'elles provenaient du sommet de la statue. La tête et l'épaule de Hatchepsout se sont effondrées sur le crâne du pauvre Barka qui était penché sur le pied droit de la reine.

— Ces pierres étaient-elles énormes au point de le tuer ?

— Oui, mais ce qui est le plus troublant et me tourmente, c'est que le corps de Barka a disparu ! *Ya Latif...*

— Disparu ? Disparu ? Mais vous plaisantez... vous me prenez pour qui ?

— Imane, je vous jure... c'est la vérité. Dans la nuit, je pensais qu'il s'était écarté, comme moi, quand j'ai entendu l'effondrement.

— Et comment cela se fait-il que vous ayez échappé à cette catastrophe, et pas lui ?

— Ça, c'est la volonté d'Allah. «Nous appartenons à Dieu, et nous lui revenons tous».

— Vous n'avez pas besoin de me citer le texte sacré ! Où est passé le corps blessé de Barka ?

— Mais, je vous dis que je ne l'ai trouvé... nulle part.

— Avez-vous bien cherché ? Etes-vous sûr de ce que vous me racontez ?

— J'ai prévenu le gardien et, ensemble, nous avons fouillé partout. Nous avons mis l'éboulis sans dessus-dessous. Et Rien... *Wala Haga...* Rien !

— Incroyable. Mais qui vous dit qu'il est mort ?

— Nous avons trouvé une mare de sang par terre, et des taches sur les pierres, auprès de l'endroit où il a été tué.

— Alors la terre l'a avalé ou quoi ?

— Je n'en sais rien. Il s'est envolé comme une âme *fi-d-Dâr el-âkhira*.

— D'accord pour que l'âme s'en aille «dans la Maison de l'au-delà», mais le corps ?

— Mystère ou miracle ! On dirait que la terre l'a englouti sans laisser de trace.

— Quel miracle ? Et quel appel de la terre ? Franchement, tout cela m'étonne, et je n'arrive pas à y croire ! Avez-vous alerté la police ?

— Non. Vous êtes la première personne que j'appelle. Voilà une mauvaise nouvelle à annoncer, et j'ai peur qu'ils me soupçonnent.

— Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez pas à avoir peur !

— Alors, je vais prévenir les autorités.

Je te transcris ici, chère Francine ce dialogue déchirant. A le relire, j'ai l'impression que j'ai fait subir à Ibrahim l'interrogatoire de sa vie ! Je dois te dire que j'ai dépêché Ayman pour voir ce qui s'est passé et informer la police. Nous étions sur le Sêti Ier, et nous n'avons pas ressenti de tremblement de terre. Nous en connaissons les dégâts au Caire.

Ici, je ne peux m'empêcher de citer la Sourate «Le tremblement de Terre» : *«Au nom de Dieu : Celui qui fait miséricorde, le Clément. Lorsque la terre sera secouée par son tremblement, lorsque la terre rejettera ses fardeaux, lorsque l'homme demandera : Que lui arrive-t-il ?, ce jour-là, elle racontera sa propre histoire d'après ce que le Seigneur lui a révélé. Ce jour là, les hommes surgiront par groupes pour que leurs actions soient connues. Celui qui aura fait le poids d'un atome de bien, le verra, celui qui aura fait le poids d'un atome de mal, le verra.»*

Tu vois, ma chère Francine, c'est un signe d'Allah ! Il a tout prévu. Qu'il nous accueille tous dans sa miséricorde.

Pour revenir au *Marhoum* Barka, sa disparition nous intrigue tous au plus haut point. Mais s'il est revenu à la terre, c'est que le Glorieux l'a voulu ainsi. J'aurais souhaité, pour ma part, qu'on le retrouve et qu'on l'enterre dans sa mère-patrie. Tu pourrais m'objecter : Quelle mère-patrie ? Il a en eu plusieurs, et il est difficile de choisir pour lui à présent ! Encore une fois, son destin était écrit avant sa naissance, et tout devait se passer ainsi. C'est une grande consolation de constater que ses allégeances n'auront pas à se disputer sa dépouille mortelle ! Je reconnais bien là l'esprit de Barka de disparaître ainsi sans laisser de trace, si ce n'est celle de son œuvre. Je m'estime, quand même, privilégiée du fait qu'il m'a rapprochée d'Ayman. Sans lui, nous ne serions pas unis aujourd'hui.

J'ai entretenu une relation exemplaire avec ce «frère aîné» qui a canalisé toutes mes inclinations sentimentales. Sa voix continue encore à me renvoyer à mon authentique réalité. En me donnant confiance en moi-même, Barka m'a rappelé que pour tout risque de conflagration générale existent des moyens de conciliation et d'arbitrage.

Grâce aux conversations que j'ai eues avec lui, je me suis idéologiquement engagée, après ma foi, bien sûr, dans son «mythe-retour» qui fluctue, Nil de lumière, et scènes picturales racontant Dar el-Bahari. Ainsi il a gravé notre Histoire sur la conscience malheureuse que j'ai, moi-même, voilée. Je suis à présent prête à redéfinir mon identité. Je soutiens alors qu'aucune guerre, Kaddesh ou Kippour, n'aura lieu sur mon sol.

Francine, tu dois être sous un choc terrible, mais j'aimerais quand même partager avec toi le moment inoubliable que j'ai passé avec Barka lorsqu'il m'a fait visiter la citadelle Salah Al-Din. Figure-toi que je suis née au Caire, mais je n'ai jamais mis les pieds dans ce haut lieu de prestige. J'espère que tu ne te contrefiches pas de cette digression que je place sous le signe de l'amitié.

De la montagne où nous avons une très belle vue panoramique malgré la pollution et un reste de brouillard, nous dominions le Caire. Barka était fasciné par les innombrables habitations de Méhémet Ali, transformées en musées, tribunal, hammam..., le tout couronné par une mosquée magnifique. Il s'attarda devant le portrait de Fouad el-Awwal, exécuté par un artiste italien anonyme, qui bouge selon l'angle où l'on se place. C'est certainement plus impressionnant que le sourire de Mona Lise. Cette mobilité me paraît être l'essence de Barka qu'on ne peut jamais fixer une fois pour toutes, et je la lui ai reprochée. Il me fit comprendre que la vie est dynamisme pur qui, appliqué à l'art, acquiert plus d'authenticité dans le mystère du mouvement. D'où son amour illimité pour les vestiges artistiques des Pharaons. J'avoue que c'est là le début de ma transformation. En effet, en faisant moi-aussi le retour vers Hatchepsout, je me suis mise à vivre, au

rythme de Barka, dans la liberté, dans la vérité. Peu m'importe ce que les gens pensent de moi. Je ne suis ni extrémiste fanatique, ni fantôme terroriste. J'ai donc choisi la voie de l'*Ijtihâd* : connaître pour maîtriser l'esprit et la chair, ultime joie que je n'aurais jamais pu ressentir sans Barka.

Tous nos frères vocifèrent, remplissent les rues de colère et de frustrations dans les capitales, réclamant *al-jihâd* pour se débarrasser du *Shaytân* qui fustige en eux. Ils se trompent de slogan pour avoir la conscience tranquille. Moi, scarabée, je ne suis pas tombée d'en haut pour m'engluer dans le pot de miel, histoire de revenir à la prestigieuse tradition. Je me suis envolée pour rouler la boule du soleil avec mes propres doigts. Mon premier élan, c'est aimer pour comprendre et assimiler. Si je tâtonne parfois dans la surenchère des mots, j'invente aussi des discours perturbateurs... pour faire savoir à quel point je veux être aimée. Je ne convoite pas. Je tremble et supplie le palmier de me protéger de son ombre et de ses fruits, la canne à sucre de bourgeonner dans ma pensée, le jardin à allusions de Thèbes de subvenir à mon art de vie, le livre sacré de soutenir ma foi, comme la montagne son rocher.

J'ai toujours été anti-*fitna*, pour ne pas tomber dans les pièges de nos ennemis. Je souhaite que notre Nisr soit le garant de l'ordre social nouveau et qu'il se ré-approprie notre héritage sans hypocrisie aucune.

Ce qui m'a fait apprécier Barka, c'est qu'il a vu juste, qu'il a bien compris les vérités idéologiques et culturelles enterrées sous les mythes. Il les a dépoussiérées, avec notre complicité : le climat de notre logique a été miné.

Il a vécu sa promenade à Thèbes dans le paroxysme du souvenir, déroulé le papyrus de son histoire telle qu'il l'a sentie dans son cœur aimant. Ce qu'il lui est arrivé me

bouleverse totalement. J'ai adhéré aux traces essentielles de son calame, débordé dans nos cartouches. Ainsi, j'encadre à jamais le «corrosif de sa narra-nativité», [pour parler comme lui !] dans les entrailles célestes de mon pays. Et si en s'ouvrant à nous, il a prématurément quitté la vie, c'est que les bornés et les aveugles n'ont pas daigné laisser son cœur s'exprimer du fond de son soleil couchant. Ses multiples visions nous étaient nécessaires pour que chacune et chacun de nous rentre en soi et retrouve la flamme de ses sourires : [toujours comme lui !].

Mais faut-il qu'il paie de sa vie l'attachement qu'il a ressenti pour nous, que sa tentative d'abolir les frontières dans la vie et dans la mort, en fin de compte, lui soit néfaste ? J'aurais tendance à ne pas le croire... Allah, lui même, aurait approuvé sa démarche de réconciliation !

Après la déclaration d'Ayman au poste de police, l'agent lui a dit que Barka n'aurait pas dû s'aventurer dans la zone interdite au public. Quant à Ibrahim, il est en garde à vue, en attendant le résultat de l'enquête. Je me permets donc de t'adresser tous les papiers et les affaires de Barka. Il va sans dire que c'est à toi que revient son bien. Tu voudras bien passer au Hilwane pour récupérer le reste de ce qui lui appartient. Je m'imagine le chagrin que tu dois éprouver en ce moment difficile. Sois assurée qu'Ayman et moi sommes de tout cœur avec toi.

Nisr grandit de jour en jour, et tu serais étonnée de constater qu'il prend déjà les traits moraux de Barka. Nisr sera l'aurore du nouveau choix pluriel tourné vers la restauration de notre identité profonde, son renouveau. Une reconquête de soi donnerait au monde arabe l'espoir de faire entendre sa voix authentique et différenciée dans le

concert des nations. Nous ne serons plus les provocateurs de conflits généralisés, mais les méritants des clarifications. Alors nous cesserons d'être les perpétuels néo-colonisés, et deviendrons de véritables auteurs du processus historique en marche...

J'espère que tu auras la force de supporter le poids de ce deuil outrageant, et de faire revivre l'esprit de Barka sous quelque forme que ce soit.

En relisant ma lettre, je constate avec étonnement que je l'ai écrite, sans le vouloir, dans l'esprit de notre ami. Je le sens tout proche ; en définitive, je suis habitée par lui.

Sans plus tarder, je veux t'expédier cette lettre, et te renouveler toute mon affection.

Imane Moharram.

XIX

Le journal de Francine : «Le retour magnifié du scribe»

J'émerge de trois mois de douleur insupportable. Mon Barka m'a quittée à jamais. Le chagrin que j'éprouve n'a pas de borne. Je ne pourrais vivre longtemps sans sa chère présence. Aussi n'ai-je pu m'empêcher de considérer sa disparition comme une trahison. Il est aujourd'hui non dans les bras - comment le pourrait-il ? - d'une autre femme, mais totalement fusionné dans son âme, et pour l'éternité. Pourtant j'ai tenté de l'emmener avec moi dans le trépas mais sans succès. Hatchepsout, elle, a réussi. Et j'y suis pour quelque chose. Depuis mon suicide manqué, à Paris, plus rien n'a été comme avant. Il m'a perçue comme la mort en personne, et c'est à ce moment de notre histoire, juste après qu'elle se soit naturellement éteinte, qu'a germé dans son esprit ce «pourquoi pas» différent du mien. Qu'aurions-nous pu, en effet, espérer d'une vie à deux, dans cet ailleurs où le poids de la réalité est inexis-

tant ? Hatchepsout, elle, y est au contraire chez elle et Barka, par son refus de religiosité en ce monde, s'est mis dans le camp des païens. Mais est-ce vraiment une question de religion ? A y penser clairement, je ne le crois pas !

Si j'ai cru Barka païen, c'était parce qu'il se mettait facilement dans la peau de Hatchepsout. Peu à peu, j'ai découvert qu'il l'avait dépassée. Bien avant Akhénaton, la Pharaone était monothéiste, elle s'est réclamée descendante du Dieu Amon. Barka se voulait essentiellement œcuménique pour les trois religions monothéistes de l'actuel. Et à bien y réfléchir, sa véritable religion, c'est l'Humanisme fondamental qui se dégage de l'universalité des cultures et qui lui tient lieu d'autel. Curieux mélange que j'ai mis du temps à comprendre, mais qui m'attirait intuitivement !

Barka a adoré Hatchepsout parce qu'elle a créé les valeurs de la civilisation «occidentale», bien avant les Grecs et les Romains qui se prennent encore pour les premiers inventeurs de l'humanisme. N'a-t-elle pas montré ce sens de justice et de liberté, donc de morale, de social, d'amour de la nature dans son sens le plus large, mis en pratique par elle-même et son scribe-architecte ?

Son retour inattendu à la Déesse de ses rêves m'a anéantie quand Imane m'a appris l'affreuse nouvelle. Mais avec le recul, mon deuil faisant son chemin, j'ai compris que Barka avait sans doute raison. Ma confiance en lui s'est faite alors plus forte que jamais, j'ai voulu être digne de lui, et j'ai cherché tous les moyens pour accomplir la mission implicite qu'il n'avait pas manqué de me confier. C'était à moi qu'appartenait la solution. Je connaissais bien Barka, il ne disait pas, il agissait, parfois d'une manière détournée, pour vous laisser l'apparente initiative de ce

qu'il avait, en fait, déjà décidé. Cela se voit bien dans ses écrits ! Je me souviens... La longue séparation de plusieurs années, chacun sur un continent, lui dans son nouveau monde, moi sur la terre choisie par notre attrait commun pour l'Égyptologie. Et sa lettre où il m'annonçait son voyage et sa visite. Folle de joie et naïve, j'ai cru qu'il me revenait ! Bien sûr, il m'avait demandé de lui retenir une chambre anonyme dans un hôtel modeste, je voulais le loger chez moi, mais je croyais si bien le connaître que j'ai imaginé de sa part une manœuvre pudique pour cacher ses sentiments. Nous avons fait un dîner aux chandelles, en tête à tête, et je lui ai fait remarquer :

— Tu sais que je te trouve changé. Tu portes un masque de glace et je ne reconnais plus mon Barka.

— Quel Barka ? Celui qui t'a fait souffrir ou qui t'a procuré tout le bonheur du monde ?

J'ai éclaté en sanglots et j'ai laissé couler tout mon chagrin et toute ma déception lorsqu'il m'a annoncé le but réel de sa visite. Officiellement il venait pour faire des recherches et une conférence dans mon centre culturel !

— Tu m'as quitté un jour brusquement pour venir ici, en Égypte.

— J'avais des comptes à régler avec toi, je l'ai fait d'une manière abrupte. C'est ta déchirure de mâle qui est la cause de toutes nos douleurs. Et maintenant je vois bien que notre amour est mort. Trop simple, trop terrestre n'est-ce pas ? Il te fallait pour le moins celui d'une princesse ?

— Je l'ai trouvé.

J'avais lancé cette hypothèse comme une provocation et j'avais touché juste. Nous sommes restés ensemble toute la nuit, mais sans nous coucher, assis loin l'un de

l'autre. Il m'a raconté son rêve et sa décision consécutive de faire immédiatement son voyage.

— Mon amour pour Hatchepsout, a-t-il dit, s'est mis à flamber dans mon cœur comme un feu, non de paille ou d'amadou, mais de bûches solides que l'on aurait prélevées dans un bois millénaire. J'ai su alors que, de tout temps, c'est de cet amour-là que j'étais pétri, même celui que j'ai ressenti pour toi n'en était qu'un pâle reflet, tout comme les précédents.

— Tu es cruel, Barka, et pour moi qui n'ai pu t'oublier, le chagrin est aussi vif qu'au premier jour de notre au-revoir.

— On bute toujours sur ce nœud gordien de la douleur. Toi, tu es trop charnelle. J'errais dans le labyrinthe du mystère, mais je suis devenu lucide.

— Je déteste ce mot parce qu'il me place, aujourd'hui, en face de la vérité. Cette sacrée Déesse t'a tourné la tête et à jamais. Comment est-ce possible ?

— Elle me donne assez de gratifications... même si tu penses qu'elle est mon opium... Je suis *workalcoholic* d'elle !

— Je suis affreusement triste et jalouse et je pourrais renouveler ma tentative de t'entraîner avec moi dans la mort. Tu l'acceptes bien de Hatchepsout. Ce jour-là m'avait été prouvé. Mais aujourd'hui tu vois, Barka, c'est moi qui dis non, je ne renouvellerai pas mon chantage. Je me suis construite ici des bases solides qui m'aideront à faire mon deuil, même de ton vivant. Et si ce soir en pleurs je m'anéantis encore une fois, c'est bien la dernière. Va et sois heureux, ce souhait je te l'offre et ton bonheur sera le mien.

Il m'a quitté au matin, j'étais calme. Quelque part en moi vibrait un amour inconnu jusqu'alors, qu'intuitivement je reconnus comme celui que ressentait peut-être la Déesse pour Barka. J'étais devenue déesse moi-même

(peut-être plus encore que cette femme mythique sur laquelle les avis étaient si partagés), parce que j'avais réussi un tour de force, celui d'accepter qu'il soit enfin lui-même et non ce que je désirais qu'il soit.

C'est seulement ces derniers jours que la lumière a jailli, preuve qu'enfin la vie me revient. Dès qu'Imane m'a annoncé, dans sa lettre, la terrible nouvelle, je me suis précipitée dans la chambre que Barka occupait au Hilwane. J'ai ramassé toutes ses affaires, aussi bien sa trousse de toilette avec sa crème à raser et ses parfums que sa brosse à dents, son pyjama arc-en-ciel, sa robe de chambre bleue... ces objets si intimes et si personnels encore tout imprégnés de son odeur qui m'avait été si familière et me le rappelait tant. Dans sa valise, j'ai mis tout en vrac, y compris des classeurs, des porte-documents, une quantité de papiers griffonnés et un cahier d'écolier. Sur la couverture on voyait un cheval cabré monté par un chevalier en armure avec cette devise : «Je saute quel que soit l'obstacle». Ça, c'était tout Barka, courageux, persévérant, «jusqu'au boutiste». Hatchepsout ne s'y est pas trompée ! J'ai tout rangé dans un coin, pour ne pas être tentée par la souffrance, et c'est seulement la semaine dernière que je me suis décidée à mettre le nez dans sa petite écriture fine et rapide, qui couvrait des pages et des pages. Un vrai travail de Champollion.

Je me suis mise à la déchiffrer pendant des nuits entières et mon acharnement reçoit aujourd'hui sa récompense. Non, je ne connaissais pas Barka, je viens seulement de le découvrir, et pourtant nous sommes liés presque depuis toujours. C'est au Lycée Louis le Grand que notre amour a commencé, dans la classe des humanités. Je me souviens maintenant qu'il me parlait sans cesse d'une

petite fille aux cheveux noirs dont il était tombé amoureux fou dans la cour de leur école maternelle. Ses yeux le fascinaient et lui faisaient un peu peur, il les imaginait comme deux morceaux de charbon.

— Tu sais Barka, on n'oublie jamais son premier amour. Je ne suis donc pas la première ! Et pour le second, tu as choisi une blonde. Comment expliques-tu cela ?

— J'étais le préféré de mon institutrice. Effectivement, je me souviens, elle avait des cheveux qui ressemblaient aux tiens. Les enfants sont très plastiques, ils passent volontiers d'une personne à une autre. Voilà l'explication !...

Et elle me suffisait. Mais j'ai gardé la nostalgie des chevelures de jais et des yeux velours. Peut-être faut-il voir là l'une des raisons de mon attirance pour l'Égypte et de ma vocation d'y venir enseigner le français et diriger l'un de ses centres culturels, seul moyen de détruire le fantasme de ma jalousie.

Je me suis donc armée de tout mon courage et j'ai collecté tous les petits papiers de Barka. Dans son cahier, j'ai trouvé les grandes lignes de cette histoire incroyable, qu'il fabriquait par petites touches mais qu'il n'a pas eu loisir de terminer. Hatchepsout ne s'encomrait pas des choses pratiques qui n'appartiennent qu'aux humains. Elle l'a rappelé trop tôt. Les bouts de papier me sont apparus très précieux, ils s'emboîtent bien dans la trame du texte. Bien sûr, l'ensemble est un peu touffu, parfois confus, avec des passages qui peuvent paraître obscurs, mais Barka y aurait veillé s'il en avait eu le temps. Et j'ai retrouvé avec émotion sa manie de créer des mots bien à lui, qui nous a donné tant de plaisir ! Il les aurait rectifiés, c'est sûr, et ç'eut été dommage. Personne n'est, mieux que moi, à même de se diriger dans cette sorte de labyrinthe « scrip-

tural» (encore son mot) que je livre tel quel dans un souci de grande fidélité.

J'avoue que j'y ai mis un certain ordre en classant ses écrits par *sections* auxquelles j'ai donné des titres pour que les divers *fragments* soient reliés les uns aux autres. Dans un sens, sa mise à mort m'a permis de faire bouger le cadavre de son roman ! Si je me prends pour Isis, en insufflant la vie à ses «pattes de mouches» inanimées, c'est en toute modestie, et par amour pour l'homme que je ne peux exorciser de mon système. Son apport à tous ceux et celles qui l'ont connu ne peut, en aucun cas, être un simple feu de paille. Au fond, j'ai mis toute ma foi en ce texte que j'ai peaufiné en amoureuse négligée, toujours dans l'espoir d'une étincelle qui rallumerait le feu de notre passion.

Dans ce sens, Barka m'appartient depuis toujours. Ses écrits forment le contrat de notre mariage, nous unissant, par la création, au-delà des temps... Suis-je alors heureuse qu'il soit rendu à Hatchepsout par sa mort ? Fallait-il le sacrifier pour que fusion se fasse ? C'est la charge de violence si inhérente à la condition humaine que mon amant a toujours voulu dévier, subvertir et, à la limite, nier. Il a eu tort. J'appelle cela son aveuglement : il ne voyait pas qu'il fallait une victime, un bouc émissaire pour assainir la situation tragique de notre modernité. Ce fut lui.

Je reviens à sa mort. Quand je me pose la question de savoir pourquoi Ibrahim l'a tué, je me souviens de ma propre tentative de suicide ; je voulais l'y entraîner avec moi. Par cette analogie, je pense à Hatchepsout, et je suis persuadée que c'est elle qui a envoyé l'envie du meurtre à Ibrahim ; elle a «remonté» sa colère ou sa haine pour faire revenir son scribe dans son royaume et dans son temps. Même si Hatchepsout est intervenue dans la disparition de

Barka en dictant le crime à Ibrahim, il n'en reste pas moins vrai que, pour moi, c'est lui le coupable. Il a profité de ce tremblement de terre pour masquer la méfiance et la haine qu'il a toujours éprouvées à l'égard des étrangers, particulièrement Barka, instigateur du bonheur d'Imane, conciliateur de Béchir et Betty, et en fin de compte révolutionnaire des mentalités. Homme borné et sans culture, Ibrahim ne pouvait saisir l'intention de ce pacificateur universel, le prenant pour un intrus de mauvaise aloi, venu s'immiscer dans des affaires qui ne le concernaient pas.

Ibrahim est condamné à trois ans de prison ferme pour avoir facilité l'accès à une zone interdite, parce que dangereuse, où Barka a trouvé la mort. Ce qui n'explique en aucune façon la disparition mystérieuse de son corps. Il se serait dissous dans le temps, cet ennemi qu'il a toujours combattu, et dont il sort victorieux grâce au texte qu'il nous a légué.

J'ai oublié de mentionner qu'ayant trouvé, dans la chambre du Hilwane, un sac à dos «Samsonite» que Barka portait dans tous ses voyages, je l'ai emporté sans l'ouvrir parce qu'il était fermé à clé. Récemment, je me suis résolue à casser la serrure pour voir son contenu. Ce sac plein de tricot de corps et de slips contenait aussi quatorze petits paquets : des tablettes de cire soigneusement enveloppées dans des mouchoirs blancs. A l'examen, les tablettes se révélaient être des hiéroglyphes de la Reine Hatchepsout, en un mot, ses «scriberies». Ayman les avait trouvées dans l'ancre sous le pied du Sphinx. Il les avait offertes à Barka, en signe de reconnaissance et pour lui fournir matière à finir son histoire. Je comprends à présent pourquoi Barka était obsédé par le nez de Hatchepsout, et portait toujours dans sa poche droite de pantalon un mouchoir, non en papier comme je l'ai cru à un moment, mais en coton blanc

et fin. Il mettait ses papiers griffonnés dans la poche gauche de son veston, ainsi il séparait ses propres écrits de ceux de son inspiratrice.

Je me souviens aussi qu'il avait la curieuse habitude, quand nous dormions ensemble, de tirer la couverture sur lui, tête recouverte sauf le nez. Chaque fois que je le regardais, je voyais surgir ce nez des monticules de la couverture, et j'éclatais de rire : impression de coucher avec un revenant enturbanné qui ne me faisait l'amour qu'avec son nez ! Mais ce qui m'intrigue le plus, c'est que Hatchepsout mentionne, elle aussi, cette habitude de son scribe qui s'entortillait la tête, en libérant son nez, preuve irréfutable que Barka était bien l'incarnation du Scribe de la Reine. Elle l'a donc fait revenir sur terre, mais elle n'a pas voulu me le laisser, à moi l'étrangère dont il était quand même amoureux, quoiqu'il en dise !

Tantôt, je noie mon chagrin dans deux verres de cognac, et tantôt, je m'embarque sur une croisière pour revivre les temps heureux avec Barka. Aujourd'hui, c'est ma dernière journée libre sur le Sési Ier. Je peux garder ma cabine jusqu'à mon départ vers dix-neuf heures. Je retrouve Ayman sur le pont, et il propose de m'amener en ville. Il ne cesse de me parler de cette histoire d'amour que Barka a transcrite dans ses notes. Je ne lui dis rien de mon projet d'en faire un livre où j'inclurais la lettre d'Imane qui révèle les circonstances de sa mort, comme Barka avait inclus la mienne dans ses documents.

Je revoie la journée passée avec Barka où il m'a offert un scarabée monté de lapis lazuli, et une Isis en or étendant ses ailes à l'infini. Ces souvenirs que je porte sur moi me rendent sa présence tellement tangible, réelle que j'ai commencé à revivre cette virée inoubliable. Ce jour même, Barka a voulu acheter du carcadé, et il était heu-

reux de discuter avec le jeune vendeur nubien qui n'hésitait pas à nous demander les détails les plus intimes de notre vie :

- Etes-vous mariés ?
- Oui, dit Barka.
- Combien d'enfants avez-vous ?
- Un seul, et c'est un garçon.
- Pourquoi n'est-il pas avec vous ?
- Parce qu'il est à l'école.
- Que faites-vous dans la vie ?
- Nous travaillons et nous nous aimons.

Barka était capable d'inventer les histoires les plus convaincantes, même si elles sont pure imagination. Ses réponses étaient tellement senties, leur accent si sincère qu'elles lui permettaient d'entrer dans le cœur même du peuple égyptien. Il était comblé de joie, et moi, je me sentais exclue, bannie, incapable d'accéder au fond des êtres et des choses dans le pays des deux couronnes.

Nous passions l'après-midi à contempler le coucher du soleil sur le Nil à «Jolie-Ville», nommée ainsi, paraît-il, par des Suisses. Barka était d'abord furieux de cette mainmise sur le sol égyptien, mais il était ravi par le cadre enchanteur de l'endroit qui lui a inspiré des fragments que je transcris ici de mémoire :

Ile des Crocodiles, je t'ai perdue et je te retrouve... Comme je me suis perdu et retrouvé, Soleil Couchant... Caresses langoureuses du Nil dans l'émeraude qui pétille la paix.

Ici, l'horizon cède aux palmiers qui s'incrument, plaidant dans le pourpre, la prière de l'absent... Celui qui ne voit pas plus loin que son verre de carcadé.

Les felouques amarrées ont baissé la voile... baignent leur fatigue... dans l'attente d'un nouveau départ... Leurs mâts

pointent index... Blancheur immaculée du Ciel qui vibre... Intense écriture. Ignorant les promeneurs du soir, les oiseaux altèrent les rythmes.

Ce Movenpick de malheur a baptisé l'Ile à son image. A détourner pour rendre la beauté... Hatchepsout. Lotus de vie à contempler... La barque céleste passe dans l'au-delà de la nuit.

Les pêcheurs jettent d'immenses filets dans ce Nil en crépuscule. Je les vois tirer et retirer l'infini... Labeur digne qui aura le dernier mot.

Les enfants rament souplesse et dignité... Des bout de bois... croisent le mal taillé. L'insigne majestueuse de la barque... les maintient en vie.

Glissent les nacelles vers... Un Au-delà qui est ici à nos pieds. Peau de cobra, le Nil des Mille et une Nuits... réverbère une nouvelle Foi... Kaléidoscope vivant des inédits...

Ces sept strophes, récitées par cœur, me prouvent que Barka, tel Amon ou Soleil, a disparu dans sa croisière-apprentissage de la mort. Et l'on ne pourra pas m'accuser d'avoir précipité les événements pour l'amener vers sa fin inéluctable. Les mauvaises langues lui ont fait endosser l'attitude passéiste ! C'est là le paradoxe de sa vie : Barka mourait d'envie de nous ramener tous à près de quatre mille années en arrière pour explorer et exploiter la science et l'art de cette Mère de l'Univers afin de préparer l'avenir. On pourrait dire, avec méchanceté, qu'il s'est empoisonné de ses propres mots. Je ne le crois pas.

J'avance dans mes travaux en mettant de l'ordre dans ce fatras, et pour mieux voir, je me dresse sur mon séant,

comme le cobra de l'énigme (encore sa langue qui me colle à la peau !), afin de dévoiler les zones obscures de cette histoire.

Si j'ai donné à Imane la parole pour nous révéler sa version des faits, il me faut à présent déchiffrer les hiéroglyphes de la Reine et les mettre bout à bout, comme les morceaux d'une voile unique de felouque reconstituée à partir d'une momie. Les archéologues jetaient systématiquement les bandelettes jusqu'à ce qu'un esprit curieux, un jour, ait l'idée de les rassembler. C'est la seule et unique voile de bateau qui nous reste de l'antiquité.

A chacun donc de juger de l'orchestration de cette histoire dans laquelle Barka, au cours de sa quête et son aboutissement, a entraîné une collectivité tout entière. Son propre entourage d'abord, ses amis et moi, son amante fidèle, mais aussi ceux et celles qu'il a approchés et ceux et celles qui liront ces lignes. On serait, à juste titre, en droit de me taxer de déraison, apparue sous l'effet de mon immense chagrin, mais j'ai là sous les yeux les quatorze petits carrés emmitouflés où repose la preuve de ma perspicacité.

Ainsi ma parole va s'éteindre, ma personnalité s'effacer, pour laisser conclure la femme mythique qui s'est infiltrée depuis des millénaires dans les méninges de mon Barka. Je ne saurais plus, aujourd'hui, désirer les rejoindre, je ne peux que m'accrocher à la réalité de l'écriture. L'énigme s'entrouvre, je renais Autre en dotant Barka d'un corps nouveau. Il m'a légué sa vie, elle coule dans mes veines. Je lui prête ma main et mon âme pour me faire moi-même le nouveau scribe, en ce monde, de l'imbattable Déesse.

XX

Au-delà de la vallée des rois et des reines : Voix

J'ai fait transcrire, déchiffrer, et traduire ces tablettes de la Reine Hatchepsout. Ce genre de travail est une triple trahison... A la limite, nous ne pourrions jamais cerner sa pensée avec nos mots modernes et en langue étrangère. Quoi qu'il en soit, je sou mets ci-après les écrits de la Pharaone où j'ai découvert son Journal intime. C'est moi qui le qualifie ainsi. Je suis étonnée de constater que son style ressemble beaucoup à la poésie de Barka. Hatchepsout écrivait en cachette sans se déclarer au jour comme «scribe» elle-même. Voilà pourquoi je ne saurais dire qui a influencé qui, ou qui a inspiré qui.

Je reproduis en vrac ces observations de la Pharaone qui pourraient être des «poèmes en prose», ou des «visions» de l'au-delà, des fragments à méditer. Comme les tablettes n'étaient pas datées, j'ai opté pour un ordre arbitraire selon la façon dont je les ai trouvées dans le sac à dos de Barka. L'essentiel, c'est de donner la parole à la Reine... Peut-être le dernier mot de la fin qui est, en fin de compte, le commencement de l'histoire.

Tablette première.

Je passe ma vie à bâtir le temple de ma mort. Falaise rocheuse où le grand intendant Senmout et son frère le scribe Kabar dirigent les travaux du Roi.

Construire *Djeser el-djesour*, devise de mon action pour triompher de mes ennemis. Je suis le Grand des grands du pays des deux couronnes. Je monte trois terrasses au milieu de la liesse populaire... Ma parole pousse à flanc de montagne ... Équilibre du Cosmos.

Ma démarche s'ajuste au rythme de mon ascension... J'accède au trône en distribuant les richesses de l'Empire d'Afrique aux prêtres, aux gens du Double pays, et aux gens de Pount.

J'ouvre de nouvelles routes par la Mer Rouge pour échanger, en paix, épices, encens, or et ambassadeurs. Sacrifice de troupeaux. Chaos et désordre dialoguent en harmonie... pour l'amour de la vie.

Faites l'amour et pas la guerre.

Je privilégie les Rois et les Reines, les prêtres et les artistes. Je n'oublie pas de remplir les boisseaux de blé, de nourrir et d'abreuver tout mon peuple promu à la sanctification de ma voix souveraine.

Aucun monument de gloire ne peut rassasier un affamé. Distribuer les offrandes qui s'amoncellent sous mes pieds. J'allaites, Hator du Double pays, tous les enfants qui m'appartiennent.

Tablette deuxième.

Il n'est de Dieu que Dieu. Ses prophètes viendront propager ses paroles divines à travers le monde. Les hommes

créés à l'image de Dieu se diront : «Pourquoi pas Nous à sa place ?». Moi, je me suis vouée à Amon, seul Dieu que je connaisse.

Les hommes feront la guerre éternellement parce qu'il veulent occuper la place de Dieu ! Quelle folie ! Quel mensonge !

Rendre la part de Dieu en nous à Dieu lui-même : c'est cela la Paix. Avoir le courage de suivre la Vérité qui est en Lui.

Au loin, le chamelier passe en se dodelinant... conduit sa monture... vague calme... au-delà du soleil.

A l'infini, je mène mon peuple...

Ceil du jour se dissout dans la douceur orientale...
Fonde l'aurore... victorieuse dans la nuit, temps des retrouvailles.

On dit que j'ai empoisonné mon père et mon mari pour mettre la double couronne sur ma tête. C'est faux. Ils sont tous les deux morts de leur belle mort. Les affaires de la Double couronne me sont tombées sur la tête. Soleil divin de la destinée que j'ai épousé dans la gloire de Dieu. Mais pourquoi ai-je été choisie ?

Mon Nom éblouit les prêtres et le peuple : Khememet-Imen-Hatchepsout. Lumineuse semence qui s'unit à Dieu. La plus noble des Dames gouverne sur le trône de Celui qui m'a engendrée.

Ma foi en Dieu et ma diplomatie m'ont sauvée des orages et des mesquineries. Ma Majesté se dirige vers le Bien, la Justice, l'Efficacité... Telle une fille qui accomplit des fonctions utiles à Celui qui l'a mise au monde.

Je suis la protectrice de la perfection de Dieu.

Tablette troisième.

Changer de sexe : masque de la barbe nécessaire pour convaincre les regards des incrédules. Mâle et femelle vivent en moi. Pareil au divin dans mon corps de femme. Double vérité pour le Double pays. La Blanche et la Rouge couronnent éternellement ma tête. Véritable Héritier, je me réjouis de poursuivre mon action, chaque jour, nouveau né... Comme Rê !

Chaque jour, chaque naissance façonne mon prestige et ma gloire dans le cœur des dignitaires de la cour et du peuple. C'est cela le Monument éternel, ma récompense.

On m'élève pour devenir le Seigneur du Pschent ; deux plumes jaillissent de mon front et se rejoignent sur ma chevelure. Dieu et le Pays veillent sur moi qui inspire la frayeur dans le cœur des ignorants.

Tablette quatrième.

Mon cœur m'incline très grandement vers le choix de Kabar, comme scribe et vizir. Son nom ne sera gravé que dans mon cœur pour l'éternité. Je ne le révélerai à personne ; il est l'autre moitié de mon être, celle que je garde dans mon Kâ. Il agit en moi, et s'occupe de mes ordres selon les directives heureuses de mes actions.

Tellement beau et bon ce que tu fais déjà pour moi !

Je te nomme à mon image, mon bien-aimé.

Souveraine de mes mots, ton appel mystique et charnel oracle le territoire de ma joie.

Je te nomme Amour unique, intendant de la Résidence de la divine épouse... de tous les travaux royaux.

Tablette cinquième.

L'expédition de Pount. Accueil chaleureux de la foule :
Bienvenue ô fille d'Amon, tu restaures tout ce qui est
en ruines. Tu donnes la force. Tu couronnes de tes attri-
buts les corps meurtris et les âmes en peines.

Tu diriges des millions d'hommes et de femmes par ta
splendeur divine, seule à guider l'être qui veut aller au-
delà de son corps.

Vivre ton rayonnement intérieur, ta lumière éternelle.
Tu n'imposes ni l'arbitraire des dogmes, ni la surenchère
des pouvoirs, dans leurs machines infernales, au nom de
l'exclusif ! Toi, ô Lumineuse viens ! Viens Prophétesse,
viens Pharaone, toi fondatrice du monde nouveau...
illustre de tes pouvoirs magiques nos mutations !

Viens Dignité, viens Puissance... et nous saurons
dominer nos faiblesses, abatte le sort vil des divergences
qui nous écartèlent, nous, fils et filles des pays qui s'entre-
tuent !

Foudroie nos ennemis, ceux qui te haïssent, ceux qui
haïssent ta tolérance... Purifie de ta cruche d'eau les
causes mystérieuses qui nous aident à vivre !

Ô toi, Hatchepsout, viens...

Viens «Maîtresse de tout ce qui encercle l'Œil Supé-
rieur», tu es Semeuse de lumière !

Viens planter dans nos cœurs ta science sacrée...

Viens greffer justice et paix dans nos branches frustes
et rabougries...

Tablette sixième.

Onze ans de pure félicité avec mon scribe sans querelle, dans l'harmonie d'un bonheur qui n'a pas été sanctifié par les Dieux. Trois ans avant la fin de mon règne, je décide de l'élever au rang de Pharaon en l'épousant, mais voilà que l'ingrat tombe amoureux d'une étrangère, la princesse de Pount qu'il a rencontrée en ma compagnie. La haine s'est alors installée entre nous comme un brouillard aveuglant. Jamais il ne fut plus adoré par sa reine qui l'a élevé du bas de sa condition modeste au plus haut du social et du politique ! Je l'ai créé à partir de rien, lui et sa fonction de scribe. Et s'il me fuit aujourd'hui, c'est pour se libérer de ma tutelle. Le barbare a déchaîné en moi la fureur des lions enragés.

Tablette septième.

Le bruit court que ma fille Néférouré est, elle aussi, amoureuse de lui. Pourtant elle a épousé Toutmosis III selon ma volonté. Est-ce parce que Kabar l'a instruite qu'elle a succombé à son charme ? M'a-t-il trahie auprès de ma propre fille ? Depuis quand cet amour nouveau existe-t-il ? Je crois connaître mon scribe et son frère. Ils me sont dévoués jusqu'à la mort. On dit qu'étant ambitieux, ils se sont mis au service de mon Neveu et Gendre pour préparer leur carrière une fois que je quitterai ce monde. Peut-être l'habitude de vivre avec moi commence-t-elle à peser sur le cœur de Kabar ? Le pays admire l'architecte de Deir el-Bahari, mais ne connaît pas le talent de cet inventeur de mots, celui qui a su captiver mon cœur. Imeni, princesse de Pount en visite au pays des Deux couronnes, ne dissimule plus l'amour qu'elle a pour Kabar. Je ne la chasserai pas, de peur de lui révéler le secret de mes amours.

Tablette huitième.

Le Verbe de Kabar s'est fait esprit, il habite nos corps. Gouffre abrupt. La cicatrice tarde à guérir. Je quitte le dédale de mon gouvernement pour voir clair dans cette tromperie. Le scribe prend plaisir à me trahir avec cette fille hantée, Imeni, qui soupçonne les liens qui m'unissent à son conquérant. Trouver le moyen de l'effacer du cercle des intimes... mais que faire de ma solitude ? Ma confidente me conseille de tuer Imeni... l'éloigner fera fuir Kabar. Affres de la jalousie et de l'angoisse.

Je ne sais plus qui je suis... ni ce que mon cœur désire... Mon affolement m'empêche de fermer l'œil de la nuit. Le jour, un cauchemar d'où je ne peux sortir ! Je demeure enchaînée à ma passion comme les racines de l'arbre à leur tronc. A quoi sert le pouvoir ?

Tablette neuvième.

J'ordonne à Senmout de me venger :

— Reviens les mains ensanglantées du sang de l'infidèle, et tu auras le cœur et la couronne de la plus Noble des Dames !

— Majesté, c'est mon frère, comment puis-je l'assassiner ?

— Seth, de son gré, a bien tué son frère... avant toi. Obéis et montre-moi que tu es digne de mon estime. Cours... rapporte-moi son corps morcelé, sinon crains pour ta vie... Je risque de reprendre un cœur qui m'abandonne. Ma colère n'épargnera personne.

J'ai su flatter son orgueil et attiser sa crainte. Le «*puissant des puissants*», autorité suprême de tous mes travaux et ceux d'Amon, se plie à mes ordres.

Sorti de mon palais, il est chargé de tant de haine qu'il est prêt à affronter une armée ennemie. Le temps joue pour moi, contre mon scribe. De plus, les Pountites risquent de s'abattre sur mon amant fourvoyé, et de s'acharner contre le sort que je lui ai jeté.

Ma magie puissante triomphera de tous les obstacles. Les roseaux crissent et s'inclinent sous le vent de sable. Des fantômes font la révérence.

Tablette dixième.

Senmout m'apprend que sa victime a succombé à ses attaques. Il l'a attiré dans un piège, et l'a découpé en morceaux qu'il a fait disparaître dans le Nil. Je désavoue sa barbarie : fallait-il l'immoler pour une inconstance qui ne réside que dans mon cœur ?

Quel monstre, ce frère funeste ! Je l'ai banni de ma cour. Il passera sa vie dans l'enfer de la folie jusqu'à sa mort.

Fallait-il me prendre au mot quand je suis dans un désordre extrême ? Fallait-il se ruer sur un frère qui ne s'est point dérobé dans toutes ses démarches ? Fallait-il abattre l'infidèle d'un instant pour me rendre une piètre justice ?

Irrité par ce malheur qui me suit, je ne me soucie pas de ma rivale imaginée par ma folle pensée. Je rentre pleurer sur mon amour. Mon cœur dément toutes mes paroles à ce Senmout ingrat qui s'est précipité sur sa proie comme une hyène assoiffée de sang fraternel. Je renonce aux promesses. Je me meurs. Je ne tarderai pas à rejoindre mon Kabar.

Tablette onzième.

Sur mon lit, je trouve ce mot de ma victime :

«Je n'ai jamais cessé de t'aimer ma Déesse. Jusqu'à ma mort, je ne saurais te trahir ! Si j'ai erré, par faiblesse, vers d'autres regards, c'est pour nous protéger des mauvaises langues et du mauvais œil.

Toi seule es capable de me sortir de la nuit épaisse qui me fait frissonner ! J'entrevois l'horreur où je me précipite, et je suis sans force pour me sauver... Chaque fois que je recule pour accorder mes sentiments à mes gestes, je m'abandonne au sort qui me poursuit. L'amour d'Imeni pour moi est mort dans son fruit. Je n'ai eu ni le courage, ni le mérite de te rassurer. Mon cœur n'oserait jamais profaner les serments d'amour qu'il t'a délivrés.»

Tablette douzième.

Je dormais toujours contre lui, et je l'enveloppais de ma peau douce. Mon corps le couvrait de la tête aux pieds. Je revois encore son nez émerger de cette couverture naturelle où il se lovait avec sensualité, mais qui gênait la liberté de mouvement de son visage. Sans doute, aimait-il flairer dans son sommeil l'inspiration nécessaire à sa vie ? Ou peut-être avait-il peur d'étouffer sous le poids de mon amour ? Non. Je ne le crois pas. Il me confiait sans vergogne tout ce qui le préoccupait :

— Nous ne saurons jamais qui nous sommes jusqu'au moment où quelqu'un raconte notre histoire, disait-il.

J'ai toujours compté sur lui pour dire et redire notre aventure exceptionnelle. Son chant d'amour relève le défi d'arracher mon image souveraine à toutes les bordures du temps. Il crée des mots nouveaux, des îles diamantées sor-

ties de sa bouche, pour nourrir les continents flottants dans l'angoisse de la nuit.

Kabar, mon amour de scribe, est condamné à ne donner du Tout qu'une infime parcelle qui nous comble et nous entrave à la fois. Au moindre détour de ses désirs, il refuse d'être prisonnier de ses discours ! Comment peut-il en être autrement, puisque l'écrit fige ce qu'il dit ? Voilà sa tragédie.

Tablette treizième.

Puisque j'en ai le pouvoir, je dois faire revenir Kabar sur terre, accepter de lui rendre sa liberté, et lui donner la possibilité d'assumer la tendre réconciliation qui nous unit, lui et moi, le monde et ses écrits... J'ai mis entre nous des millénaires qui retarderont le moment de nos retrouvailles dans l'au-delà. Cette indispensable et longue séparation nous fera un jour nous rejoindre. Chacun de nous aura avancé sur le chemin de sa quête, conquis son unité par les moyens qui lui sont propres. Jusqu'à son retour à l'Origine, sa vie dans la modernité sera nourrie d'un destin qui lui restera inconnu et qu'il suivra avec d'autant plus de joie qu'il saura, cette fois, prendre pour amants le mystère de la force vitale et la liberté de la nommer à sa guise : envers de l'endroit qu'il façonnera et définira dans la sérénité de son *Ba*.

Tablette quatorzième.

Privée de mon statut de perfection, je trouverai dans un monde sans limite cette moitié de moi-même que j'ai cherchée en lui, mais en vain. La mort me sera douce par la certitude qu'en accédant au Tout céleste, je surgirai

La Pharaone

dans mon Unicité parfaite pour l'accueillir lorsque le temps sera venu.

Déjà la Paix me vient de ma certitude de son retour après qu'il ait semé l'espoir dans les cœurs endoloris, vidé les masques de leurs illusions, et rétabli la lumière dans l'univers de nos mains.



Glossaire

Ad-dinu yusrun wa laysa 'usran, la foi est facilitée et non gêne ou contrainte

Al-Imân, la foi, la croyance

Al-jihâd, guerre sainte

Al-Kemit, Alchimie

Assir limoun, citronnade

Ba, le Ba relie les deux faces de l'être, le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, le passé et l'avenir, la nuit et le jour.

Baba ghanouch, purée d'aubergine

Bahibak Ya Sabah el Full, je t'aime ô matin de jasmin

Basal, oignon

Bism-Allah, Au nom de Dieu

Bismi-Allah Er-Rahmân Er-Rahîm, Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux

Charî'a, la loi islamique

Derbouka, petite batterie à main

Djeser el-djesour, le Sublime des sublimes (litt. le pont des ponts)

El-Kahira, la victorieuse (le Caire)

Es-sâqa' wa es-sukhn, le froid et le chaud

Fatiha, premier verset du Coran

Fî-d-Dâr el-âkhira, dans la demeure de l'au-delà

Fitna, guerre intercommunautaire

Foul ou taamia, fèves à l'huile et felafel

Harâm, Péché

Haroéris, le Faucon

Ijtihâd, l'utilisation de la raison

Inna Allah chadidu al-îqâb, Dieu punit sévèrement

Kâ, Energie motrice qui réside en chaque être ; siège du principe même de la vie

Khamsine, vent de sable qui dure cinquante jours

Louha, Ardoise de bois sur laquelle ou transcrit le Coran pour le mémoriser

Maarouf, bien entendu

Machi, machi... bâlik, bâlik, avance, avance... attention,
attention
Ma fich... Mammouâ, Non... c'est interdit
Mahlabia, dessert à base de riz
Marhoum, le béni
Mastaba, banquette
Mektoub, destin
Misr, pays, l'Egypte mais aussi le Caire
Mouloukhia, sorte de ragoût fait de légumes verts
Nahdat Misr, la Renaissance de l'Egypte
Neter, Principe vital
Om Ali, ragoût à base d'épinard
Om ed-Dunya, le cœur du monde, litt. la mère de l'univers
Omma, Nation (racine Omm = mère)
Omma el-Arabia, Nation arabe
Ô *Aïny ! Rouh Aïny*, ô mon œil, âme de mon œil (pour dire, ce
qu'il y a de plus cher à soi)
Rahmane, Clément
Ras el Omma, Tête de la Nation
Serdab, tunnel
Shaytân, Satan
Shish kebab, viande grillée en morceaux
Sobek, le Crocodile
Sourate, ensemble de versets coraniques
Tahina, purée de pois chiche à l'huile
Wala Haga, un rien de rien
Ya Bacha, ô Pacha (votre altesse)
Ya Ikhwani, ô mes frères
Ya Latif, ô protecteur
Zabbalines, chiffonniers, éboueurs
Zaïm, chef, guide (qualification attribuée au Président Naceur)

Table

Première Partie

- I. Au coude du Nil : Le couple
- II. Scribe en écrivoyage
- III. Un Grain de sable étouffe l'univers
- IV. Aux pyramides : Les feux verts
- V. Aboul'Hol : Sphinx des énigmes
- VI. L'hier et l'aujourd'hui :
De l'obscur à la transparence
- VII. Au tournant de Bagatelle : Francine/Bousiris
- VIII. Charme Vili : Magie ou mektoub ?
- IX. Au souffle du délire : S'effeuille la raison
- X. Détour et révélation : Abou Simbel des lunes
- XI. Le Corps éclaté : Au Caire des litiges
- XII. A l'aube de l'Amourir
- XIII. Cobraïque le mariage : Ces îles qui marchent
- XIV. Les lèvres de l'Obélisque... Et Hatchepsout fût

Deuxième Partie

- XV. Nilomètre du naître ... disparaître...
- XVI. A croisière sacrée : houleuse la vague
- XVII. Aux portes du sanctuaire :
A la fenêtre de la reine

Troisième Partie

ENVOI

- XVIII. Imane de Haute Égypte : Lettre à Francine
- XIX. Journal de Francine :
Le retour magnifié du scribe
- XX. Au delà de la Vallée des Rois et des Reines :
Voix

Glossaire



Du même auteur

Poésie

Musocktail

Tower Publications, Chicago, 1966.

Tremblé

St-Germain-des-PRÈS, Paris, 1969.

Eclate-Module

Cosmos, Montréal, 1972.

Vésuvlade

St-Germain-des-PRÈS, Paris, 1976.

Haïtuvois, suivi de **Antillades**

Nouvelle Optique, Montréal, 1980.

Tales of Heritage I

Illustrations de Saul Field, Upstairs Gallery, Toronto, 1981.

Vers et l'Envers

ECW Press, Toronto, 1982.

Ignescent

Silex, Paris, 1982

Tales of Heritage II

Illustr. de Saul Field et Jean Townsend

Univ. de Toronto Press, Toronto, 1986.

Echosmos

Mosaic Press, C.S.C.S.C. Toronto, 1986.

Reflet Pluriel

dessins de Gérard Sendrey

Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 1986.

Emergent les Branches

treize eaux-fortes de S. Stoïlov

Livre bibliophile, Varna (Bulgarie), 1986.

Zemna Daga

traduction du français en bulgare

Narodna Cultura, Sofia (Bulgarie), 1987.

Poésies (Anthologie personnelle)

Assoc. Tunisie France, Sfax (Tunisie), 1991.

Arc-en-Terre

Illustr. Micheline Montgomery,

Albion Press, Toronto, 1991.

Emigressence

Vermillon, Ottawa, 1992.

Nomadaïme

Illustr. divers artistes

Gref, Coll. Ecrits Torontois, Toronto, 1995.

Transvivance

vingt dessins de Gérard Sendrey
Hervé Aussant, Rennes, 1996.

Romans

L'icônaison

Naaman, Sherbrooke, 1985.

Bangkok Blues

Vermillon, Ottawa, 1994.

Retour à Thyna

l'Or du Temps (1ère éd. 1996, épuisée)

Drame poétique

Immensément Croisés

St-Germain-des-PRÈS Paris, 1969.

Nouvelles

publiées dans Contreciel

Huit nouvelles, 1984

Nouvel Art du Français, 1988-94

Indigo, 1991

Moebius, 1992.

Arcadiennes, dix-sept nouvelles (à paraître)

Conte

Zahrat El-Sahari

l'Or du Temps, Tunis 1997
dessins d'Adam Nidzgorski

Rose des Sables

Vermillon, Ottawa, 1998

Essais

Créaculture I

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

Créaculture II

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

Parole et Action

CCD, Philadelphie et Didier-Canada, Montréal, 1971.

Structure Intentionnelle du «Grand Meaulnes» :

vers le poème romancé

Libr. Nizet, Paris, 1976.

The Canadian Alternative

sous la direction de H. Bouraoui

ECW Press, Toronto, 1980.

The Critical Strategy

ECW Press, Toronto, 1983.

Robert Champigny : poète et philosophe

sous la direction de H. Bouraoui
Slatkine (Genève), Champion (Paris), 1987.

La Francophonie à l'Estomac

Nouvelles du Sud, Paris, 1995

Tunisie Plurielle

l'Or du Temps, Tunis, 1997

Anthologie

Ecriture Franco-Ontarienne d'aujourd'hui

sous la direction de H. Bouraoui et J. Flamand
Vermillon, Ottawa, 1989

Traductions

J.-H. Bondu, **Sables des Quatre-Saisons**

Emergences. Angers, 1989

Wole Soyinka, **Idanre et Ogun Abibiman**

Nouvel Art du Français, Paris, 1990.

Sur l'œuvre

Hédi Bouraoui - L'Identité plurielle

La Toison d'Or, n° 35, Bergerac, Hiver 1994.

H. Bouraoui, Iconoclaste et chantre du transculturel

sous la direction de J. Cotnam, le Nordir, Hearst, 1996.

Hédi Bouraoui et la Transpoésie

Coordonné par Mansour M'Henni, *l'Or du temps*, Tunis 1997



Imprimé au Canada à York University
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
<http://www.yorku.ca/printing/index.htm>

Barka Bousiris, l'Hannibal d'hier et le maghrébin des temps présents est bien un globetrotter. Embarquant sur le Sêti I pour une croisière pharaonique, il est saisi, dans une errance de jouvence, par l'Égypte d'aujourd'hui, *Om ed-dunyâ*, la Mère de l'univers : celle qui écume d'idéologies contradictoires. Il y rencontre Hatchepsout, vivante, plus altière que royale. Et c'est l'aventure dans le royaume chatoyant de cette première femme de l'humanité qui a su déjouer les intrigues de l'Histoire, qui plongera Barka au centre des interrogations les plus vives sur son identité, et celle de ses hôtes.

Dans les errances tumultueuses au sein des affaires de l'État et du cœur, un dialogue — glissant subrepticement du passé au présent et vice versa — s'installe entre Barka et Hatchepsout. Élan "d'une ténébreuse et profonde unité", le Verbe du fidèle scribe et celui de Barka se confondent. Les doutes, les tiraillements de Barka deviennent alors le langage de la bien-aimée Imane, une jeune Égyptienne qui représente la nouvelle génération. L'Hatchepsout d'aujourd'hui, musulmane de surcroît, renonce donc aux dictats de la société traditionnelle et épouse Ayman, le copte-chrétien. Cela eut l'effet d'un profond tremblement de terre qui va secouer des mentalités bien assises.

Le rêve hatchepsoutique est en voie de réalisation : La nouvelle mère de toutes les mères assumera le pari de sa *consciente modernité*. Avec engagement, elle fera valoir *son* identité culturelle plurielle.

Hédi BOURAOUI est Membre de la Société Royale du Canada (Académie des Lettres et des Sciences Humaines) et l'auteur, traduit dans plusieurs langues, d'une vingtaine de recueils de poésie, de plusieurs essais et de trois romans: *L'Îcônaison*, *Bangkok Blues* et *Retour à Thyra*. Fondateur et défenseur du *transculturel*, son dernier conte, paru en langue arabe, *Rose des Sables*, est un chant d'amour et de paix entre les peuples